



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



UNIVERSITY OF CALIFORNIA

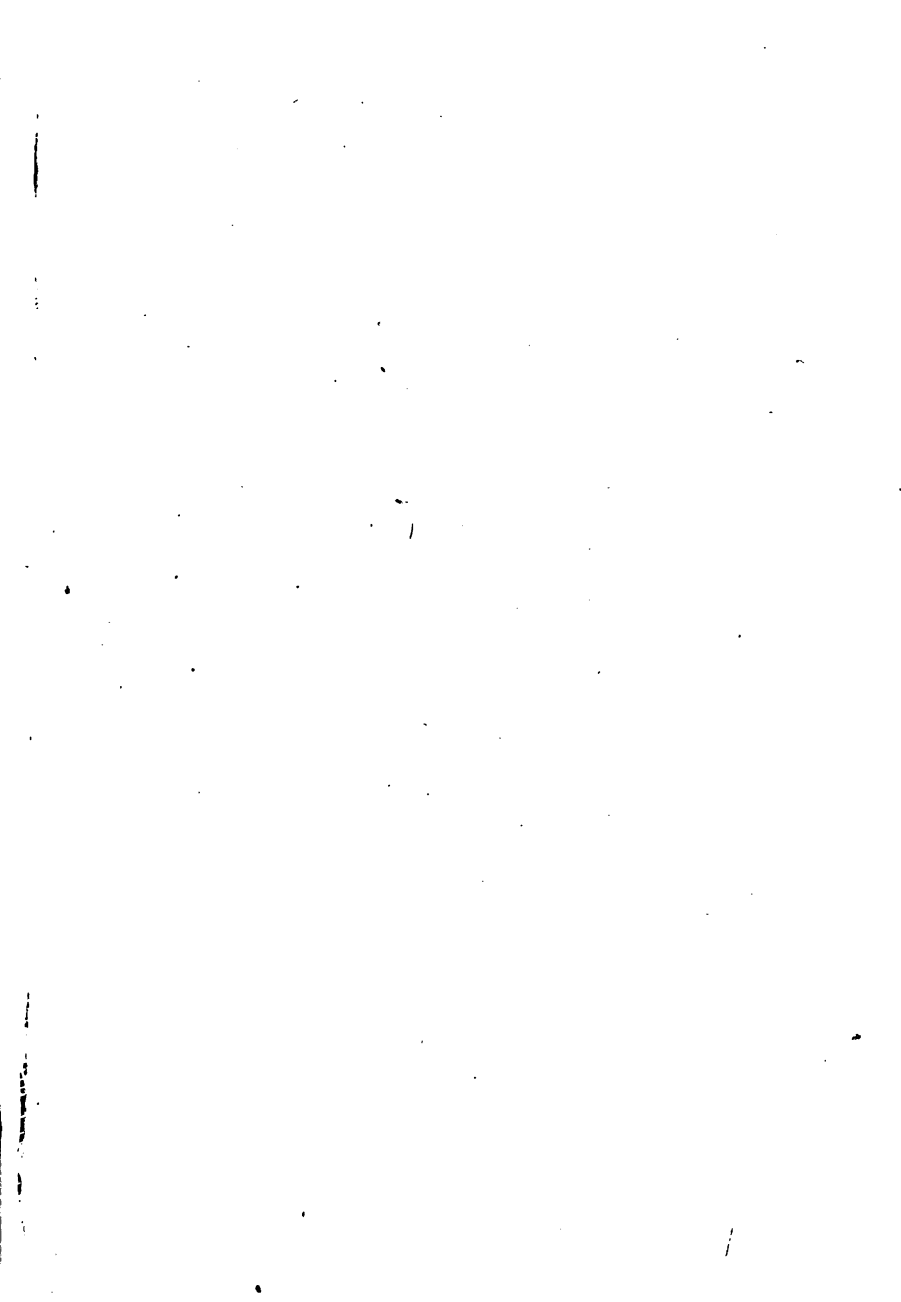
FROM THE LIBRARY OF

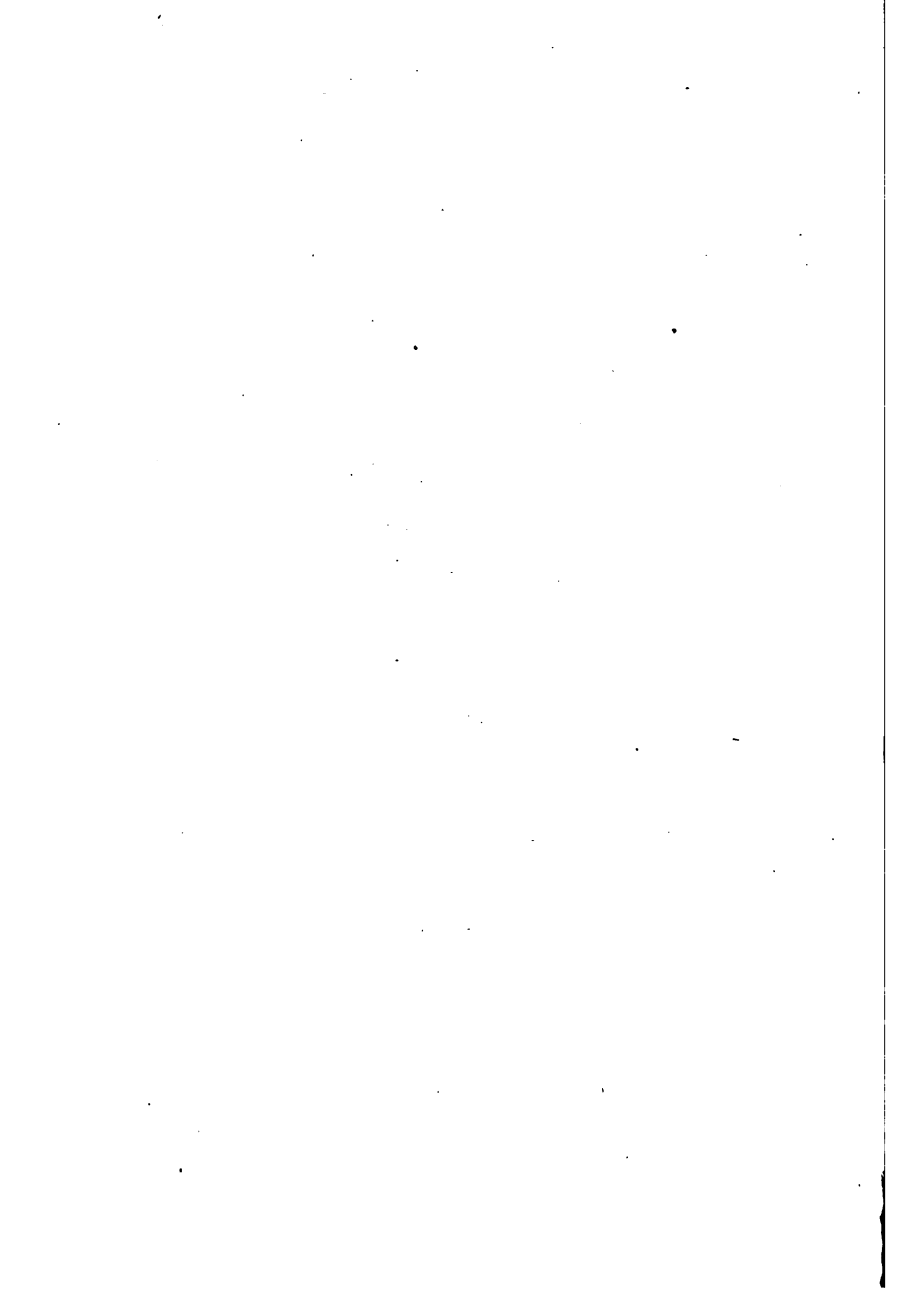
PROFESSOR FÉLICIEN VICTOR PAGET

BY BEQUEST OF MADAME PAGET

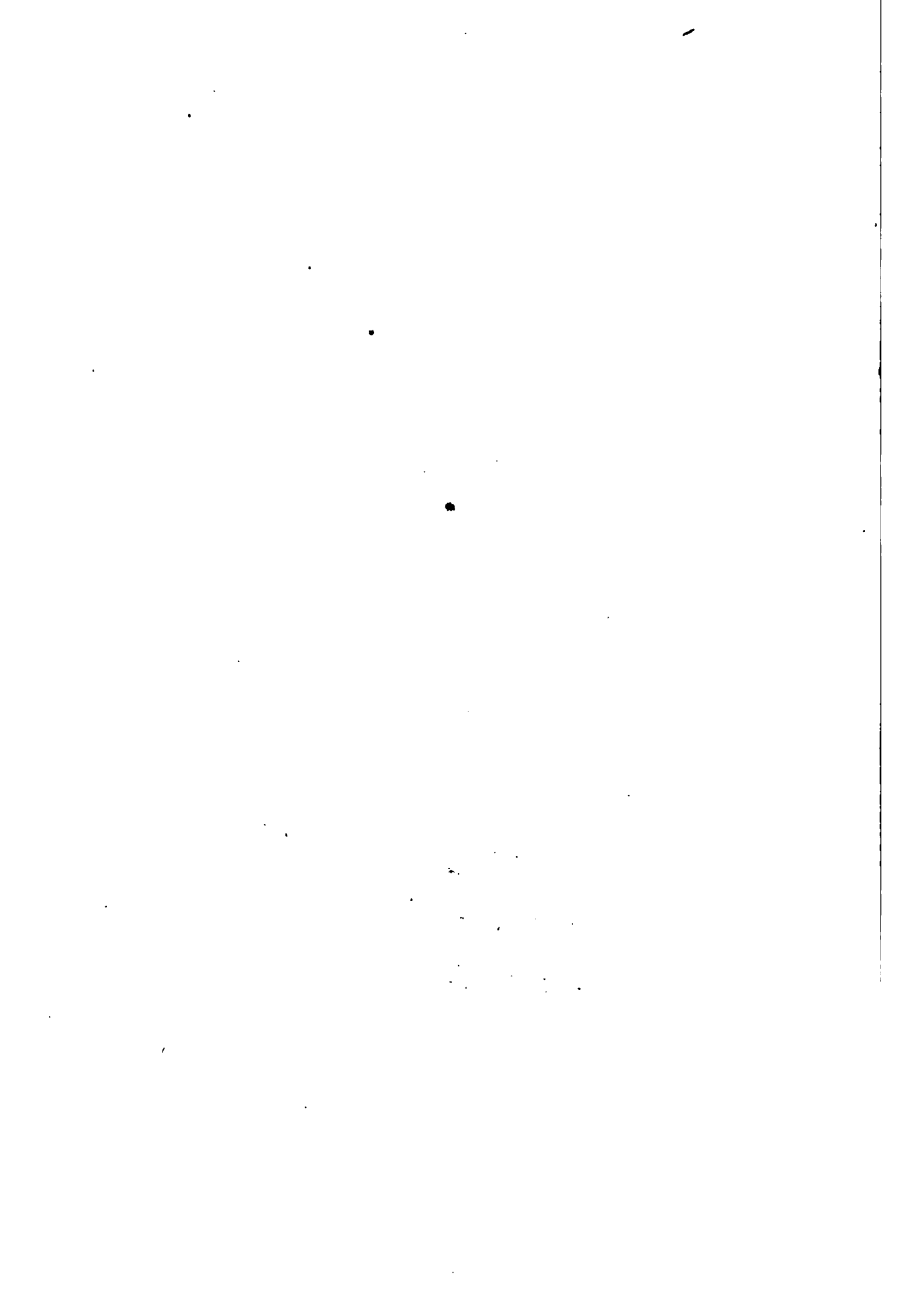
NO.

816 h.
98









BUG-JARGAL

BY

VICTOR HUGO

EDITED

FOR SCHOOLS AND COLLEGES

WITH LIFE, NOTES, ETC.

BY

JAMES BOÏELLE, B.A. (UNIV. GALL.)

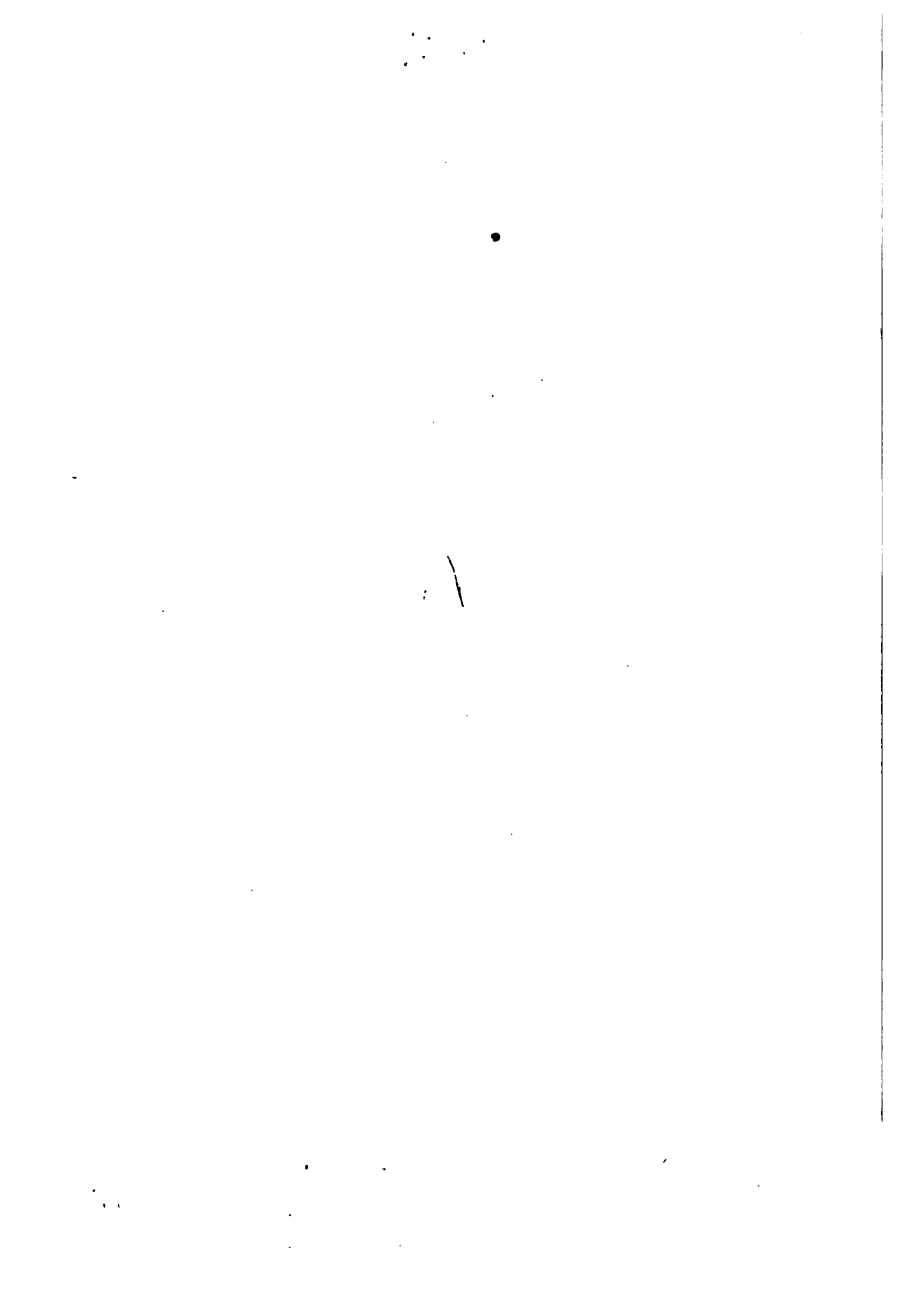
SENIOR FRENCH MASTER IN DULWICH COLLEGE.



Boston

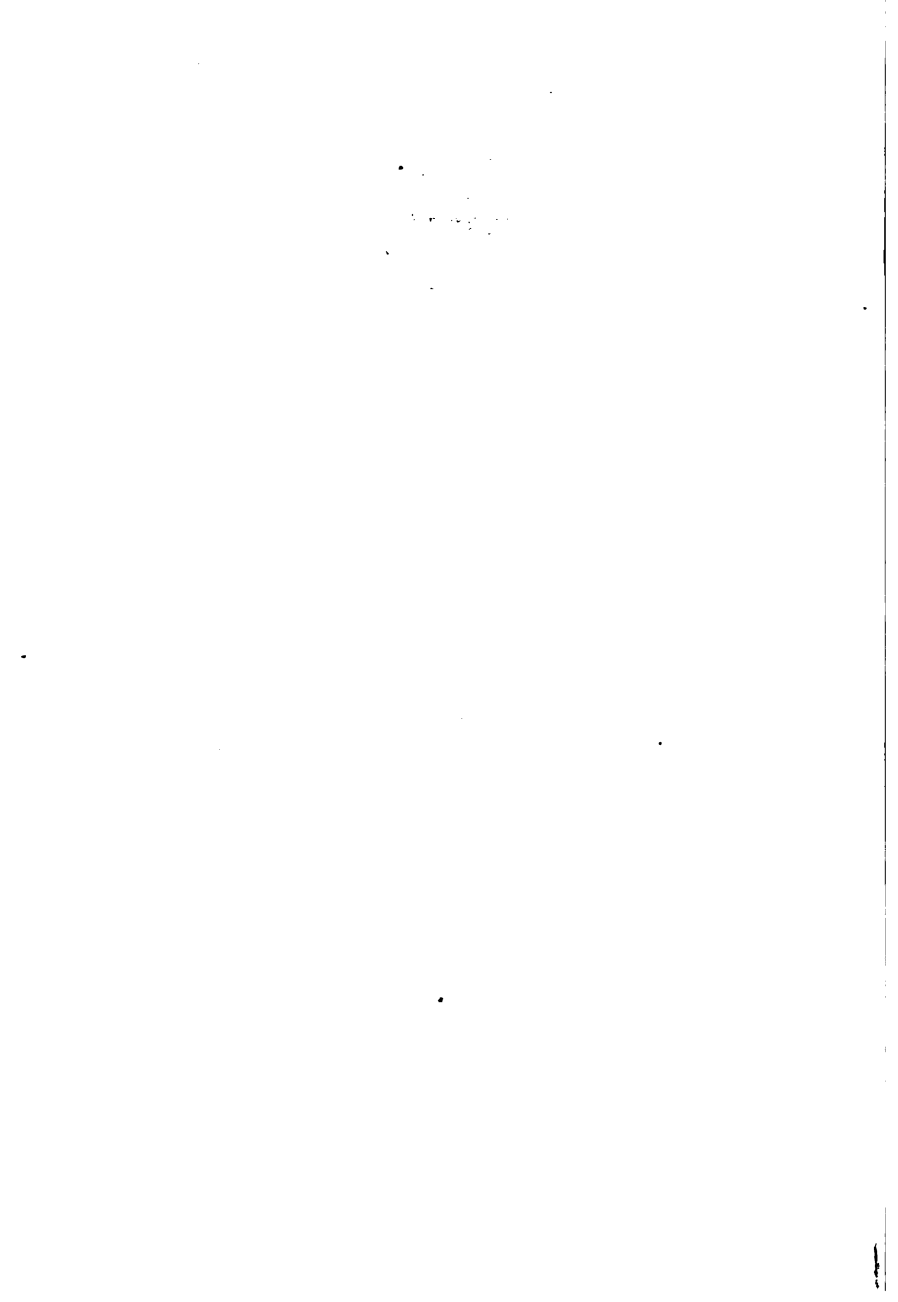
D. C. HEATH AND COMPANY

1889



CONTENTS

	PAGE
Preface	vii
Biographical Notice of Victor Hugo	ix
CHAPTER I.	
Le Chien Boiteux	1
CHAPTER II.	
Le Capitaine d'Auverney	8
CHAPTER III.	
Le Mystérieux Rival	18
CHAPTER IV.	
Pierrot	33
CHAPTER V.	
La Révolte des Noirs	47
CHAPTER VI.	
Bug-Jargal	61
CHAPTER VII.	
Prisonnier de Biassou	74
CHAPTER VIII.	
Bug-Jargal Intervient	113
CHAPTER IX.	
Marie Retrouvée	131
CHAPTER X.	
Habibrah se Venge	150
CHAPTER XI.	
La Catastrophe	173
Notes	183
Appendix	223





PREFACE

It would perhaps be impossible to find a more fitting 'introduction' to the study of the master-pieces of Victor Hugo's maturer years than this 'episode' of *Bug-Jargal*. Many of the characters sketched in it are fore-shadows, so to speak, of those creations such as the *Quasimodo* of '*Notre Dame de Paris*,' the *Gilliat* of '*Les Travailleurs de la Mer*,' the *Triboulet* of '*Le Roi s'amuse*,' etc., which thrilled the literary world at a later period of the great poet's life. The marvel of it is, that they should have found their expression in the school-boy of sixteen. Written for a wager in a fortnight, when V. Hugo was only sixteen years of age, *Bug-Jargal* was partly remodelled and rewritten when the poet had attained the age of twenty-five. The style is wonderfully simple, clear, and crisp, while the thrilling incidents recorded in the volume cannot fail to arrest the attention, and arouse the interest of a class of boys. Intended as the book is for the use of the *Middle Forms* of Public Schools, the Editor has striven in the notes to elucidate points of syntax

as they occur, and to make the study of the book a help in a certain measure to the more advanced French composition which should be begun at this stage of the learner's work. Very little actual translation has been given, except to show up by contrast the difference of idiom in the two languages. If translation is to be a 'gymnastic' for the mind, an honest effort should be made by the learner to reproduce in his own language the idioms and turns of phrase the writer would have used had he been writing the story in English instead of French.

DULWICH COLLEGE, *September* 1888.

BIOGRAPHICAL NOTICE OF VICTOR HUGO.

Born at Besançon on the 26th of February, 1802, Victor Marie Hugo was the youngest of three sons. His father, Joseph Léopold Sigisbert *Comte* Hugo, was a major in the French army, and his mother, Sophie Françoise Trébuchet, the daughter of a ship-owner of Nantes.

His earliest years were spent in following his father's fortunes in Spain and Corsica. It was not until 1808, when he was six years old, that Madame Hugo at length settled down with her children in a house, a former convent, with a beautiful garden attached to it in *l'Impasse des Feuillantines*, and undertook for some time the education of her three boys. They were afterwards placed under the care of General Victor de Lahorie, the poet's godfather, who had taken refuge there in order to escape political persecution.

Later on Victor and his brothers were entered at the Collège Décotte, and subsequently at Louis-le-Grand. The former's remarkable abilities soon asserted themselves, and he became the delight and wonder of his masters. It was when still at school that he wrote in a fortnight, for a wager, his first prose work, the present one, *Bug-Jargal*. Like *Ruy-Blas*, *Bug-Jargal* is a poor earth-worm enamoured of a star, and like *Hernani*, he dies for a point of honour. Habibrah, the dwarf, is the foreshadow, so to speak, of the hideousness of Quasimodo in *Notre-Dame-de-Paris*, and the revengeful spirit of Triboulet, in *Le Roi s'amuse*.

About this time, too, he appeared in the light of a critic contributing articles of remarkable power to a periodical called *Le Conservateur Littéraire*. The years 1819 and 1820,

says Rabbe in his biography, were among the busiest and most decisive years of his life. His *Odes et Ballades*, collected in one volume, first appeared in 1822, and created the same enthusiasm that had acclaimed the appearance of Lamartine's *Premières Méditations* two years before. The profits on the *Odes*, together with a pension of 1500 francs, awarded to the boy poet by Louis XVIII from his own privy purse, enabled Hugo to marry Adèle Foucher, who had been the 'day-dream' of his youth. In 1827 appeared his historical drama of *Cromwell*. The bold and fearless preface to this work was the signal for that war against the classicists which, as head of the famous *Cénacle*¹, he carried on with such indomitable vigour. It is not here the place to estimate or discuss the merits of the struggle; it will be sufficient to say that victory remained 'all along the line' with Victor Hugo and the *Romantiques*. The first pitched battle took place on the first performance of *Hernani*, on the 25th of February, 1830. Then were produced in rapid succession *Les Orientales* and *Le Dernier Jour d'un Condamné*. The drama of *Marion de Lorme*, conceived and executed in twenty-four days, appeared in 1829, followed closely by *Hernani*, written in the astonishingly short space of eight days. Then came *Le Roi s'amuse* and *Lucrèce Borgia*. *Ruy-Blas*, perhaps the most powerful of Victor Hugo's dramas, followed shortly after with *Les Burgraves*, perhaps the most perfect of them, at some interval.

After this wonderful outburst of dramatic power, the lyric muse seemed to claim again her former devotee. *Les Feuilles d'Automne*, *Les Chants du Crépuscule*, *Les Voix Intérieures*,

¹ It was a club formed for the purpose of disseminating and defending the new ideas of the Romantic School, and included among its members, beside Victor Hugo, its natural head, the names of Alf. de Vigny, Sainte-Beuve, Jules de Ressequier, Emile and Antony Deschamps, and about twenty others.

and *les Rayons et Les Ombres* appeared, to delight a public never weary of reading those flights of a genius whom all France now delighted to honour. It would be impossible, in the short space at our disposal, to enumerate or comment upon the many other works which issued from the pen of Victor Hugo from 1831 to 1851. when the *Coup d'Etat* drove the illustrious writer into exile.

Leaving Paris in disguise—a price had been put upon his head by the Government of Napoleon III—in December 1851, Victor Hugo first went to Brussels. There he remained until May 1852, having written in the meantime his *l'Histoire d'un Crime*, which, however, was not published until 1877. Expelled from Brussels at the instigation of Napoleon III, because of the too great impression produced by the publication of *Napoléon le Petit*, Victor Hugo decided to take refuge in Jersey, where he was received with open arms and great demonstrations of welcome, where he lived in comparative quiet for a short time, and where was composed that marvellous satire *Les Châtiments*, which did more perhaps than any other work to undermine and finally overthrow the power of Napoleon III. Again driven from Jersey for having protested against a decree expelling a certain number of his fellow-exiles, exclaiming, '*Si c'est l'expulsion, expulsez nous tous*,' the poet sought refuge in Guernsey. It was in that island, in the now *Historical* 'Hauteville House,' that Victor Hugo remained in undisturbed quiet for nearly seventeen years, and where was written the most famous romance of modern times, *Les Misérables*, published in 1862, thirty years after the appearance of his no less famous one of *Notre-Dame de Paris*, when his contract with the publisher, M. Gosselin, had expired. Here also were written *Les Travailleurs de la Mer*, dedicated to Guernsey, the scene of which is laid amid those rocks, islands, and islets which he knew and loved so well. Here also were conceived, and

finally executed, some of his noblest poems, *Les Contemplations*, *La Légende des Siècles*, and *Les Quatre Vents de l'Esprit*.

After Sedan and the fall of the Empire, September 1870, Victor Hugo returned to his beloved Paris, where he lived until his death there, in May 1885, the cynosure of all eyes and the 'darling' of the Parisians, celebrating, only a few months before, his eighty-third birthday amid the ovation of a whole nation.

It does not come within the scope of this short and imperfect notice to estimate the character of a genius like Hugo's—'Poet, dramatist, historian, philosopher, and patriot, the spiritual sovereign of the nineteenth century was, before all things and above all things, a poet'—so speaks Mr. Swinburne. Posterity, in a few years, in its calm and dispassionate review of the work of the greatest literary genius of the century, may be trusted to confirm the words of the English poet; for if ever man brought down to earth the 'celestial fire' it was Victor Hugo.

We cannot, we think, better end this poor and scanty narrative of a great life than by quoting the words of England's Poet Laureate:—

Victor in drama, victor in romance,
 Cloud-weaver of phantasmal hopes and fears,
 French of the French, and lord of human tears;
 Child-lover; Bard, whose fame-lit laurels glance,
 Darkening the wreaths of all that would advance
 Beyond our strait, their claim to be thy peers;
 Weird titan by thy winter weight of years
 As yet unbroken, stormy voice of France!
 Who dost not love our England—so they say;
 I know not—England, France, all man to be,
 Will make one people ere man's race be run:
 And I, desiring that diviner day,
 Yield thee full thanks for thy full courtesy
 To younger England in the boy, my son.

J. BOYELLE.

CHAPITRE I.



LE CHIEN BOITEUX*.

QUAND vint le tour du capitaine Léopold d'Auverney, il ouvrit de grands yeux, et avoua à ces messieurs qu'il ne connaissait réellement aucun événement de sa vie qui méritât de fixer* leur attention. 5

— Mais, capitaine, lui dit le lieutenant Henri, vous avez pourtant, dit-on, voyagé et vu le monde. N'avez-vous pas visité les Antilles, l'Afrique et l'Italie, l'Espagne? . . . Ah! capitaine, votre chien boiteux.

D'Auverney tressaillit, laissa tomber son cigare, 10 et se retourna brusquement vers l'entrée de la tente, au moment où un chien énorme accourait en boitant vers lui.

Le chien écrasa en passant le cigare du capitaine; le capitaine n'y fit nulle attention. 15

Le chien lui lécha les pieds, le flatta avec sa queue, jappa, gambada de son mieux*, puis vint se coucher devant lui. Le capitaine, ému, oppressé, le caressait machinalement de la main gauche, en détachant de l'autre la mentonnière de son casque, et répétait de 20 temps en temps :—Te voilà, Rask! te voilà! Enfin il s'écria :—Mais qui donc t'a ramené?

— Avec votre permission, mon capitaine . . .

* The asterisks refer to the Notes at end of volume.

Depuis quelques minutes, le sergent Thadée avait soulevé le rideau de la tente, et se tenait debout, le bras droit enveloppé dans sa redingote et les larmes aux yeux. Il hasarda à la fin ces paroles : *Avec votre* 5 *permission, mon capitaine.* . . D'Auverney leva les yeux.

— C'est toi, Thad ; et comment diable* as-tu pu. . . ?
Pauvre chien ! je le croyais dans le camp anglais.
Où donc l'as-tu trouvé ?

10 — Dieu merci ! vous m'en voyez, mon capitaine, aussi joyeux que monsieur votre neveu, quand vous lui faisiez décliner *cornu*, la corne ; *cornu*, de la corne. . .

— Mais, dis-moi donc où tu l'as trouvé.

15 — Je ne l'ai pas trouvé, mon capitaine, j'ai bien été le chercher*.

Le capitaine se leva, et tendit la main au sergent ; mais la main du sergent resta enveloppée dans sa redingote. Le capitaine n'y prit point garde*.

20 — C'est que. . . voyez-vous, mon capitaine, depuis que ce pauvre Rask s'est perdu, je me suis aperçu, avec votre permission, s'il vous plaît, qu'il vous manquait quelque chose. Pour tout vous dire, je crois que le soir où il ne vint pas, comme à l'ordinaire, 25 partager mon pain de munition, peu s'en fallut que le vieux Thad ne se prît* à pleurer comme un enfant. Mais non, Dieu merci ; je n'ai pleuré que deux fois dans ma vie : la première, quand. . . le jour où. . .

— Et le sergent regardait son maître avec inquiétude.

30 — La seconde, lorsqu'il prit l'idée à ce drôle de

Balthazar*, caporal dans la septième demi-brigade, de me faire éplucher une botte d'ognons*.

— Il me semble, Thadée, s'écria en riant Henri, que vous ne nous dites pas à quelle occasion vous pleurâtes pour la première fois. 5

— C'est sans doute, mon vieux, quand tu reçus l'accolade de Latour-d'Auvergne*, premier grenadier de France? demanda avec affection le capitaine, continuant à caresser le chien.

— Non, mon capitaine, si le sergent Thadée a pu 10 pleurer, ce n'a pu être, et vous en conviendrez*, que le jour où il a crié *feu* sur Bug-Jargal, autrement dit Pierrot.

Un nuage se répandit sur tous les traits de d'Auverney. Il s'approcha vivement du sergent, et voulut 15 lui serrer la main; mais, malgré un tel excès d'honneur, le vieux Thadée la retint cachée sous sa capote.

— Oui, mon capitaine, continua Thadée en reculant de quelques pas, tandis que d'Auverney fixait sur lui 20 des regards pleins d'une expression pénible; oui, j'ai pleuré cette fois-là; aussi, vraiment, il le méritait bien! Il était noir, cela est vrai, mais la poudre à canon est noire aussi, et. . . et. . .

Le bon sergent aurait bien voulu achever honorable- 25 ment sa bizarre comparaison. Il y avait peut-être quelque chose dans ce rapprochement qui plaisait à sa pensée*; mais il essaya inutilement de l'exprimer; et après avoir plusieurs fois attaqué, pour ainsi dire, son idée dans tous les sens, comme*un général d'armée 30

qui échoue contre une place forte, il en leva brusquement le siège, et poursuivit sans prendre garde au sourire des jeunes officiers qui l'écoutaient.

— Dites, mon capitaine, vous souvient-il de ce pauvre 5 nègre, quand il arriva tout essoufflé, à l'instant même où ses dix camarades étaient là? Vraiment, il avait bien fallu les lier. . . C'était moi qui commandais. Et quand il les détacha lui-même pour reprendre leur place, quoiqu'ils ne le voulussent pas*; mais il fut 10 inflexible. Oh! quel homme! c'était un vrai Gibraltar*. Et puis, dites, mon capitaine, quand il se tenait là, comme s'il allait entrer en danse*, et son chien, le même Rask qui est ici, qui comprit ce qu'on allait lui faire, et qui me sauta à la gorge. . .

15 — Ordinairement, Thad, interrompit le capitaine, tu ne laissais point passer cet endroit de ton récit sans faire quelques caresses à Rask; vois comme il te regarde.

— Vous avez raison, dit Thadée avec embarras; il 20 me regarde, ce pauvre Rask, mais. . . la vieille Malagrida m'a dit que de caresser de la main gauche porte malheur*.

-- Et pourquoi pas de la main droite? demanda d'Auverney avec surprise, et remarquant pour la première fois la main enveloppée dans la redingote, et la 25 pâleur répandue sur le visage de Thad. Le trouble* du sergent parut redoubler.

— Avec votre permission, mon capitaine, c'est que. . . Vous avez déjà un chien boiteux, je crains que vous 30 ne finissiez par avoir aussi un sergent manchot*.

Le capitaine s'élança de son siège.

— Comment? quoi? que dis-tu mon vieux Thadée? manchot! . . . Voyons ton bras. Manchot, grand Dieu!

D'Auverney tremblait: le sergent déroula lentement son manteau, et offrit aux yeux de son chef son bras enveloppé d'un mouchoir ensanglanté.

— Hé! mon Dieu! murmura le capitaine en soulevant le linge avec précaution. Mais, dis-moi donc, mon ancien. . . ?

— Oh! la chose est toute simple. Je vous ai dit que j'avais remarqué votre chagrin depuis que ces maudits Anglais nous avaient enlevé votre beau chien, ce pauvre Rask, le dogue de Bug. . . Il suffit. Je résolu aujourd'hui de le ramener, dût-il* m'en 15 coûter la vie, afin de souper ce soir de bon appétit. C'est pourquoi, après avoir recommandé à Mathelet, votre soldat, de bien broser votre grand uniforme, parce que c'est demain jour de bataille, je me suis esquivé tout doucement* du camp, armé seulement de 20 mon sabre, et j'ai pris à travers* les haies pour être plus tôt au camp des Anglais. Je n'étais pas encore aux premiers retranchements, quand, avec votre permission, mon capitaine, dans un petit bois sur la gauche, j'ai vu un grand attroupement de soldats rouges. Je 25 me suis avancé pour flairer ce que c'était, et comme ils ne prenaient pas garde à moi*, j'ai aperçu au milieu d'eux Rask attaché à un arbre, tandis que deux mylords se donnaient sur les os de grands coups de poing* qui faisaient autant de bruit que la grosse caisse d'une 30

demi-brigade. C'étaient deux Anglais, s'il vous plaît, qui se battaient en duel pour votre chien. Mais voilà Rask qui me voit, et qui donne un tel coup de collier que la corde casse, et que le drôle est, en un clin-d'œil, 5 sur mes trousses *. Vous pensez bien que toute l'autre bande ne reste pas en arrière ; je m'enfonce dans le bois. Rask me suit. Plusieurs balles sifflent* à mes oreilles. Rask aboyait : mais heureusement ils ne pouvaient l'entendre à cause de leurs cris de *french* 10 *dog*, *french dog* ! comme si votre chien n'était pas un beau et bon chien de Saint-Domingue. N'importe je traverse le hallier, et j'étais près d'en* sortir quand deux rouges se présentent devant moi. Mon sabre me débarrasse de l'un, et m'aurait sans doute délivré 15 de l'autre, si son pistolet n'eût été chargé à balle. . . Vous voyez mon bras droit. — N'importe ! *french dog* lui a sauté au cou, comme une ancienne connaissance : l'Anglais est tombé étranglé, et je vous réponds que* l'embrassement a été rude. . . Enfin Thad est de re- 20 tour au camp et Rask aussi. Mon seul regret, c'est que le bon Dieu n'ait pas voulu * m'envoyer plutôt cela à la bataille de demain. — Voilà !

Les traits du vieux sergent s'étaient rembrunis à l'idée de n'avoir point eu sa blessure dans une bataille. 25 — Thadée ! . . . cria le capitaine d'un ton irrité. Puis il ajouta plus doucement : Comment es-tu fou à ce point* de t'exposer ainsi pour un chien ? . . .

— Ce n'était pas pour un chien*, mon capitaine, c'était pour Rask.

30 Le visage de d'Auverney se radoucit tout-à-fait.

Le sergent continua :—Pour Rask, le dogue de Bug. . .

— Assez ! assez ! mon vieux Thad, cria le capitaine en mettant la main sur ses yeux. — Allons, ajouta-t-il après un court silence, appuie-toi sur moi, et viens à l'ambulance.

Thadée obéit après une résistance respectueuse. Le chien, qui, pendant cette scène, avait à moitié rongé de joie la belle peau d'ours de son maître, se leva et les suivit tous deux.

CHAPITRE II.

LE CAPITAINE D'AUVERNEY¹.

CET épisode avait vivement excité l'attention et la curiosité des joyeux conteurs.

Le capitaine Léopold d'Auverney, était un de ces
5 hommes qui, sur quelque échelon que le hasard de la nature et le mouvement de la société les aient placés*, inspirent toujours un certain respect mêlé d'intérêt. Il n'avait cependant peut-être rien de frappant au premier abord; ses manières étaient froides, son regard
10 indifférent. Le soleil des tropiques, en brunissant son visage, ne lui avait point donné cette vivacité de geste et de parole qui s'unit chez les créoles à une nonchalance souvent pleine de grâce. D'Auverney parlait peu, écoutait rarement, et se montrait sans
15 cesse prêt à agir. Toujours le premier à cheval et le dernier sous la tente, il semblait chercher dans les fatigues corporelles une distraction à ses pensées. Ces pensées, qui avaient gravé leur triste sévérité dans les rides précoces de son front, n'étaient pas de celles dont
20 on se débarrasse en les communiquant*, ni de celles qui,

¹ d'Auverney is a name which General Hugo, the father of the illustrious author, might have assumed if he had chosen.

dans une conversation frivole, se mêlent volontiers aux idées d'autrui. Léopold d'Auverney, dont les travaux de la guerre ne pouvaient rompre le corps, paraissait éprouver une fatigue insupportable dans ce que nous appelons les luttes d'esprit. Il fuyait les discussions ; comme il cherchait les batailles. Si quelquefois il se laissait entraîner à un débat de paroles, il prononçait trois ou quatre mots pleins de sens et de haute raison, puis, au moment de convaincre son adversaire, il s'arrêtait tout court, en disant : *À quoi bon ?* * . . . et ¹⁰ sortait pour demander au commandant ce qu'on pourrait faire en attendant l'heure de la charge ou de l'assaut.

Ses camarades excusaient ses habitudes froides, réservées et taciturnes, parce qu'en toute occasion ils le ¹⁵ trouvaient brave, bon et bienveillant. Il avait sauvé la vie de plusieurs d'entre eux au risque de la sienne, et l'on savait que, s'il ouvrait rarement la bouche, sa bourse du moins n'était jamais fermée. On l'aimait dans l'armée, et on lui pardonnait même de se faire en ²⁰ quelque sorte vénérer.

Cependant il était jeune. On lui eût donné trente ans*, et il était loin encore de les avoir. Quoiqu'il combattît* déjà depuis un certain temps dans les rangs républicains, on ignorait ses aventures. Le seul être ²⁵ qui avec Rask, pût* lui arracher quelque vive démonstration d'attachement, le bon vieux sergent Thadée, qui était entré avec lui au corps, et ne le quittait pas, contait parfois vaguement* quelques circonstances de sa vie. On savait que d'Auverney avait éprouvé de ³⁰

grands malheurs en Amérique ; que, s'étant marié à Saint-Domingue *, il avait perdu sa femme et toute sa famille au milieu des massacres qui avaient marqué l'invasion de la révolution dans cette magnifique colonie. À cette époque de notre histoire, les infortunes de ce genre étaient si communes, qu'il s'était formé pour elles une espèce de pitié générale dans laquelle chacun prenait et apportait sa part. On plaignait donc le capitaine d'Auverney, moins pour les pertes qu'il avait souffertes que pour sa manière de les souffrir. C'est qu'en effet, à travers son indifférence glaciale, on voyait quelquefois les tressaillements * d'une plaie incurable et intérieure.

Dès qu'une bataille commençait, son front paraissait serein. Il se montrait intrépide dans l'action comme s'il eût cherché à devenir général, et modeste après la victoire comme s'il n'eût voulu être que simple soldat. Ses camarades, en lui voyant * ce dédain des honneurs et des grades, ne comprenaient pas pourquoi, avant le combat, il paraissait espérer quelque chose, . . . et ne devinaient point que d'Auverney, de toutes les chances de la guerre, ne désirait que la mort.

Les représentants du peuple en mission à l'armée le nommèrent un jour chef de brigade sur le champ de bataille ; il refusa, parce qu'en se séparant de la compagnie il aurait fallu quitter le sergent Thadée. Quelques jours après, il s'offrit pour conduire une expédition hasardeuse, et en revint, contre l'attente générale et contre son espérance. On l'entendit alors regretter le grade qu'il avait refusé : Car, disait-il, puisque le canon

ennemi m'épargne toujours, la guillotine, qui frappe tous ceux qui s'élèvent, aurait peut-être voulu de moi*.

Tel était l'homme sur le compte duquel s'engagea la conversation suivante quand il fut sorti* de la tente.

— Je parierais, s'écria le lieutenant Henri en essuyant sa botte, sur laquelle le chien avait laissé en passant une large tache de boue, je parierais que le capitaine ne donnerait pas la patte cassée de son chien pour ces dix paniers de Madère que nous entrevîmes l'autre jour dans le grand fourgon du général.

— Chut ! chut ! dit gaîment l'aide-de-camp Paschal, ce serait un mauvais marché*... Les paniers sont à présent vides : j'en sais quelque chose ; et, ajouta-t-il d'un air sérieux, trente bouteilles décachetées ne valent certainement pas, vous en conviendrez, lieutenant, la patte de ce pauvre chien, patte dont on pourrait, après tout, faire une poignée de sonnette*.

L'assemblée se mit à rire du ton grave dont l'aide-de-camp prononçait ces dernières paroles. Le jeune officier des hussards basques*, Alfred, qui seul n'avait pas ri, prit un air mécontent.

— Je ne vois pas, messieurs, ce qui peut prêter à la raillerie dans ce qui vient de se passer. Ce chien et ce sergent, que j'ai toujours vus auprès de d'Auverney depuis que je le connais, me semblent susceptibles de faire naître quelque intérêt. Enfin, cette scène. . .

Paschal, piqué et du mécontentement d'Alfred et de la bonne humeur des autres, l'interrompt.

— Cette scène est très-sentimentale. Comment donc*! un chien retrouvé et un bras cassé!

— Capitaine Paschal, vous avez tort, dit Henri en jetant hors de la tente la bouteille qu'il venait de vider, ce Eug..., autrement dit Pierrot, pique singulièrement ma curiosité...

Paschal, prêt à se fâcher, s'apaisa en remarquant que son verre, qu'il croyait vide, était plein. D'Auverney rentra : il alla se rasseoir à sa place sans prononcer une parole. Son air était pensif, mais son visage était plus calme. Il paraissait si préoccupé, qu'il n'entendait rien de ce qui se disait autour de lui. Rask, qui l'avait suivi, se coucha à ses pieds en le regardant d'un air inquiet.

15 — Votre verre, capitaine d'Auverney. Goûtez de celui-ci...

— Oh! grâce à Dieu, dit le capitaine, croyant répondre à la question de Paschal, la blessure n'est pas dangereuse, le bras n'est pas cassé.

20 Le respect involontaire que le capitaine inspirait à tous ses compagnons d'armes contint seul l'éclat de rire prêt à éclore sur les lèvres de Henri.

— Puisque vous n'êtes plus aussi inquiet de Thadée, dit-il, et que nous sommes convenus* de raconter
25 chacun une de nos aventures pour abrégér cette nuit de bivouac, j'espère, mon cher ami, que vous voudrez bien remplir votre engagement, en nous disant l'histoire de votre chien boiteux et de Bug, autrement dit Pierrot, ce vrai Gibraltar!

30 À cette question, faite d'un ton moitié sérieux,

moitié plaisant, d'Auverney n'aurait rien répondu, si tous n'eussent joint leurs instances* à celles du lieutenant.

Il céda enfin à leurs prières.

— Je vais vous satisfaire, messieurs ; mais n'attendez 5 que le récit d'une anecdote toute simple, dans laquelle je ne joue qu'un rôle très-secondaire. Si l'attachement qui existe entre Thadée, Rask et moi, vous a fait espérer quelque chose d'extraordinaire, je vous préviens que vous vous trompez. Je commence. 10

Alors il se fit un grand silence. Paschal vida d'un trait sa gourde d'eau-de-vie, et Henri s'enveloppa de la peau d'ours à demi rongée, pour se garantir du frais de la nuit, tandis qu'Alfred achevait de fredonner un air galicien. 15

D'Auverney resta un moment rêveur, comme pour rappeler à son souvenir des événements depuis longtemps remplacés par d'autres ; enfin il prit la parole*, lentement, presque à voix basse et avec des pauses fréquentes. 20

Quoique né en France, j'ai été envoyé de bonne heure à Saint-Domingue, chez un de mes oncles, colon très-riche, dont je devais épouser la fille.

Les habitations de mon oncle étaient voisines du fort Galifet, et ses plantations occupaient la majeure 25 partie des plaines de l'Acul*.

Cette malheureuse position, dont le détail vous semble sans doute offrir peu d'intérêt, a été l'une des premières causes des désastres et de la ruine totale de ma famille. 30

Huit cents nègres cultivaient les immenses domaines de mon oncle. Je vous avouerai que la triste condition de ces esclaves était encore aggravée par l'insensibilité de leur maître. Mon oncle était du nombre, heureusement assez restreint, de ces planteurs dont une longue habitude de despotisme absolu avait endurci le cœur. Accoutumé à se voir obéi au premier coup d'œil, la moindre hésitation de la part d'un esclave était punie des plus mauvais traitements, et souvent l'intercession
10 de ses enfants servait qu'à accroître sa colère. Nous étions donc le plus souvent obligés de nous borner à* soulager en secret des maux que nous ne pouvions prévenir.

— Comment ! mais voilà des phrases, dit Henri à
15 demi-voix, en se penchant vers son voisin. Allons, j'espère que le capitaine ne laissera pas passer les malheurs des *ci-devant noirs**, sans quelque petite dissertation sur les devoirs qu'impose l'humanité, *et cætera*. On n'en eût pas été quitte à moins au club Massiac*.

20 — Je vous remercie, Henri, de m'épargner un ridicule, dit froidement d'Auverney, qui l'avait entendu.

Il poursuivit.

— Entre tous ces esclaves, un seul avait trouvé grâce devant mon oncle. C'était un nain espagnol,
25 griffe* de couleur, qui lui avait été donné par lord Effingham, gouverneur de la Jamaïque. Mon oncle, qui, ayant longtemps résidé au Brésil, y avait contracté les habitudes du faste portugais, aimait à s'environner chez lui d'un appareil qui répondît* à sa
30 richesse. De nombreux esclaves, dressés au service

comme des domestiques européens, donnaient à sa maison un éclat en quelque sorte seigneurial. Pour que rien n'y manquât, il avait fait de l'esclave de lord Effingham son *fou*, à l'imitation de ces anciens princes féodaux qui avaient des bouffons dans leurs cours. Il faut dire que le choix était singulièrement heureux. Le griffe Habibrah (c'était son nom) était un de ces êtres dont la conformation physique est si étrange qu'ils paraîtraient des monstres, s'ils ne faisaient rire. Ce nain hideux était gros*, court, ve^{rt}-u, et se mouvait avec une rapidité singulière sur deux jambes grêles et fluettes, qui, lorsqu'il s'asseyait, se repliaient sous lui comme les bras d'une araignée. Sa tête énorme, lourdement enfoncée entre ses épaules, hérissée d'une laine rousse et crépue, était accompagnée de deux oreilles si larges, que ses camarades avaient coutume de dire qu'Habibrah s'en servait pour essuyer ses yeux quand il pleurait. Son visage était toujours une grimace, et n'était jamais la même; bizarre mobilité de traits, qui du moins donnait à sa laideur l'avantage de la variété. Mon oncle l'aimait à cause de sa difformité rare et de sa gaîté inaltérable. Habibrah était son favori. Tandis que les autres esclaves étaient rudement accablés de travail, Habibrah n'avait d'autre soin que de porter derrière le maître un large éventail de plumes d'oiseaux de paradis, pour chasser les moustiques et les bigaillies*. Mon oncle le faisait manger à ses pieds sur une natte de jonc, et lui donnait toujours sur sa propre assiette quelque reste de son mets de prédilection. Aussi Habibrah se mon-

trait-il reconnaissant de tant de bontés ; il n'usait de ses privilèges de bouffon, de son droit de tout faire et de tout dire, que pour divertir son maître par mille folles paroles entremêlées de contorsions, et au moindre
5 signe de mon oncle, il accourait avec l'agilité d'un singe et la soumission d'un chien.

Je n'aimais pas cet esclave. Il y avait quelque chose de trop rampant dans sa servilité ; et si l'esclavage ne déshonore pas, la domesticité avilit*.
10 J'éprouvais un sentiment de pitié bienveillante pour ces malheureux nègres que je voyais travailler tout le jour sans presque qu'aucun vêtement cachât leur chaîne ; mais ce baladin difforme, cet esclave fainéant, avec ses ridicules habits bariolés de galons et semés de
15 grelots, ne m'inspirait que du mépris. D'ailleurs le nain n'usait pas en bon frère du crédit* que ses bassesses lui avaient donné sur le patron commun. Jamais il n'avait demandé une grâce à un maître qui infligeait si souvent des châtimens ; et on l'entendit
20 même un jour, se croyant seul avec mon oncle, l'exhorter à redoubler de sévérité envers ses infortunés camarades. Les autres esclaves cependant, qui auraient dû le voir avec* défiance et jalousie, ne paraissaient pas le haïr. Il leur inspirait une sorte de
25 crainte respectueuse qui ne ressemblait point à l'inimitié ; et quand ils le voyaient passer au milieu de leurs cases avec son grand bonnet pointu orné de sonnettes, sur lequel il avait tracé des figures bizarres en encre rouge, ils se disaient entre eux à voix basse :
30 *C'est un obi* !*

Ces détails, sur lesquels j'arrête en ce moment votre attention, messieurs, m'occupaient fort peu alors. Accoutumé dès l'âge le plus tendre à considérer comme ma future épouse celle qui était déjà en quelque sorte ma sœur, il s'était formé entre moi et Marie une tendresse dont on ne comprendrait pas encore la nature, si je disais que notre amour était un mélange de dévouement fraternel et de confiance conjugale. Peu d'hommes ont coulé plus heureusement que moi leurs premières années ; peu d'hommes ont senti leur âme s'épanouir à la vie * sous un plus beau ciel, dans un accord plus délicieux de bonheur pour le présent et d'espérance pour l'avenir. Entouré presque en naissant de tous les contentements de la richesse, de tous les privilèges du rang, dans un pays où la couleur suffisait pour le donner, passant mes journées près de l'être qui avait tout mon amour, dans une contrée où l'été est éternel, où la nature est admirable ; en fallait-il plus pour me donner une foi aveugle dans mon heureuse étoile ? en faut-il plus pour me donner le droit de dire que peu d'hommes ont coulé plus heureusement que moi leurs premières années ? . . . Le capitaine s'arrêta un moment, comme si la voix lui eût manqué pour ces souvenirs de bonheur*. Puis il poursuivit avec un accent profondément triste :

— Il est vrai que j'ai maintenant de plus le droit d'ajouter que nul ne coulera plus déplorablement ses derniers jours.

Et comme s'il eût repris de la force dans le sentiment de son malheur, il continua d'une voix assurée.

CHAPITRE III.

LE MYSTÉRIEUX RIVAL.

C'est au milieu de ces illusions et de ces espérances aveugles que j'atteignais ma vingtième année. Elle devait être accomplie au mois d'août 1791, et mon
5 oncle avait fixé cette époque pour mon union avec Marie.

Dans les premiers jours de ce mois d'août, si ardemment appelé de tous mes vœux, un incident étrange vint mêler une inquiétude imprévue à mes tranquilles
10 espérances.

Mon oncle avait fait construire sur les bords d'une jolie rivière qui baignait ses plantations, un petit pavillon de branchage, entouré d'un massif* d'arbres épais, où Marie venait tous les jours respirer la douceur
15 de ces brises de mer qui, pendant les mois les plus brûlants de l'année, soufflent régulièrement à Saint-Domingue, depuis le matin jusqu'au soir, et dont la fraîcheur augmente ou diminue avec la chaleur même du jour.

20 J'avais soin d'orner moi-même tous les matins cette retraite des plus belles fleurs que je pouvais cueillir.

Un jour Marie accourt à moi tout effrayée*. Elle était entrée comme de coutume dans son cabinet de verdure, et là elle avait vu, avec une surprise mêlée

de terreur, toutes les fleurs dont je l'avais tapissé le matin arrachées et foulées aux pieds ; un bouquet de soucis sauvages* fraîchement cueillis était déposé à la place où elle avait coutume de s'asseoir. Elle n'était pas encore revenue de * sa stupeur, qu'elle avait entendu 5 les sons d'une guitare sortir du milieu du taillis même qui environnait le pavillon ; puis une voix, qui n'était pas la mienne, avait commencé à chanter doucement une chanson qui lui avait paru espagnole, et dans laquelle son trouble l'avait empêchée de comprendre 10 autre chose que son nom, fréquemment répété. Alors elle avait eu recours à une fuite précipitée, à laquelle heureusement il n'avait point été mis d'obstacle.

Ce récit me transporta d'indignation et de jalousie. . . . Mes premières conjectures s'arrêtèrent sur le sang- 15 mêlé libre* avec qui j'avais eu récemment une altercation ; mais, dans la perplexité où j'étais jeté je résolus de ne rien faire légèrement. Je rassurai la pauvre Marie et je me promis de veiller sans relâche sur elle.

Présument bien que l'audacieux dont l'insolence 20 avait si fort épouvanté Marie ne se bornerait pas* à cette première tentative pour lui faire connaître ce que je devinais être son amour, je me mis dès le même soir en embuscade autour du corps de bâtiment après que tout le monde fut endormi* dans la plantation. Caché 25 dans l'épaisseur des hautes cannes à sucre, armé de mon poignard, j'attendais. Je n'attendis pas en vain. Vers le milieu de la nuit, un prélude mélancolique et grave, s'élevant dans le silence à quelques pas de moi, éveilla brusquement mon attention. Ce bruit fut pour 30

moi comme une secousse : c'était une guitare ; c'était sous la fenêtre même de Marie ! Furieux, brandissant mon poignard, je m'élançai vers le point d'où ces sons partaient, brisant sous mes pas les tiges cassantes des cannes à sucre. Tout-à-coup je me sentis saisir et renverser avec une force qui me parut prodigieuse ; mon poignard me fut violemment arraché, et je le vis briller au-dessus de ma tête. En même temps deux yeux ardents étincelaient dans l'ombre tout près des miens, et une double rangée de dents blanches, que j'entre-voyais dans les ténèbres, s'ouvrait pour laisser passer ces mots, prononcés avec l'accent de la rage : *Te tengo ! te tengo* !*

Plus étonné encore qu'effrayé je me débattais vainement contre mon formidable adversaire, et déjà la pointe de l'acier se faisait jour à travers * mes vêtements, lorsque Marie, que la guitare et ce tumulte de pas et de paroles avaient éveillée, parut subitement à sa fenêtre. Elle reconnut ma voix, vit briller un poignard, et poussa un cri d'angoisse et de terreur. . . . Ce cri déchirant paralysa en quelque sorte la main de mon antagoniste victorieux ; il s'arrêta, comme pétrifié par un enchantement, promena* encore quelques instants avec indécision le poignard sur ma poitrine, puis, le jetant tout-à-coup : Non ! dit-il cette fois en français, non ! elle pleurerait trop ! — En achevant ces paroles bizarres, il disparut dans les touffes de roseaux ; et avant que je me fusse* relevé, meurtri par cette lutte inégale et singulière, nul bruit, nul vestige ne restait de sa présence et de son passage.

Il me serait fort difficile de dire ce qui se passa en moi au moment où je revins de ma première stupeur auprès de ma douce Marie, à laquelle j'étais si étrangement conservé par celui-là même qui paraissait prétendre à me* la disputer. J'étais plus que jamais 5 indigné contre ce rival inattendu, et honteux de lui devoir la vie. Au fond*, me disait mon amour-propre, c'est à Marie que je la dois, puisque c'est l'empire de sa voix qui a fait tomber le poignard. Cependant je ne pouvais me dissimuler qu'il y avait bien quelque 10 générosité dans le sentiment qui avait décidé mon rival inconnu à m'épargner. Mais ce rival, quel était-il donc ? je me confondais* en soupçons, qui tous se détruisaient les uns les autres. Ce ne pouvait être le planteur *sang-mêlé* que ma jalousie s'était d'abord 15 désigné. Il était loin d'avoir cette force extraordinaire, et d'ailleurs ce n'était pas sa voix. L'individu avec qui j'avais lutté m'avait paru nu jusqu'à la ceinture. Les esclaves seuls dans la colonie étaient ainsi à demi-vêtus. Mais ce ne pouvait être un esclave : 20 des sentiments comme celui qui lui avait fait jeter le poignard ne me semblaient pas pouvoir appartenir à un esclave ; et d'ailleurs tout en moi se refusait à la révoltante supposition* d'avoir un esclave pour rival. Quel était-il donc ? je résolus d'attendre et 25 d'épier.

Marie avait éveillé la vieille nourrice qui lui tenait lieu de la mère qu'elle avait perdue au berceau*. Je passai le reste de la nuit dans ce corps de bâtiment, et dès que le jour fut venu nous informâmes mon oncle 30

de ces inexplicables événements. Sa surprise en fut extrême ; mais son orgueil, comme le mien, ne s'arrêta pas à l'idée* que l'amant inconnu de sa fille pourrait être un esclave. La nourrice reçut ordre de ne plus
5 quitter Marie ; et comme les séances de l'assemblée provinciale, les soins que donnait aux principaux colons* l'attitude de plus en plus menaçante des affaires coloniales, et les travaux des plantations, ne laissaient à mon oncle aucun loisir, il m'autorisa à accompagner
10 sa fille dans toutes ses promenades jusqu'au jour de mon mariage, qui était fixé au 22 août. En même temps, présumant que le nouveau soupirant n'avait pu venir que du dehors, il ordonna que l'enceinte de ses domaines fût* désormais gardée nuit et jour plus
15 sévèrement que jamais.

Ces précautions prises, de concert avec mon oncle, je voulus tenter une épreuve. J'allai au pavillon de la rivière, et, réparant le désordre de la veille, je lui rendis la parure de fleurs dont j'avais coutume de
20 l'embellir pour Marie.

Quand l'heure où elle s'y retirait habituellement fut venue, je m'armai de ma carabine, chargée à balle, et je proposai à ma cousine de l'accompagner à son pavillon. La vieille nourrice nous suivit.

25 Marie, à qui je n'avais point dit que j'avais fait disparaître les traces qui l'avaient effrayée la veille, entra la première dans le cabinet de feuillage. — Vois, Léopold, me dit-elle, mon berceau est bien dans le même état de désordre où je l'ai laissé hier ; voilà bien
30 ton ouvrage gâté, tes fleurs arrachées, flétries ; ce qui

m'étonne, ajouta-t-elle en prenant un bouquet de soucis sauvages, déposé sur le banc de gazon, ce qui m'étonne, c'est que ce vilain bouquet ne se soit pas fané* depuis hier. Vois, cher ami, il a l'air d'être* tout fraîchement cueilli. — J'étais immobile d'étonnement et de colère. 5 En effet, mon ouvrage du matin même était déjà détruit ; et ces tristes fleurs, dont la fraîcheur étonnait ma pauvre Marie, avaient repris insolemment la place des roses que j'avais semées. — Calme-toi, me dit Marie, qui vit mon agitation, calme-toi ; c'est une chose passée ; 10 cet insolent n'y reviendra sans doute plus* ; mettons tout cela sous nos pieds, comme cet odieux bouquet. — Je me gardai bien* de la détromper, de peur de l'alarmer ; et, sans lui dire que celui qui devait, selon elle, *n'y plus revenir*, était déjà revenu, je la laissai 15 fouler les soucis aux pieds, pleine d'une innocente indignation. Puis, espérant que l'heure était venue de connaître mon mystérieux rival, je la fis asseoir en silence entre sa nourrice et moi.

À peine avions-nous pris place, que Marie mit son 20 doigt sur ma bouche : quelques sons affaiblis par le vent et par le bruissement de l'eau, venaient de* frapper son oreille. J'écoutai ; c'était le même prélude triste et lent qui la nuit précédente avait éveillé ma fureur. Je voulus m'élancer de mon siège ; un geste de Marie 25 me retint. — Léopold, me dit-elle à voix basse, contents-toi, il va peut-être chanter, et sans doute ce qu'il dira nous apprendra qui il est.

En effet, une voix dont l'harmonie avait quelque chose de mâle et de plaintif à la fois, sortit un moment 30

après du fond du bois, et mêla aux notes graves de la guitare une romance espagnole, dont chaque parole retentit assez profondément dans mon oreille pour que ma mémoire puisse* encore aujourd'hui en retrouver
5 presque toutes les expressions.

‘ Pourquoi me fuis tu, Maria ? pourquoi me fuis-tu, jeune fille ? pourquoi cette terreur quand tu m’entends ? Je suis en effet bien formidable ! je sais aimer, souffrir et chanter !

10 ‘ Lorsqu’à travers les tiges élancées des cocotiers de la rivière je vois glisser ta forme légère et pure, un éblouissement trouble ma vue, ô Maria ! et je crois voir passer un esprit !

‘ Et si j’entends, ô Maria, les accents enchantés qui
15 s’échappent de ta bouche comme une mélodie, il me semble que mon cœur vient palpiter dans mon oreille, et mêle un bourdonnement plaintif à ta voix harmonieuse.

‘ Hélas ! ta voix est plus douce pour moi que le chant
20 même des jeunes oiseaux qui battent de l’aile dans le ciel, et qui viennent du côté de ma patrie ;

‘ De ma patrie où j’étais roi, de ma patrie où j’étais libre !

‘ Libre et roi, jeune fille ? j’oublierais tout cela pour
25 toi ; j’oublierais tout, royaume, famille, devoirs, vengeance : oui, jusqu’à la vengeance, quoique le moment soit bientôt venu de cueillir ce fruit amer et délicieux, qui mûrit si tard ! ’

La voix avait chanté les stances précédentes avec
30 des pauses fréquentes et douloureuses : mais en

achevant ces derniers mots, elle avait pris un accent terrible.

‘O Maria ! tu ressembles au beau palmier svelte et doucement balancé sur sa tige, et tu te mires dans l’œil de ton jeune amant, comme le palmier dans l’eau transparente de la fontaine.

‘Mais, ne le sais-tu pas ? il y a quelquefois au fond du désert un ouragan jaloux du bonheur de la fontaine aimée ; il accourt *, et l’air et le sable se mêlent sous le vol de ses lourdes ailes ; il enveloppe l’arbre et la source d’un tourbillon de feu ; et la fontaine se dessèche, et le palmier sent se crispier sous l’haleine de mort le cercle vert de ses feuilles, qui avait la majesté d’une couronne et la grâce d’une chevelure.

‘Tremble, ô blanche fille d’Hispaniola ! tremble que tout ne soit bientôt plus autour de toi qu’un ouragan et qu’un désert ! Alors tu regretteras l’amour qui eût pu te conduire vers moi, comme le joyeux katha, l’oiseau de salut, guide à travers les sables d’Afrique le voyageur à la citerne.

‘Et pourquoi repousserais-tu mon amour, Maria ? je suis roi, et mon front s’élève au-dessus de tous les fronts humains. . . .’

Un long soupir, prolongé sur les cordes frémissantes de la guitare, accompagna ces dernières paroles. J’étais hors de moi.* ‘Roi, — noir ! — esclave ! —’ Mille idées incohérentes, éveillées par l’inexplicable chant que je venais d’entendre, tourbillonnaient dans mon cerveau. Un violent besoin d’en finir avec l’être inconnu qui osait ainsi associer le nom de Marie à

des chants d'amour et de menace s'empara de moi. Je saisis convulsivement ma carabine, et me précipitai hors du pavillon. Marie, effrayée, tendait encore les bras pour me retenir, que déjà je m'étais enfoncé dans le taillis du côté d'où la voix était venue. Je fouillai le bois dans tous les sens, je plongeai le canon de mon mousqueton dans l'épaisseur de toutes les broussailles, je fis le tour de tous les gros arbres, je remuai toutes les hautes herbes. . . . Rien ! rien, et toujours rien. Cette recherche inutile, jointe à d'inutiles réflexions sur la romance que je venais d'entendre, mêla de la confusion à ma colère. Cet insolent rival échapperait donc toujours à mon bras comme à mon esprit. Je ne pourrais donc ni le deviner ni le rencontrer ! . . . En ce moment, un bruit de sonnettes vint me distraire de ma rêverie. Je me retournai. Le nain Habibrah était à côté de moi. Bonjour, maître, me dit-il, et il s'inclina avec respect ; mais son louche regard, obliquement relevé vers moi*, paraissait remarquer avec une expression indéfinissable de malice et de triomphe l'anxiété peinte sur mon front. — Parle ! lui criai-je brusquement ; as-tu vu quelqu'un dans ce bois ? — Nul autre que vous, *señor mio*, me répondit-il avec tranquillité. — Est-ce que tu n'as pas entendu une voix ? repris-je. L'esclave resta un moment comme cherchant ce qu'il pouvait me répondre. Je bouillais. Vite, lui dis-je, réponds vite malheureux ! as-tu entendu ici une voix ? — Il fixa hardiment sur mes yeux ses deux yeux ronds comme ceux d'un chat-tigre. — *Que quiere decir*

*usted** par une voix, maître ? il y a des voix partout et pour tout ; il y a la voix des oiseaux, il y a la voix de l'eau, il y a la voix du vent dans les feuilles. . . — Je l'interrompis en le secouant rudement. — Misérable bouffon ! cesse de me prendre pour ton jouet, ou je te 5 fais écouter de près la voix qui sort d'un canon de carabine. Réponds en quatre mots. As-tu entendu dans ce bois un homme qui chantait un air espagnol ? — Oui, *señor*, me répliqua-t-il sans paraître ému, et des paroles sur l'air. . . Tenez, maître, je vais vous conter 10 la chose. Je me promenais sur la lisière de ce bosquet, en écoutant ce que les grelots d'argent de ma *gorra** me disaient à l'oreille. Tout-à-coup le vent est venu joindre à ce concert quelques mots d'une langue que vous appelez l'espagnol, la première que 15 j'aie bégayée*, lorsque mon âge se comptait par mois et non par années, et que ma mère me suspendait sur son dos à des bandelettes de laine rouge et jaune. J'aime cette langue ; elle me rappelle le temps où je n'étais que petit et pas encore nain, qu'un enfant et 20 pas encore un fou ; je me suis rapproché de la voix, et j'ai entendu la fin de la chanson. — Eh bien, est-ce là tout ? repris-je impatienté. — Oui, maître *hermoso**, mais, si vous voulez, je vous dirai ce que c'est que l'homme qui chantait. — Je crus que j'allais embrasser 25 le pauvre bouffon. — Oh ! parle, m'écriai-je, parle, voici ma bourse, Habibrah ! et dix bourses meilleures sont à toi si tu me dis quel est cet homme. Il prit la bourse, l'ouvrit et sourit. *Diez bolsas* meilleures que celle-ci ! *demonio** ! Mais ne vous fâchez pas, jeune 30

maître ; je viens au fait. Rappelez-vous, *señor*, les derniers mots de la chanson : 'Tu es blanche et je suis noir.' . . . Or, si cette chanson dit vrai, le griffe Habibrah, votre humble esclave, né d'une négresse et d'un blanc, est plus beau que vous, *señorito de amor**. Je suis le produit de l'union du jour et de la nuit, et vous n'êtes que le jour. Donc je suis plus beau que vous, *si usted quiere**, plus beau qu'un blanc. . . . — Le nain entremêlait cette divagation
10 bizarre de longs éclats de rire. Je l'interrompis encore.
— Où donc en veux-tu venir* avec tes extravagances ? tout cela me dira-t-il ce que c'est que l'homme qui chantait dans ce bois ? — Précisément, maître, repartit, le bouffon avec un regard malicieux. Il est évident que
15 *el hombre** qui a pu chanter de telles *extravagances*, comme vous les appelez, ne peut être et n'est qu'un fou pareil à moi ! J'ai gagné *las diez bolsas** ! — Ma main se levait pour châtier l'insolente plaisanterie de l'esclave émancipé, lorsqu'un cri affreux retentit tout-
20 à-coup dans le bosquet du côté du pavillon de la rivière. C'était la voix de Marie. Je m'élançai, je cours, je vole, m'interrogeant d'avance avec terreur sur le nouveau malheur que je pouvais avoir à redouter. J'arrive haletant au cabinet de verdure. Un
25 spectacle effrayant m'y attendait. Un crocodile monstrueux, dont le corps était à demi caché sous les roseaux et les mangles* de la rivière, avait passé sa tête énorme à travers l'une des arcades de verdure qui soutenaient le toit du pavillon. Sa gueule entr'-
30 ouverte et hideuse menaçait un jeune noir, d'une

stature colossale, qui d'un bras soutenait la jeune fille épouvantée, de l'autre plongeait hardiment le fer d'une bisaiguë* entre les mâchoires acérées du monstre. Le crocodile luttait furieusement contre cette main audacieuse et puissante qui le tenait en respect. 5

Au moment où je me présentai devant le seuil du cabinet, Marie poussa un cri de joie, s'arracha des bras du nègre, et vint tomber dans les miens en s'écriant : Je suis sauvée ! — A ce mouvement, à cette parole de Marie, le nègre se retourne brusquement, 10 croise ses bras sur sa poitrine gonflée, et, attachant sur ma fiancée un regard douloureux, demeure immobile, sans paraître s'apercevoir que le crocodile est là, près de lui, qu'il s'est débarrassé de la bisaiguë, et qu'il va le dévorer. C'en était fait* du courageux 15 noir, si, déposant rapidement Marie sur les genoux de sa nourrice, toujours assise sur un banc et plus morte que vive, je ne me fusse approché* du monstre, et je n'eusse déchargé à bout portant* dans sa gueule la charge de ma carabine. L'animal, foudroyé, ouvrit et 20 ferma encore deux ou trois fois sa gueule sanglante et ses yeux éteints, mais ce n'était plus qu'un mouvement convulsif, et tout-à-coup il se renversa à grand bruit sur le dos en raidissant ses deux pattes larges et écaillées. Il était mort. 25

Le nègre que je venais de sauver si heureusement détourna la tête, et vit les derniers tressaillements du monstre ; alors il fixa ses yeux sur la terre, et les relevant lentement vers Marie, il me dit, et l'accent de sa voix exprimait plus que le désespoir, il me dit : 30

— *Porque le has matado**? Puis il s'éloigna à grands pas sans attendre ma réponse, et rentra dans le bosquet, où il disparut.

Cette scène terrible, ce dénouement singulier, les émotions de tout genre qui avaient précédé, accompagné et suivi mes vaines recherches dans le bois, jetèrent un chaos dans ma tête. Enfin je rompis le silence. — Viens, dis-je, Marie, sortons d'ici! ce lieu a quelque chose de funeste! Elle se leva avec empressement, comme si elle n'eût attendu que ma permission, appuya son bras sur le mien, et nous sortîmes.

Je lui demandai alors comment lui était advenu le secours miraculeux de ce noir au moment du danger horrible qu'elle venait de courir, et si elle savait qui
15 était cet esclave.

— Cet homme, me dit Marie, est sans doute un des nègres de mon père, qui était à travailler aux environs de la rivière à l'instant où l'apparition du crocodile m'a fait pousser le cri qui t'a averti de mon péril.
20 Tout ce que je puis te dire, c'est qu'au moment même il s'est élancé hors du bois pour voler à mon secours. — De quel côté est-il venu? lui demandai-je. — Du côté opposé à celui d'où partait la voix l'instant d' auparavant et par lequel tu venais de pénétrer dans le
25 bosquet. — Cet incident dérangerait* le rapprochement que mon esprit n'avait pu s'empêcher de faire entre les mots espagnols que m'avait adressés le nègre en se retirant, et la romance qu'avait chantée dans la même langue mon rival inconnu. D'autres rapports d'ail-
30 leurs s'étaient déjà présentés à moi. Ce nègre, d'une

taille presque gigantesque, d'une force prodigieuse, pouvait bien être le rude adversaire contre lequel j'avais lutté la nuit précédente. Le chanteur du bosquet avait dit : ' Je suis noir. . . ' Similitude de plus. Il s'était déclaré roi, et celui-ci n'était qu'un 5 esclave ; mais je me rappelais, non sans étonnement, l'air de rudesse et de majesté empreint sur son visage au milieu des signes caractéristiques de la race africaine, l'éclat de ses yeux, la blancheur de ses dents sur le noir éclatant de sa peau, la largeur de son front, 10 surprenante surtout chez un nègre, le gonflement dédaigneux qui donnait à l'épaisseur de ses lèvres et de ses narines quelque chose de si fier et de si puissant *, la noblesse de son port, la beauté de ses formes, qui, quoique maigries et dégradées par la fatigue d'un 15 travail journalier, avaient encore un développement pour ainsi dire herculéen ; je me représentais dans son ensemble l'aspect imposant de cet esclave, et je me disais qu'il aurait bien pu convenir à un roi *. Alors, calculant une foule d'autres incidents, mes conjectures 20 s'arrêtaient avec un frémissement de colère sur ce nègre insolent ; je voulais le faire rechercher et châtier. . . Et puis toutes mes indécisions me revenaient. En réalité, où était le fondement de tant de soupçons ? L'île de Saint-Domingue étant en grande 25 partie possédée par l'Espagne *, il résultait de là que beaucoup de nègres, soit qu'ils eussent primitivement appartenu à des colons de Santo-Domingo, soit qu'ils y fussent nés, mêlaient la langue espagnole à leur jargon. Et parce que cet esclave m'avait adressé 30

quelques mots en espagnol, était-ce une raison pour le supposer auteur d'une romance* en cette langue, qui annonçait nécessairement un degré de culture d'esprit, selon mes idées, tout-à-fait inconnu aux nègres ?

5 Quant à ce reproche singulier qu'il m'avait adressé d'avoir tué le crocodile, il annonçait chez l'esclave un dégoût de la vie que sa position expliquait d'elle-même, sans qu'il fût besoin, certes, d'avoir recours à l'hypothèse d'un amour impossible pour la fille de

10 son maître. Sa présence dans le bosquet du pavillon pouvait bien n'être que fortuite ; sa force et sa taille étaient loin de suffire pour constater* son identité avec mon antagoniste nocturne. Était-ce sur d'aussi frêles indices que je pouvais charger d'une accusation terrible

15 devant mon oncle et livrer à la vengeance implacable de son orgueil, un pauvre esclave qui avait montré tant de courage pour secourir Marie ? . . Au moment où ces idées se soulevaient contre* ma colère, Marie la dissipa entièrement en me disant avec sa douce voix :

20 — Mon Léopold, nous devons de la reconnaissance à ce brave nègre ; sans lui, j'étais perdue . . . Tu serais arrivé trop tard.

Ce peu de mots eut un effet décisif. Il ne changea pas mon intention de faire rechercher l'esclave qui

25 avait sauvé Marie, mais il changea le but de cette recherche. C'était pour une punition : ce fut pour une récompense.

Mon oncle apprit de moi qu'il devait la vie de sa fille à l'un de ses esclaves, et me promit sa liberté, si je

30 pouvais le retrouver dans la foule de ces infortunés.

CHAPITRE IV.

PIERROT.

Jusqu'à ce jour, la disposition naturelle de mon esprit m'avait tenu éloigné des plantations où les noirs travaillaient. Il m'était trop pénible de voir souffrir des êtres que je ne pouvais soulager. Mais, 5 dès le lendemain, mon oncle m'ayant proposé de l'accompagner dans sa ronde de surveillance*, j'acceptai avec empressement, espérant rencontrer parmi les travailleurs le sauveur de Marie.

J'eus lieu de voir dans cette promenade combien le 10 regard d'un maître est puissant sur des esclaves, mais en même temps combien cette puissance s'achète cher* ! Les nègres, tremblants* en présence de mon oncle, redoublaient, sur son passage, d'efforts et d'activité ; mais qu'il y avait de haine dans cette terreur ! 15

Irascible par habitude, mon oncle était prêt à se fâcher de n'en avoir pas sujet*, quand son bouffon Habibrah, qui le suivait toujours, lui fit remarquer tout-à-coup un noir qui, accablé de lassitude, s'était endormi sous un bosquet de dattiers. Mon oncle 20 court à ce malheureux, le réveille rudement, et lui ordonne de se remettre à l'ouvrage. Le nègre, effrayé, se lève, et découvre en se levant un jeune rosier du Bengale sur lequel il s'était couché par mégarde, et

que mon oncle se plaisait à élever. L'arbuste était perdu *. Le maître, déjà irrité de ce qu'il appelait la paresse de l'esclave, devint furieux à cette vue. Hors de lui *, il détache de sa ceinture le fouet armé de 5 lanières ferrées qu'il portait dans ses promenades, et lève le bras pour en frapper le nègre, tombé à genoux. —Le fouet ne retomba pas. Je n'oublierai jamais ce moment. Une main puissante arrêta subitement la main du colon. Un noir (c'était celui-là même que 10 je cherchais !) lui cria en français :—Punis-moi, car je viens de t'offenser ; mais ne fais rien à mon frère, qui n'a touché qu'à ton rosier !—Cette intervention inattendue de l'homme à qui je devais le salut de Marie, son geste, son regard, l'accent impérieux de sa 15 voix, me frappèrent de stupeur. Mais sa généreuse imprudence, loin de faire rougir mon oncle, n'avait fait que redoubler la rage du maître et la détourner du patient à son défenseur. Mon oncle, exaspéré, se dégagea des bras du grand nègre, en l'accablant de 20 menaces *, et leva de nouveau son fouet pour l'en frapper à son tour. Cette fois le fouet lui fut arraché de la main. Le noir en brisa le manche * garni de clous comme on brise une paille, et foula sous ses pieds ce honteux instrument de vengeance. J'étais 25 immobile de surprise, mon oncle de fureur ; c'était une chose inouïe pour lui que de voir son autorité ainsi outragée *. Ses yeux s'agitaient comme prêts à sortir de leur orbite ; ses lèvres bleues tremblaient. L'esclave le considéra un instant d'un air calme ; puis 30 tout-à-coup, lui présentant avec dignité une cognée

qu'il tenait à la main :—Blanc, dit-il, si tu veux me frapper, prends au moins cette hache.

Mon oncle, qui ne se connaissait plus*, aurait certainement exaucé son vœu, et se précipitait sur la hache, quand j'intervins à mon tour. Je m'emparai lestement de la cognée, et la jetai dans un puits, qui était voisin.—Que fais-tu ? me dit mon oncle avec emportement.—Je vous sauve, lui répondis-je, du malheur de frapper le défenseur de votre fille. C'est à cet esclave que vous devez Marie : c'est le nègre dont vous m'avez promis la liberté. Le moment était mal choisi pour invoquer cette promesse. Mes paroles effleurèrent à peine* l'esprit ulcéré du colon.—Sa liberté ! me répliqua-t-il d'un air sombre. Oui, il a mérité la fin de son esclavage. Sa liberté ! nous verrons de quelle nature sera celle que lui donneront les juges de la cour martiale*.—Ces paroles sinistres me glacèrent. Marie et moi le supplîâmes inutilement. Le nègre dont la négligence avait causé cette scène fut puni de la bastonnade, et l'on plongea son défenseur dans les cachots du fort Galifet*, comme coupable d'avoir porté la main sur un blanc. De l'esclave au maître, c'était un crime capital.

Vous jugez, messieurs, à quel point toutes ces circonstances avaient dû* éveiller mon intérêt et ma curiosité. Je pris des renseignements sur le compte du* prisonnier. On me révéla des particularités singulières. On m'apprit que ses compagnons semblaient avoir le plus profond respect pour ce jeune nègre. Esclave comme eux, il lui suffisait d'un signe

pour s'en faire obéir. Il n'était point né dans les cases* ; on ne lui connaissait ni père ni mère* : il y avait même peu d'années, disait-on, qu'un vaisseau négrier l'avait jeté à Saint-Domingue. Cette circonstance rendait plus remarquable encore l'empire* qu'il exerçait sur tous ses compagnons, sans même en excepter les noirs *créoles**, qui, vous ne l'ignorez sans doute pas, messieurs, professaient ordinairement le plus profond mépris pour les nègres *congos* ; expression
10 impropre, et trop générale, par laquelle on désignait dans la colonie tous les esclaves amenés d'Afrique.

Quoiqu'il parût absorbé dans une noire mélancolie, sa force extraordinaire, jointe à une adresse merveilleuse, en faisait un sujet du plus grand prix pour
15 la culture des plantations. Il tournait plus vite et plus long-temps que ne l'aurait fait* le meilleur cheval les roues des *norias**. Il lui arrivait souvent de faire en un jour l'ouvrage de dix de ses camarades, pour les soustraire aux châtimens réservés à la négligence ou
20 à la fatigue. Aussi était-il adoré* des esclaves ; mais la vénération qu'ils lui portaient, toute différente de la terreur superstitieuse dont ils environnaient le fou Habibrah, semblait avoir aussi quelque cause cachée ; c'était une espèce de culte.

25 Ce qu'il y avait d'étrange, reprenait-on, c'était de* le voir aussi doux, aussi simple avec ses égaux, qui se faisaient gloire de lui obéir, que fier, hautain vis-à-vis de nos *commandeurs*. Il est juste de dire que ces esclaves privilégiés, anneaux intermédiaires, qui liaient
30 en quelque sorte la chaîne de la servitude à celle

du despotisme, joignant à la bassesse de leur condition l'insolence de leur autorité, trouvaient un malin plaisir à l'accabler de travail et de vexations. Il paraît néanmoins qu'ils ne pouvaient s'empêcher de respecter le sentiment de fierté qui l'avait porté à outrager mon 5 oncle. Aucun d'eux n'avait jamais osé lui infliger de punitions humiliantes. S'il leur arrivait de l'y condamner, vingt nègres se levaient pour les subir à sa place ; et lui, immobile, assistait * gravement à leur exécution, comme s'ils n'eussent fait que remplir un 10 devoir. Cet homme bizarre était connu dans les cases sous le nom de *Pierrot*.

Tous ces détails exaltèrent ma jeune imagination. Marie, pleine de reconnaissance et de compassion, applaudit et partagea mon enthousiasme, et Pierrot 15 s'empara si vivement de notre intérêt *, que je résolus de le voir et de le servir. Je rêvai aux moyens de lui parler.

Quoique fort jeune, comme neveu de l'un des plus riches colons du Cap, j'étais capitaine des milices de 20 la paroisse de l'Acul. Le fort Galifet était confié à leur garde, et à un détachement de dragons jaunes, dont le chef, qui était pour l'ordinaire un sous-officier de cette compagnie, avait le commandement du fort. Il se trouvait justement à cette époque que ce com- 25 mandant était frère d'un pauvre colon auquel j'avais eu le bonheur de rendre de très-grands services, et qui m'était entièrement dévoué. . .

Ici tout l'auditoire interrompit d'Auverney en nommant *Thadée*.

—Vous l'avez deviné, messieurs, reprit le capitaine. Vous comprenez sans peine qu'il ne fut pas difficile d'obtenir de lui l'entrée du cachot du nègre. J'avais le droit de visiter le fort, comme capitaine des milices. 5 Cependant, pour ne pas inspirer de soupçons à mon oncle, dont la colère était encore toute flagrante*, j'eus soin de ne m'y rendre* qu'à l'heure où il faisait sa méridienne*: tous les soldats, excepté ceux de garde, étaient endormis. Guidé par Thadée, j'arrivai 10 à la porte du cachot; Thadée l'ouvrit et se retira. J'entraî.

Le noir était assis, car il ne pouvait se tenir debout à cause de sa haute taille. Il n'était pas seul : un dogue énorme se leva en grondant, et s'avança vers moi.— 15 Rask ! cria le noir.—Le jeune dogue se tut, et revint se coucher aux pieds de son maître, où il acheva de dévorer quelques misérables aliments.

J'étais en uniforme : la lumière que répandait le soupirail dans cet étroit cachot était si faible que 20 Pierrot ne pouvait distinguer qui j'étais.

—Je suis prêt, me dit-il d'un ton calme.

En achevant ces paroles, il se leva à demi.

—Je suis prêt, répéta-t-il encore.

—Je croyais, lui dis-je, surpris de la liberté de ses 25 mouvements, je croyais que vous aviez des fers.

L'émotion faisait trembler ma voix. Le prisonnier ne parut pas la reconnaître.

Il poussa du pied quelques débris qui retentirent.

—Des fers ! je les ai brisés.

30 Il y avait dans l'accent dont il prononça ces

dernières paroles quelque chose qui semblait dire : *Je ne suis pas fait pour porter des fers.* Je repris :

— L'on ne m'avait pas dit qu'on vous eût laissé un chien*.

5

— C'est moi qui l'ai fait entrer.

J'étais de plus en plus étonné. La porte du cachot était fermée en dehors d'un triple verrou. Le soupirail avait à peine six pouces de largeur*, et était garni de deux barreaux de fer. Il paraît qu'il comprit le 10 sens de mes réflexions ; il se leva autant que la voûte basse le lui permettait, détacha sans effort une pierre énorme placée au-dessous du soupirail, enleva les deux barreaux scellés en dehors de cette pierre, et pratiqua* ainsi une ouverture où deux hommes auraient facile- 15 ment pu passer. Cette ouverture donnait de plain-pied sur* le bois de bananiers et de cocotiers qui couvre le morne auquel le fort était adossé.

La surprise me rendait muet ; tout-à-coup un rayon du jour éclaira vivement mon visage. Le prisonnier 20 se redressa comme s'il eût mis le pied par mégarde sur un serpent, et son front heurta les pierres de la voûte. Un mélange indéfinissable de mille sentiments opposés, une étrange expression de haine, de bienveillance et d'étonnement douloureux passa rapidement 25 dans ses yeux. Mais, reprenant un subit empire* sur ses pensées, sa physionomie en moins d'un instant redevint calme et froide, et il fixa avec indifférence son regard sur le mien. Il me regardait en face comme un inconnu.

30

—Je puis encore vivre deux jours sans manger, dit-il.

Je fis un geste d'horreur : je remarquai alors la maigreur de l'infortuné. Il ajouta :

5 — Mon chien ne peut manger que de ma main ; si je n'avais pu élargir le soupirail, le pauvre Rask serait mort de faim. Il vaut mieux que ce soit moi que lui, puisqu'il faut toujours que je meure*.

—Non, m'écriai-je, non, vous ne mourrez pas de
10 faim !

Il ne me comprit pas.

— Sans doute, reprit-il en souriant amèrement, j'aurais pu vivre encore deux jours sans manger : mais je suis prêt, monsieur l'officier ; aujourd'hui
15 vaut encore mieux que demain ; ne faites pas de mal à Rask.

Je sentis alors ce que* voulait dire son *je suis prêt*. Accusé d'un crime qui était puni de mort, il croyait que je venais pour le mener au supplice ; et cet
20 homme doué de forces colossales, quand tous les moyens de fuir lui étaient ouverts, doux et tranquille, répétait à un enfant : *Je suis prêt !*

— Ne faites pas de mal à Rask, répéta-t-il encore.

25 Je ne pus me contenir.—Quoi ! lui dis-je, non-seulement vous me prenez pour votre bourreau, mais encore vous doutez de mon humanité envers ce pauvre chien qui ne m'a rien fait

Il s'attendrit, sa voix s'altéra.

30 —Blanc, dit-il en me tendant la main, blanc, j'aime

mon chien, et, ajouta-t-il après un court silence, les tiens m'ont fait bien du mal.

Je l'embrassai, je lui serrai la main, je le détrompai.
— Ne me connaissiez-vous pas ? lui dis-je.

— Je savais que tu étais un blanc, et pour les blancs, 5 quelque bons qu'ils soient, un noir est si peu de chose ! D'ailleurs, j'ai aussi à me plaindre de toi.

— Et de quoi ? repris-je étonné.

— Ne m'as-tu pas conservé deux fois la vie ?

Cette inculpation étrange me fit sourire. Il s'en 10 aperçut, et poursuivit avec amertume :

— Oui, je devrais t'en vouloir *. Tu m'as sauvé d'un crocodile et d'un colon ; et, ce qui est pis encore, tu m'as enlevé le droit de te haïr. Je suis bien mal-
heureux ! 15

La singularité de son langage et de ses idées ne me surprenait presque plus. Elle était en harmonie avec lui-même.

— Je vous dois bien plus que vous ne me devez, lui dis-je. Je vous dois la vie de ma fiancée, de Marie. 20

Il éprouva comme une commotion électrique.—
Maria ! dit-il d'une voix étouffée ; et sa tête tomba sur ses mains, qui se crispaient violemment, tandis que de pénibles soupirs soulevaient les larges parois de sa poitrine. 25

J'avoue que mes soupçons assoupis se réveillèrent, mais sans colère et sans jalousie. J'étais trop près du bonheur, et lui trop près de la mort, pour qu'un pareil rival, s'il l'était en effet, pût exciter en moi d'autres sentiments que la bienveillance et la pitié. 30

Il releva enfin sa tête.—Va! me dit-il, ne me remercie pas!

Il ajouta, après une pause:—Je ne suis pourtant pas d'un rang inférieur au tien!

5 Cette parole paraissait révéler un ordre d'idées qui piquait vivement ma curiosité: je le pressai de me dire qui il était et ce qu'il avait souffert. Il garda un sombre silence.

Ma démarche* l'avait touché; mes offres de service,
10 mes prières parurent vaincre son dégoût de la vie. Il sortit et rapporta quelques bananes et une énorme noix de coco. Puis il referma l'ouverture et se mit à manger. En causant avec lui, je remarquai qu'il parlait avec facilité le français et l'espagnol, et que son esprit
15 ne paraissait pas dénué de culture: il savait des romances espagnoles, qu'il chantait avec expression. Cet homme était si inexplicable, sous tant d'autres rapports, que jusqu'alors la pureté de son langage ne m'avait pas frappé. J'essayai de nouveau d'en savoir
20 la cause; il se tut. Enfin je le quittai, ordonnant à mon fidèle Thadée d'avoir pour lui tous les égards* et tous les soins possibles.

Je le voyais tous les jours à la même heure. Son affaire m'inquiétait*; malgré mes prières, mon
25 oncle s'obstinait à le poursuivre. Je ne cachais pas mes craintes à Pierrot; il m'écoutait avec indifférence.

Souvent Rask arrivait* tandis que nous étions ensemble, portant une large feuille de palmier autour
30 de son cou. Le noir la détachait, lisait des caractères

inconnus qui y étaient tracés, puis la déchirait. J'étais habitué à ne pas lui faire de questions.

Un jour j'entrai sans qu'il parût prendre garde à moi*. Il tournait le dos à la porte de son cachot, et chantait d'un ton mélancolique l'air espagnol: *Yo soy contrabandista**. Quand il eut fini, il se tourna brusquement vers moi, et me cria :

— Frère, promets, si jamais tu doutes de moi, d'écarter* tous les soupçons quand tu m'entendras chanter cet air.

10

Son regard était imposant : je lui promis ce qu'il désirait, sans trop savoir ce qu'il entendait par ces mots : *Si jamais tu doutes de moi*. . . Il prit l'écorce profonde de la noix qu'il avait cueillie le jour de ma première visite, et conservée depuis, la remplit de vin 15 de palmier, m'engagea à y porter les lèvres, et la vida d'un trait. À compter de ce jour, il ne m'appela plus que son frère.

Cependant je commençais à concevoir quelque espérance. Mon oncle n'était plus aussi irrité. Les 20 réjouissances de mon prochain mariage avec sa fille avaient tourné son esprit vers de plus douces idées. Marie suppliait avec moi. Je lui représentais chaque jour que Pierrot n'avait point voulu l'offenser, mais seulement l'empêcher de commettre un acte de 25 sévérité peut-être excessive ; que ce noir avait, par son audacieuse lutte avec le crocodile, préservé Marie d'une mort certaine ; que nous lui devons, lui sa fille, moi ma fiancée ; que, d'ailleurs, Pierrot était le plus vigoureux de ses esclaves (car je ne songeais plus à 30

obtenir sa liberté, il ne s'agissait que de sa vie); qu'il
raaisait à lui seul* l'ouvrage de dix autres, et qu'il
suffisait de son bras pour mettre en mouvement les
cylindres d'un moulin à sucre. Il m'écoutait et me
5 faisait entendre qu'il ne donnerait peut-être pas suite*
à l'accusation. Je ne disais rien au noir du change-
ment de mon oncle, voulant jouir du plaisir de lui
annoncer sa liberté tout entière, si je l'obtenais. Ce
qui m'étonnait, c'était de voir que, se croyant dévoué
10 à la mort, il ne profitait d'aucun des moyens de fuir qui
étaient en son pouvoir. Je lui en parlai.—Je dois rester,
me répondit-il froidement, on penserait que j'ai eu peur.

Un matin, Marie vint à moi. Elle était ra-
yonnante, et il y avait sur sa douce figure quel-
15 que chose de plus angélique encore que la joie d'un
pur amour. C'était la pensée d'une bonne action.
—Écoute, me dit-elle, c'est dans trois jours le 22
août. . . — Je l'interrompis. — Ne me trouble pas,
Léopold, reprit-elle; il m'est venu une idée qui te
20 rendra content. Tu sais que je suis allée hier à la ville
avec mon père pour acheter les parures de notre
mariage. Ce n'est pas que je tienne à* ces bijoux, à
ces diamants, qui ne me rendront pas plus belle à tes
yeux. Je donnerais toutes les perles du monde pour
25 l'une de ces fleurs que m'a fanées le vilain homme au
bouquet de soucis; mais n'importe. Mon père veut
me combler de toutes ces choses-là, et j'ai l'air d'en
avoir envie pour lui faire plaisir. Il y avait hier une
basquina de satin chinois à grandes fleurs, qui était
30 enfermée dans un coffre de bois de senteur, et que j'ai

beaucoup regardée. Cela est bien cher ; mais cela est bien singulier. Mon père a remarqué que cette robe frappait mon attention. En rentrant, je l'ai prié de me promettre l'octroi * d'un don à la manière des anciens chevaliers ; tu sais qu'il aime qu'on le compare aux anciens chevaliers. Il m'a juré sur son honneur qu'il m'accorderait la chose que je lui demanderais, quelle qu'elle fût. Il croit que c'est la basquina de satin chinois ; point du tout, c'est la vie de Pierrot. Ce sera mon cadeau de noces. — Je ne pus m'empêcher 10 de la serrer dans mes bras. La parole de mon oncle était sacrée ; et tandis que Marie allait près de lui en réclamer l'exécution, je courus au fort Galifet annoncer à Pierrot son salut, désormais certain.

— Frère ! lui criai-je en entrant, frère ! réjouis-toi ! 15 ta vie est sauvée. Marie l'a demandée à son père pour son présent de noces !

— L'esclave tressaillit. — Marie ! noces ! ma vie ! Comment tout cela peut-il aller ensemble ?

— Cela est tout simple, repris-je. Marie, à qui tu as 20 sauvé la vie, se marie. . .

— Avec qui ? s'écria l'esclave ; et son regard était égaré et terrible.

— Ne le sais-tu pas ? répondis-je doucement ; avec moi. Son visage formidable redevint bienveillant et résigné. 25

— Ah ! c'est vrai, me dit-il, c'est avec toi ! Et quel est le jour ?

— C'est le 22 août.

— Le 22 août ! es-tu fou ? reprit-il avec une expression d'angoisse et d'effroi.

Il s'arrêta. Je le regardais, étonné. Après un silence, il me serra vivement la main. — Frère, je te dois tant qu'il faut que ma bouche te donne un avis. Crois-moi, va au Cap, et marie-toi avant le 22.

5 Je voulus en vain connaître le sens de ces paroles énigmatiques.

— Adieu, me dit-il avec solennité. J'en ai peut-être déjà trop dit ; mais je hais encore plus l'ingratitude que le parjure.

10 Je le quittai, plein d'indécision et d'inquiétudes, qui s'effacèrent cependant bientôt dans mes pensées de bonheur.

Mon oncle retira sa plainte le jour même. Je retournai au fort pour en faire sortir Pierrot. Thadée
15 le sachant libre, entra avec moi dans la prison. Il n'y était plus. Rask, qui s'y trouvait seul, vint à moi d'un air caressant : à son cou était attachée une feuille de palmier ; je la pris et j'y lus ces mots : *Merci, tu m'as sauvé la vie une troisième fois. Frère,*
20 *n'oublie pas ta promesse**. Au-dessous étaient écrits, comme signature, les mots *Yo que soy contrabandista*.

Thadée était encore plus étonné que moi ; il ignorait le secret du soupirail, et s'imaginait que le nègre
25 s'était changé en chien. Je lui laissai croire ce qu'il voulut, me contentant d'exiger de lui le silence sur ce qu'il avait vu.

Je voulais emmener Rask. En sortant du fort, il s'enfonça dans des haies voisines et disparut.

CHAPITRE V.

LA RÉVOLTE DES NOIRS.

MON oncle fut outré de l'évasion de l'esclave. Il ordonna des recherches, et écrivit au gouverneur pour mettre Pierrot à son entière disposition si on le retrouvait.

5

Le 22 août arriva. Mon union avec Marie fut célébrée avec pompe à la paroisse de l'Acul. Quelle fut heureuse cette journée de laquelle allaient dater tous mes malheurs ! j'étais enivré d'une joie qu'on ne saurait faire comprendre à qui * ne l'a point éprouvée. J'avais 10 complètement oublié Pierrot et ses sinistres avis. Le soir, un devoir fastidieux, mais indispensable, me réclamait. Mon office de capitaine des milices exigeait de moi ce soir-là une ronde aux postes de l'Acul : cette précaution était alors impérieusement commandée 15 par les troubles de la colonie, par les révoltes partielles des noirs, qui, bien que promptement étouffées *, avaient eu lieu aux mois précédents de juin et de juillet, même aux premiers jours d'août, dans les habitations Thibaud et Lagoscette, et surtout par les mauvaises dispositions 20 des mulâtres libres, que le supplice récent du rebelle Ogé n'avait fait qu'aigrir *. Mon oncle fut le premier à me rappeler mon devoir ; il fallut me résigner. J'endossai mon uniforme et je partis. Je visitai les

premières stations sans rencontrer de sujet d'inquiétude ; mais, vers minuit, je me promenais en rêvant près des batteries de la baie, quand j'aperçus à l'horizon une lueur rougeâtre s'élever et s'étendre du côté de
5 Limonade et de Saint-Louis du Morin*. Les soldats et moi l'attribuâmes d'abord à quelque incendie accidentel ; mais, un moment après, les flammes devinrent si apparentes, la fumée, poussée par le vent, grossit et s'épaissit à un tel point, que je repris promptement le
10 chemin du fort pour donner l'alarme et envoyer des secours. En passant près des cases de nos noirs, je fus surpris de l'agitation extraordinaire qui y régnait. La plupart étaient encore éveillés et parlaient avec la plus grande vivacité. Un nom bizarre, *Bug-Jargal*,
15 prononcé avec respect, revenait souvent au milieu de leur jargon inintelligible. Je saisis pourtant quelques paroles, dont le sens me parut être que les noirs de la plaine du nord étaient en pleine révolte, et livraient aux flammes les habitations et les plantations situées
20 de l'autre côté du Cap. En traversant un fond marécageux, je heurtai du pied* un amas de haches et de pioches cachées dans les joncs et les mangliers. Justement inquiet, je fis sur-le-champ mettre sous les armes les milices de l'Acul, et j'ordonnai de surveiller les
25 esclaves : tout rentra dans le calme.

Cependant les ravages du feu semblaient croître à chaque instant et s'approcher du Limbé. On croyait même distinguer le bruit lointain de l'artillerie et de la fusillade. Vers les deux heures du matin, mon oncle,
30 que j'avais éveillé, ne pouvant contenir son inquiétude,

m'ordonna de laisser dans l'Acul une partie des milices sous les ordres du lieutenant ; et obéissant à mon oncle, qui était, comme je l'ai déjà dit, membre de l'assemblée provinciale, je pris avec le reste des soldats le chemin du Cap.

Je n'oublierai jamais l'aspect de cette ville quand j'en approchai. Les flammes, qui dévoraient les plantations autour d'elle, y répandaient une sombre lumière obscurcie par les torrents de fumée que le vent chassait dans les rues. Des tourbillons d'étin-
celles, formés par les menus débris embrasés des cannes à sucre, et emportés avec violence comme une neige abondante sur les toits des maisons et sur les agrès * des vaisseaux mouillés dans la rade, menaçaient à chaque instant la ville du Cap d'un incendie non moins
déplorable que celui dont ses environs étaient la proie. C'était un spectacle affreux et imposant que de voir d'un côté les pâles habitants exposant encore leur vie pour disputer au fléau terrible l'unique toit qui allait leur rester de tant de richesses ; tandis que, de l'autre, 20 les navires, redoutant le même sort, et favorisés du moins par ce vent si funeste aux malheureux colons, s'éloignaient à pleines voiles * sur une mer teinte des feux sanglants de l'incendie.

Étourdi par le canon des forts, les clameurs des 25 fuyards, et le fracas lointain des écroulements, je ne savais de quel côté diriger mes soldats, quand je rencontrai sur la place d'armes * le capitaine des dragons jaunes qui nous servit de guide. Je ne m'arrêterai pas, messieurs, à vous décrire le tableau que nous offrit 30

la plaine incendiée. Assez d'autres ont dépeint ces premiers désastres du Cap, et j'ai besoin de passer vite sur ces souvenirs où il y a du sang et du feu. Je me bornerai à * vous dire que les esclaves rebelles étaient, 5 disait-on, déjà maîtres du Dondon, du Terrier-Rouge, du bourg d'Ouanaminte et même des malheureuses plantations du Limbé, ce qui me remplissait d'inquiétudes à cause du voisinage de l'Acul. Je me rendis en hâte à l'hôtel du gouverneur, M. de Blanchelande. 10 Tout y était dans la confusion, jusqu'à la tête du maître. Je lui demandai des ordres, en le priant de songer le plus vite possible à la sûreté de l'Acul, que l'on croyait déjà menacée. Il avait auprès de lui M. de Rouvray, maréchal-de-camp et l'un des princi- 15 paux propriétaires de l'île ; M. de Touzard, lieutenant-colonel du régiment du Cap, quelques membres des assemblées coloniale et provinciale, et plusieurs des colons les plus notables. Au moment où je me présentai, cette espèce de conseil délibérait tumultueuse- 20 ment.

— Monsieur le gouverneur, disait un membre de l'assemblée provinciale, cela n'est que trop vrai ; ce sont les esclaves, et non les sang-mêlés libres : il y a long-temps que nous l'avions annoncé et prédit.

25 Vous le disiez sans y croire, repartit aigrement un membre de l'assemblée coloniale appelée *générale*. Vous le disiez pour vous donner crédit à nos dépens*, et vous étiez si loin de vous attendre à une rébellion réelle des esclaves, que ce sont les intrigues de votre 30 assemblée qui ont simulé, dès 1789, cette fameuse et

ridicule révolte des trois mille noirs sur le morne du Cap ; révolte où il n'y a eu qu'un volontaire national de tué, encore l'a-t-il été par ses propres camarades !

La querelle eût peut-être été poussée plus loin, si le gouverneur ne fût intervenu *.

5

— Eh, messieurs ! en quoi cela a-t-il trait * au danger imminent qui nous menace ? conseillez-moi, et ne vous injuriez pas *. Voici les rapports qui me sont parvenus. La révolte a commencé cette nuit à dix heures du soir parmi les nègres de l'habitation Turpin. 10 Les esclaves, commandés par un nègre anglais nommé Bouckmann, ont entraîné les ateliers * des habitations Clément, Trémès Flaville et Noë. Ils ont incendié toutes les plantations et massacré les colons avec des cruautés inouïes. Je vous en ferai comprendre toute 15 l'horreur par un seul détail. Leur étendard est le corps d'un enfant porté au bout d'une pique. . .

Un frémissement interrompit M. de Blanchelande. — Voilà ce qui se passe au dehors, poursuivit-il. Au dedans, tout est bouleversé. Plusieurs habitants du 20 Cap ont tué leurs esclaves ; la peur les a rendus cruels. Les plus doux ou les plus braves se sont bornés à les enfermer sous bonne clef. Les *petits blancs* * accusent de ces désastres les *sang-mêlés* * libres. Plusieurs mulâtres ont failli être victimes * de 25 la fureur populaire. Je leur ai fait donner pour asile une église gardée par un bataillon. Maintenant, pour prouver qu'ils ne sont point d'intelligence avec * les noirs révoltés, les sang-mêlés me font demander un poste à défendre et des armes.

30

— N'en faites rien*! cria une voix que je reconnus; c'était celle du planteur soupçonné d'être *sang-mêlé*, avec qui j'avais eu un duel*. N'en faites rien, monsieur le gouverneur, ne donnez point d'armes aux
5 mulâtres.

— Vous ne voulez donc point vous battre? dit brusquement un colon.

L'autre ne parut point entendre, et continua : Les sang-mêlés sont nos pires ennemis. Eux seuls sont à
10 craindre* pour nous. Je conviens qu'on ne pouvait s'attendre qu'à une révolte de leur part et non de celle des esclaves. Est-ce que les esclaves sont quelque chose?

Le pauvre homme espérait par ces invectives contre les mulâtres s'en séparer tout-à-fait, et détruire dans
15 l'esprit des blancs qui l'écoutaient l'opinion qui le rejetait dans cette caste méprisée. Il y avait trop de lâcheté dans cette combinaison pour qu'elle réussît. Un murmure de désapprobation le lui fit sentir*.

— Oui, monsieur, dit le vieux maréchal-de-camp de
20 Rouvray, oui, les esclaves sont quelque chose; ils sont quarante contre trois; et nous serions à plaindre si nous n'avions à opposer aux nègres et aux mulâtres que des blancs comme vous.

Le colon se mordit les lèvres.

25 — Monsieur le général, reprit le gouverneur, que pensez-vous donc de la pétition des mulâtres?

— Donnez-leur des armes, monsieur le gouverneur! répondit M. de Rouvray; faisons voile de toute étoffe*!

Et, se tournant vers le colon suspect : — Entendez-
30 vous, monsieur? allez vous armer.

Le colon humilié sortit avec tous les signes d'une rage concentrée.

Cependant la clameur d'angoisse qui éclatait dans toute la ville se faisait entendre de moments en moments jusque chez le gouverneur, et rappelait aux 5 membres de cette conférence le sujet qui les rassemblait. M. de Blanchelande remit à un aide-de-camp un ordre au crayon, à la hâte, et rompit le silence sombre avec lequel l'assemblée écoutait cette effrayante rumeur. 10

— Les sang-mêlés vont être armés, messieurs ; mais il reste bien d'autres mesures à prendre.

— Mettons à prix la tête de Bouckmann, dit un autre.

— Informons de tout ceci le gouverneur de la 15 Jamaïque, dit un troisième.

— Oui, pour qu'il nous envoie encore une fois le secours dérisoire de cinq cents fusils, reprit un député de l'assemblée provinciale. Monsieur le gouverneur, envoyez un avis* en France, et attendons ! 20

— Attendre ! attendre ! interrompit M. de Rouvray avec force. Et les noirs attendront-ils ? Et la flamme qui circonscrit déjà cette ville, attendra-t-elle ? Monsieur de Touzard, faites battre la générale*, prenez du canon, et allez trouver le gros* des rebelles avec vos 25 grenadiers et vos chasseurs. Monsieur le gouverneur, faites faire des camps dans les paroisses de l'est ; établissez des postes au Trou et à Vallières ; je me charge, moi, des plaines du fort Dauphin. J'y dirigerai les travaux ; mon grandpère, qui était mestre-de-camp* 30

du régiment de Normandie, a servi sous M. le maréchal de Vauban*, et j'ai quelque pratique de la défense d'un pays. D'ailleurs les plaines du fort Dauphin, presque enveloppées par la mer et les frontières espagnoles, ont la forme d'une presqu'île, et se protégeront en quelque sorte d'elles-mêmes ; la presqu'île du Mole offre un semblable avantage. Usons de tout cela, et agissons !

Le langage énergique et positif du vétéran fit taire
10 subitement toutes les discordances de voix et d'opinion. Le général était dans le vrai*. Cette conscience que chacun a de son intérêt véritable, rallia tous les avis à celui de M. de Rouvray ; et tandis que le gouverneur, par un serrement de main reconnaissant, témoignait
15 au brave officier-général qu'il sentait la valeur de ses conseils, bien qu'ils fussent énoncés comme des ordres, et l'importance de son secours, tous les colons réclamaient la prompte exécution des mesures indiquées.

Les deux députés des assemblées rivales, seuls,
20 semblaient se séparer de* l'adhésion générale, et murmuraient dans leur coin les mots d'*empiétement du pouvoir exécutif*, de *décision hâtive* et de *responsabilité*.

Je saisis ce moment pour obtenir de M. de Blanche-
25 lande les ordres que je sollicitais impatiemment ; et je sortis afin de rallier ma troupe et de reprendre sur-le-champ le chemin de l'Acul, malgré la fatigue que tous sentaient, excepté moi.

Le jour commençait à poindre. J'étais sur la place
30 d'armes, réveillant les miliciens couchés sur leurs

manteaux, pêle-mêle avec les dragons jaunes et rouges, les fuyards de la plaine, les bestiaux bêlant et mugissant, et les bagages de tout genre apportés dans la ville par les planteurs des environs. Je commençais à retrouver ma petite troupe dans ce désordre, quand je vis un dragon jaune, couvert de sueur et de poussière, accourir vers moi à toute bride*. J'allai à sa rencontre, et, au peu de paroles entrecoupées qui lui échappèrent, j'appris avec consternation que mes craintes s'étaient réalisées ; que la révolte avait gagné les plaines de l'Acul, et que les noirs assiégeaient le fort Galifet, où s'étaient renfermés les milices et les colons. Il faut vous dire que ce fort Galifet était fort peu de chose ; on appelait *fort* à Saint-Domingue tout ouvrage en terre. 15

Il n'y avait donc pas un moment à perdre. Je fis prendre* des chevaux à ceux de mes soldats pour qui je pus en trouver ; et, guidé par le dragon, j'arrivai sur les domaines de mon oncle vers dix heures du matin.

Je donnai à peine un regard à ces immenses plantations qui n'étaient plus qu'une mer de flammes, bondissant sur la plaine avec de grosses vagues de fumée, à travers lesquelles le vent emportait de temps en temps, comme des étincelles, de grands troncs d'arbres hérissés de feux. Un pétillement effrayant, mêlé de craquements et de murmures, semblait répondre aux hurlements lointains des noirs, que nous entendions déjà sans les voir encore. Moi je n'avais qu'une pensée, et l'évanouissement de tant de richesses qui m'étaient réservées ne pouvait m'en distraire, 30

c'était le salut de Marie. Marie sauvée, que m'importait le reste ! je la savais renfermée dans le fort ; et je ne demandais à Dieu que d'arriver à temps. Cette espérance seule me soutenait dans mes angoisses, et me donnait un courage et des forces de lion.

Enfin un tournant de la route nous laissa voir le fort Galifet. Le drapeau tricolore flottait encore sur la plate-forme, et un feu bien nourri couronnait le contour de ses murs. Je poussai un cri de joie ! Au galop, piquez des deux ! lâchez les brides* ! criai-je à mes camarades ! Et, redoublant de vitesse, nous nous dirigeâmes à travers champs vers le fort, au bas duquel on apercevait la maison de mon oncle, portes et fenêtres brisées, mais debout encore, et rouge des reflets de l'embrasement, qui ne l'avait pas atteinte, parce que le vent soufflait de la mer, et qu'elle était isolée des plantations.

Une multitude de nègres, embusqués dans cette maison, se montraient à la fois à toutes les croisées et jusque sur le toit ; et les torches, les piques, les haches, brillaient au milieu des coups de fusil qu'ils ne cessaient de tirer contre le fort, tandis qu'une autre foule de leurs camarades montait, tombait, et remontait sans cesse autour des murs assiégés qu'ils avaient chargés d'échelles. Ce flot de noirs*, toujours repoussé et toujours renaissant sur ces murailles grises, ressemblait de loin à un essaim de fourmis essayant de gravir l'écaille d'une grande tortue, et dont le lent animal se débarrassait par une secousse d'intervalle en intervalle.

Nous touchions enfin aux premières circonvallations du fort ; les regards fixés sur le drapeau qui le dominait, j'encourageai mes soldats au nom de leurs familles renfermées comme la mienne dans ces murs que nous allions secourir. Une acclamation générale me ré- 5 pondit, et, formant mon petit escadron* en colonne, je me préparai à donner le signal de charger le troupeau assiégeant.

En ce moment un grand cri s'éleva de l'enceinte du fort, un tourbillon de fumée enveloppa l'édifice tout 10 entier, roula quelque temps ses plis autours des murs, d'où s'échappait une rumeur pareille au bruit d'une fournaise, et, en s'éclaircissant, nous laissa voir le fort Galifet surmonté d'un drapeau rouge. Tout était fini !

Je ne vous dirai pas ce qui se passa en moi à cet 15 horrible spectacle. Ce fort pris, ses défenseurs égorgés, vingt familles massacrées, tout ce désastre général, je l'avouerai à ma honte, ne m'occupa pas un instant. Marie perdue pour moi ! perdue pour moi peu d'heures après celle qui me l'avait donnée pour jamais ! perdue 20 pour moi par ma faute, puisque, si je ne l'avais pas quittée la nuit précédente pour courir au Cap sur l'ordre de mon oncle, j'aurais pu du moins la défendre ou mourir près d'elle et avec elle, ce qui n'eût, en quelque sorte, pas été la perdre ! Ces pensées de 25 désolation égarèrent ma douleur jusqu'à la folie*. Mon désespoir était du remords.

Cependant mes compagnons, exaspérés, avaient crié *vengeance* ! nous nous étions précipités le sabre aux dents, les pistolets aux deux poings, au milieu des 30

insurgés vainqueurs. Quoique bien supérieurs en nombre, les noirs fuyaient à notre approche, mais nous les voyions distinctement à droite et à gauche, devant et derrière nous, massacrant les blancs, et se hâtant d'incendier le fort. Notre fureur s'accroissait de leur lâcheté.

À une poterne du fort, Thadée, couvert de blessures, se présenta devant moi. Mon capitaine, me dit-il, votre Pierrot est un sorcier, un *obi*, comme disent ces
10 damnés nègres, ou au moins un diable. Nous tenions bon *, vous arriviez, et tout était sauvé, quand il a pénétré dans le fort, je ne sais par où, et voyez ! . . . Quant à monsieur votre oncle, à sa famille, à madame . . . Marie ! interrompis-je, où est Marie ? — En ce moment
15 un grand noir sortit de derrière une palissade enflammée, emportant une jeune femme qui criait et se débattait dans ses bras. La jeune femme était Marie ; le noir était Pierrot. — Perfide, lui criai-je . . . Je dirigeai un pistolet vers lui ; un des esclaves révoltés se jeta
20 au-devant de la balle, et tomba mort. Pierrot se retourna, et parut m'adresser quelques paroles ; puis il s'enfonça avec sa proie au milieu des touffes de cannes embrasées. Un instant après un chien énorme passa à sa suite, tenant dans sa gueule un berceau,
25 dans lequel était le dernier enfant de mon oncle. Je reconnus aussi le chien : c'était Rask. Transporté de rage, je déchargeai sur lui mon second pistolet ; mais je le manquai.

Je me mis à courir comme un insensé sur sa trace ;
30 mais ma double course nocturne, tant d'heures passées

sans prendre de repos et de nourriture, mes craintes pour Marie, le passage subit du comble du bonheur au dernier terme du malheur*, toutes ces violentes émotions de l'âme m'avaient épuisé plus encore que les fatigues du corps. Après quelques pas je chancelai ; un nuage se répandit sur mes yeux, et je tombai évanoui.

Quand je me réveillai, j'étais dans la maison dévastée de mon oncle et dans les bras de Thadée. Cet excellent Thadée fixait sur moi des yeux pleins d'anxiété. Victoire ! cria-t-il dès qu'il sentit mon pouls se ranimer sous sa main, victoire ! les nègres sont en déroute, et le capitaine est ressuscité ! . . . J'interrompis son cri de joie par mon éternelle question :—Où est Marie ? Je n'avais point encore rallié mes idées ; il ne me restait que le sentiment et non le souvenir de mon malheur. Thadée baissa la tête. Alors toute ma mémoire me revint ; je me retraçai mon horrible nuit de noces, et le grand nègre emportant Marie dans ses bras à travers les flammes s'offrit à moi comme une infernale vision. L'affreuse lumière qui venait d'éclater* dans la colonie, et de montrer à tous les blancs des ennemis dans leurs esclaves, me fit voir dans ce Pierrot, si bon, si généreux, si dévoué, qui me devait trois fois la vie, un ingrat, un monstre, un rival. L'enlèvement de ma femme, la nuit même de notre union, me prouvait ce que j'avais d'abord soupçonné, et je reconnus enfin clairement que le chanteur du pavillon n'était autre que l'exécration de Marie. Pour si peu d'heures, que de changement !

Thadée me dit qu'il avait vainement poursuivi Pierrot et son chien ; que les nègres s'étaient retirés, quoique leur nombre eût pu facilement écraser ma faible troupe, et que l'incendie des propriétés de ma
5 famille continuait sans qu'il fût possible de l'arrêter.

Je lui demandai si l'on savait ce qu'était devenu mon oncle, dans la chambre duquel on m'avait apporté. Il me prit la main en silence, et, me conduisant vers l'alcôve, il en tira les rideaux.

10 Mon malheureux oncle était là, gisant sur son lit ensanglanté ; un poignard profondément enfoncé dans le cœur. Au* calme de sa figure, on voyait qu'il avait été frappé dans le sommeil. La couche du nain Habibrah, qui dormait habituellement à ses pieds, était
15 aussi tachée de sang, et les mêmes souillures se faisaient remarquer sur la veste chamarrée du pauvre fou, jetée à terre à quelques pas du lit.

Je ne doutai pas que le bouffon ne fût mort* victime de son attachement connu pour mon oncle, et n'eût
20 été massacré par ses camarades, peut-être en défendant son maître. Je me reprochai amèrement ces préventions qui m'avaient fait porter de si faux jugements sur Habibrah et sur Pierrot ; je mêlai aux larmes que m'arracha la fin prématurée de mon oncle quelques
25 regrets pour son fou. D'après mes ordres, on rechercha son corps, mais en vain. Je supposai que les nègres avaient emporté et jeté le nain dans les flammes ; et j'ordonnai que, dans le service funèbre de mon beau-père, des prières fussent dites pour le repos de
30 l'âme du fidèle Habibrah.

CHAPITRE VI.

BUG-JARGAL.

LE fort Galifet était détruit, nos habitations avaient disparu, un plus long séjour sur ces ruines était inutile et impossible. Dès le soir même nous retournâmes au Cap.

5

Là, une fièvre ardente me saisit. L'effort que j'avais fait sur moi-même pour dompter mon désespoir était trop violent. Le ressort, trop tendu, se brisa. Je tombai dans le délire. Toutes mes espérances trompées, mon amour disparu, mon amitié trahie, mon 10 avenir perdu, et par-dessus tout l'implacable jalousie, égarèrent ma raison*. Il me semblait que des flammes ruisselaient dans mes veines; ma tête se rompait, j'avais des furies dans le cœur*. Je me représentais Marie au pouvoir d'un maître, d'un esclave, de Pierrot! 15 On m'a dit qu'alors je m'élançais de mon lit, et qu'il fallait six hommes pour m'empêcher de me fracasser le crâne sur l'angle des murs. Que ne suis-je* mort alors!

Cette crise passa. Les médecins, les soins de Thadée, 20 et je ne sais quelle force de la vie* dans la jeunesse, vainquirent le mal, ce mal qui aurait pu être un si grand bien! Je guéris au bout de dix jours, et je ne

m'en affligeai pas. Je fus content de pouvoir vivre encore quelque temps pour la vengeance !

À peine convalescent, j'allai chez M. de Blanchelande demander du service*. Il voulait me donner un poste à défendre ; je le conjurai de m'incorporer comme volontaire dans l'une des colonnes mobiles que l'on envoyait de temps en temps contre les noirs pour balayer le pays.

On avait fortifié le Cap à la hâte. L'insurrection faisait des progrès effrayants. Les nègres de Port-au-Prince commençaient à s'agiter ; Biassou commandait ceux du Limbé, du Dondon et de l'Acul ; Jean-François s'était fait proclamer généralissime des révoltés de la plaine de Maribarou ; Pouckmann, célèbre depuis par sa fin tragique, parcourait avec ses brigands les bords de la Limonade, et enfin les bandes du Morne-Rouge avaient reconnu pour chef un nègre nommé Bug-Jargal.

Le caractère de ce dernier, si l'on en croyait les relations*, contrastait d'une manière singulière avec la férocité des autres. Tandis que Bouckmann et Biassou inventaient mille genres de mort pour les prisonniers qui tombaient entre leurs mains, Bug-Jargal s'efforçait de leur fournir les moyens de quitter l'île. Les premiers contractaient des marchés avec les lanches* espagnoles qui croissaient autour des côtes, et leur vendaient d'avance les dépouilles des malheureux qu'ils forçaient à fuir ; Bug-Jargal coula à fond plusieurs de ces corsaires. M. Colas de Maigné et huit autres colons distingués furent détachés par ses ordres de la roue où

Bouckmann les avait fait lier. On citait de lui mille autres traits de générosité qu'il serait trop long de vous rapporter.

Mon espoir de vengeance ne paraissait pas près de s'accomplir. Je n'entendais plus parler de Pierrot. 5 Les rebelles commandés par Biassou continuaient d'inquiéter le Cap. Ils avaient même une fois osé aborder le morne qui domine la ville, et le canon de la citadelle avait eu de la peine à les repousser. Le gouverneur résolut de les refouler dans l'intérieur de l'île. Les 10 milices de l'Acul, du Limbé, d'Ouanaminte et de Mari-barou, réunies au régiment du Cap et aux redoutables compagnies jaune et rouge, constituaient notre armée active. Les milices du Dondon et du Quartier-Dauphin, renforcées d'un corps de volontaires, sous 15 les ordres du négociant Poncignon, formaient la garnison de la ville.

Le gouverneur voulut d'abord se délivrer de Bug-Jargal, dont la diversion l'alarmait. Il envoya contre lui les milices d'Ouanaminte et un bataillon du Cap. 20 Ce corps rentra deux jours après, complètement battu. Le gouverneur s'obstina à vouloir vaincre Bug-Jargal; il fit repartir le même corps avec un renfort de cinquante dragons jaunes et de quatre cents miliciens de Mari-barou. Cette seconde armée fut encore plus maltraitée 25 que la première. Thadée, qui était de cette expédition, en conçut un violent dépit, et me jura à son retour qu'il s'en vengerait sur Bug-Jargal.—

Une larme roula dans les yeux de d'Auverney; il croisa les bras sur sa poitrine, et parut durant quelques 30

minutes plongé dans une rêverie douloureuse ; enfin il reprit :

La nouvelle arriva que Bug-Jargal avait quitté le Morne-Rouge, et dirigeait sa troupe par les montagnes, pour se joindre à Biassou. Le gouverneur sauta de joie : nous les tenons ! dit-il, en se frottant les mains. Le lendemain l'armée coloniale était à une lieue en avant du Cap. Les insurgés, à notre approche, abandonnèrent précipitamment Port-Margot et le fort Galifet, où ils avaient établi un poste défendu par de grosses pièces d'artillerie de siège, enlevées à des batteries de la côte ; toutes les bandes se replièrent vers les montagnes. Le gouverneur était triomphant. Nous poursuivîmes notre marche. Chacun de nous, en passant dans ces plaines arides et désolées, cherchait à saluer encore d'un triste regard le lieu où étaient ses champs, ses habitations, ses richesses ; souvent il n'en pouvait reconnaître la place.

Quelquefois notre marche était arrêtée par des embrasements qui des champs cultivés s'étaient communiqués aux forêts et aux savanes. Dans ces climats, où la terre est encore vierge, où la végétation est surabondante, l'incendie d'une forêt est accompagné de phénomènes singuliers. On l'entend de loin, souvent même avant de le voir, sourdre et bruire avec le fracas d'une cataracte diluviale. Les troncs d'arbres qui éclatent, les branches qui pétillent, les racines qui craquent dans le sol, les grandes herbes qui frémissent, le bouillonnement des lacs et des marais enfermés dans la forêt, le sifflement de la flamme qui dévore l'air,

jettent une rumeur qui tantôt s'apaise, tantôt redouble avec les progrès de l'embrasement. Parfois on voit une verte lisière* d'arbres encore intacts entourer long-temps le foyer flamboyant. Tout-à-coup une langue de feu débouche par l'une des extrémités de 5 cette fraîche ceinture : un serpent de flamme bleuâtre court rapidement le long des tiges, et en un clin-d'œil le front de la forêt disparaît sous un voile d'or mouvant ; tout brûle à la fois. Alors un dais* de fumée s'abaisse de temps à autre sous le souffle du vent, et enveloppe 10 les flammes. Il se roule et se déroule, s'élève et s'affaisse, se dissipe et s'épaissit, devient tout-à-coup noir : puis une sorte de frange de feu en découpe vivement tous les bords : un grand bruit se fait entendre, la frange s'efface, la fumée remonte, et verse en s'envo- 15 lant un flot de cendre rouge, qui pleut long-temps sur la terre.

Le soir du troisième jour, nous entrâmes dans les gorges de la Grande-Rivière. On estimait que* les noirs étaient à vingt lieues dans la montagne. 20

Nous assîmes* notre camp sur un mornet qui paraissait leur avoir servi au même usage, à la manière dont il était dépouillé. Cette position n'était pas heureuse : il est vrai que nous étions tranquilles. Le mornet était dominé de tous côtés par des rochers à 25 pic, couverts d'épaisses forêts. L'aspérité de ces escarpements avait fait donner à ce lieu le nom* de *Dompte-Mulâtre*. La Grande-Rivière coulait derrière le camp ; resserrée entre deux côtes, elle était dans cet endroit étroite et profonde. Ses bords, brusquement 30

inclinés, se hérissaient de touffes de buissons impénétrables à la vue. Souvent même ses eaux étaient cachées par des guirlandes de lianes * qui, s'accrochant aux branches des érables à fleurs rouges * semés parmi
5 les buissons, mariaient leurs jets * d'une rive à l'autre, et, se croisant de mille manières, formaient sur le fleuve de larges tentes de verdure. L'œil qui les contemplait du haut des roches voisines croyait voir des prairies humides encore de rosée. Un bruit sourd ou
10 quelquefois une sarcelle sauvage *, perçant tout-à-coup ce rideau fleuri, décelaient seuls le cours de la rivière.

Le soleil cessa bientôt de dorer la cime aiguë des monts lointains du Dondon ; peu à peu l'ombre s'étendit sur le camp, et le silence ne fut plus troublé que par
15 les cris de la grue * et les pas mesurés des sentinelles.

Tout-à-coup les redoutables chants d'*Oua-Nassé* et du *Camp du Grand-Pré* se firent entendre sur nos têtes ; les palmiers, les acomas * et les cèdres qui couronnaient les rocs s'embrasèrent, et les clartés livides
20 de l'incendie nous montrèrent sur les sommets voisins de nombreuses bandes de nègres et de mulâtres dont le teint cuivré paraissait rouge à la lueur des flammes. C'étaient ceux de Biassou.

Le danger était imminent. Les chefs s'éveillant en
25 sursaut * coururent rassembler leurs soldats ; le tambour battit la générale * ; la trompette sonna l'alarme ; nos lignes se formèrent en tumulte, et les révoltés, au lieu de profiter du désordre où nous étions, immobiles, nous regardaient en chantant *Oua-Nassé*.

30 Un noir gigantesque parut seul sur le plus élevé

des pics secondaires qui encaissent la Grande-Rivière; une plume couleur de feu flottait sur son front; une hache était dans sa main droite, un drapeau rouge dans sa main gauche; je reconnus Pierrot! Si une carabine se fût trouvée à ma portée*, la rage m'aurait peut-être fait commettre une lâcheté. Le noir répéta le refrain d'*Oua-Nassé*, planta son drapeau sur le pic, lança sa hache au milieu de nous, et s'engloutit dans les flots du fleuve. Un regret s'éleva en moi, car je crus qu'il ne mourrait plus de ma main. 10

Alors les noirs commencèrent à rouler sur nos colonnes d'énormes quartiers de rochers; une grêle de balles et de flèches tomba sur le mornet. Nos soldats, furieux de ne pouvoir atteindre les assaillants, expiraient en désespérés, écrasés par les rochers, criblés de balles*, ou percés de flèches. Une horrible confusion régnait dans l'armée. Soudain un bruit affreux parut sortir du milieu de la Grande-Rivière. Une scène extraordinaire s'y passait. Les dragons jaunes, extrêmement maltraités par les masses que les rebelles poussaient du haut des montagnes, avaient conçu l'idée de se réfugier, pour y échapper, sous les voûtes flexibles de lianes dont le fleuve était couvert. Thadée avait le premier mis en avant ce moyen, d'ailleurs ingénieux. . . . 25

Ici le narrateur fut soudainement interrompu.

Il y avait plus d'un quart d'heure que le sergent Thadée, le bas droit en écharpe*, s'était glissé, sans être vu de personne, dans un coin de la tente, où ses gestes avaient seuls exprimé la part* qu'il prenait 30

aux récits de son capitaine, jusqu'à ce moment où, ne croyant pas que le respect lui permît de* laisser passer un éloge aussi direct sans en remercier d'Auverney, il se prit à balbutier d'un ton confus : — Vous
5 êtes bien bon, mon capitaine.

Un éclat de rire général s'éleva. D'Auverney se retourna, et lui cria d'un ton sévère :

— Comment ! vous ici, Thadée ! et votre bras ?

À ce langage, si nouveau pour lui, les traits du
10 vieux soldat se rembrunirent* ; il chancela et leva la tête en arrière, comme pour arrêter les larmes qui roulaient dans ses yeux.

— Je ne croyais pas, dit-il enfin, à voix basse, je n'aurais jamais cru que mon capitaine pût manquer à
15 son vieux sergent jusqu'à lui dire *vous* *.

Le capitaine se leva précipitamment.

— Pardonne, mon vieil ami, pardonne, je ne sais ce que j'ai dit ; tiens, Thad, me pardonnes-tu ?

Les larmes jaillirent des yeux du sergent, malgré
20 lui.

— Voilà la troisième fois, balbutia-t-il ; mais celles-ci sont de joie.

La paix était faite. Un court silence s'ensuivit.

— Mais, dis-moi, Thad, demanda le capitaine douce-
25 ment, pourquoi as-tu quitté l'ambulance pour venir ici ?

— C'est que, avec votre permission*, j'étais venu pour vous demander, mon capitaine, s'il faudrait faire mettre demain la housse galonnée à votre cheval de
30 bataille.

Henri se mit à rire : — Vous auriez mieux fait, Thadée, de demander au chirurgien-major s'il faudrait mettre demain deux onces de charpie sur votre bras malade.

— Ou de vous informer, reprit Paschal, si vous pourriez boire un peu de vin pour vous rafraîchir ; en attendant, voici de l'eau-de-vie qui ne peut que vous faire du bien : goûtez-en, mon brave sergent.

Thadée s'avança, fit un salut respectueux, s'excusa de prendre le verre de la main gauche, et le vida à la santé de la compagnie. Il s'anima.

— Vous en étiez, mon capitaine, au moment où* . . . Eh bien, oui, ce fut moi qui proposai d'entrer sous les lianes pour empêcher des chrétiens d'être tués par des pierres. Notre officier, qui, ne sachant pas nager*,¹⁵ craignait de se noyer, et cela était bien naturel, s'y opposait de toutes ses forces, jusqu'à ce qu'il vît*, avec votre permission, messieurs, un gros caillou, qui manqua de* l'écraser, tomber sur la rivière, sans pouvoir s'y enfoncer, à cause des herbes. Il vaut encore²⁰ mieux, dit-il alors, mourir comme Pharaon d'Égypte que comme saint Étienne.* Nous ne sommes pas des saints, et Pharaon était un militaire comme nous. Mon officier, un savant comme vous voyez, voulut donc bien se rendre à mon* avis, à condition que j'es-²⁵ saierais le premier de l'exécuter. Je vais. Je descends le long du bord, je saute* sous le berceau en me tenant aux branches d'en haut, et, dites, mon capitaine, je me sens tirer par la jambe : je me débats, je crie au secours, je reçois plusieurs coups de sabre, et³⁰

voilà tous les dragons, qui étaient des diables, qui se précipitent pêle-mêle sous les lianes. C'étaient les noirs du Morne-Rouge qui s'étaient cachés là sans qu'on s'en doutât*, probablement pour nous tomber
5 sur le dos*, le moment d'après.— On se battait, on jurait, on criait. Étant nus, ils étaient plus alertes que nous ; mais nos coups portaient mieux que* les leurs. Nous nagions d'un bras, et nous nous battions de l'autre. — Ceux qui ne savaient pas nager, dites,
10 mon capitaine, se suspendaient d'une main aux lianes, et les noirs les tiraient par les pieds. Au milieu de la bagarre*, je vis un grand nègre qui se défendait comme un Belzébutb contre huit ou dix de mes camarades ; je nageai là, et je reconnus Pierrot, autrement
15 dit Bug. . . . Mais cela ne doit se découvrir qu'après, n'est-ce pas, mon capitaine ? Je reconnus Pierrot. Depuis la prise du fort, nous étions brouillés ensemble* ; je le saisis à la gorge ; il allait se délivrer de moi d'un coup de poignard, quand il me regarda, et
20 se rendit au lieu de me tuer ; ce qui fut très-malheureux, mon capitaine, car s'il ne s'était pas rendu. . . . — Mais cela se saura plus tard. — Sitôt que les nègres le virent pris, ils sautèrent sur nous pour le délivrer ; si bien que les milices allaient aussi entrer
25 dans l'eau pour nous secourir, quand Pierrot, voyant sans doute que les nègres allaient tous être massacrés, dit quelques mots qui étaient un vrai grimoire*, puisque cela les mit tous en fuite. Ils plongèrent, et disparurent en un clin-d'œil. . . . Cette bataille sous
30 l'eau aurait eu quelque chose d'agréable, et m'aurait

bien amusé, si je n'y avais pas perdu un doigt et mouillé dix cartouches, et si . . . pauvre homme! mais cela était écrit, mon capitaine.

D'Auverney paraissait violemment agité.

— Oui, dit-il, oui, tu as raison, mon vieux Thadée, 5 cette nuit-là fut une nuit fatale.

Il serait tombé dans une de ces profondes rêveries qui lui étaient habituelles, si l'assemblée ne l'eût vivement pressé de continuer. Il poursuivit.

Tandis que la scène que Thadée vient de décrire 10 se passait derrière le mornet, j'étais parvenu, avec quelques-uns des miens, à grimper de broussaille en broussaille sur un pic nommé le *Pic du Paon*, à cause des teintes irisées* que le mica répandu à sa surface présentait aux rayons du soleil. Ce pic était de 15 niveau avec les positions des noirs. Le chemin une fois frayé, le sommet fut bientôt couvert de milices; nous commençâmes une vive fusillade*. Les nègres, moins bien armés que nous, ne purent nous riposter aussi chaudement; ils commencèrent à se décourager; 20 nous redoublâmes d'acharnement, et bientôt les rocs les plus voisins furent évacués par les rebelles, qui cependant eurent d'abord soin de faire rouler les cadavres de leurs morts sur le reste de l'armée, encore rangée en bataille sur le mornet. Alors nous abat- 25 tîmes et liâmes ensemble avec des feuilles de palmier et des cordes plusieurs troncs de ces énormes cotonniers sauvages dont les premiers habitants de l'île faisaient des pirogues de cent rameurs. A l'aide de ce pont improvisé, nous passâmes sur les pics abandonnés, et 30

une partie de l'armée se trouva ainsi avantageusement postée. Cet aspect ébranla le courage des insurgés. Notre feu se soutenait; des clameurs lamentables, auxquelles se mêlait le nom de Eug-Jargal, retentirent
5 soudain dans l'armée de Biassou. Une grande épouvante s'y manifesta. Plusieurs noirs du Morne-Rouge parurent sur le roc où flottait le drapeau écarlate; ils se prosternèrent, enlevèrent l'étendard, et se précipitèrent avec lui dans les gouffres de la Grande-Rivière.
10 Cela semblait signifier que leur chef était mort ou pris.

Notre audace s'en accrut à un tel point, que je résolus de chasser à l'arme blanche* les rebelles des rochers qu'ils occupaient encore. Je fis jeter un pont
15 de troncs d'arbres entre notre pic et le roc le plus voisin; et je m'élançai le premier au milieu des nègres. Les miens allaient me suivre, quand un des rebelles, d'un coup de hache, fit voler le pont en éclats*. Les débris tombèrent dans l'abîme, en battant les rocs avec un bruit épouvantable.
20

Je tournai la tête: en ce moment je me sentis saisir par six ou sept noirs qui me désarmèrent. Je me débattais comme un lion; ils me lièrent avec des cordes d'écorce, sans s'inquiéter des balles que mes
25 gens faisaient pleuvoir autour d'eux.

Mon désespoir ne fut adouci que par les cris de victoire que j'entendis pousser autour de moi un instant après; je vis bientôt les noirs et les mulâtres gravir pêle-mêle les sommets les plus escarpés, en
30 jetant des clameurs de détresse. Mes gardiens les

imitèrent ; le plus vigoureux d'entre eux me chargea sur ses épaules, et m'emporta vers les forêts, en sautant de roche en roche avec l'agilité d'un chamois. La lueur des flammes cessa bientôt de le guider ; la faible lumière de la lune lui suffit ; il se mit à marcher avec moins de rapidité.

CHAPITRE VII.

PRISONNIER DE BIASSOU.

APRÈS avoir traversé des halliers* et franchi des torrents, nous arrivâmes dans une haute vallée d'un aspect singulièrement sauvage. Ce lieu m'était ab-
5 solument inconnu.

Cette vallée était située dans le cœur même des mornes*, dans ce qu'on appelle à Saint-Domingue *les doubles montagnes*. C'était une grande savane verte, emprisonnée dans des murailles de roches nues, par-
10 semée de bouquets de pins et de palmistes. Le froid vif qui règne presque continuellement dans cette région de l'île, bien qu'il n'y gèle pas, était encore augmenté par la fraîcheur de la nuit, qui finissait à peine. L'aube commençait à faire revivre la blan-
15 cheur des hauts sommets environnants, et la vallée, encore plongée dans une obscurité profonde, n'était éclairée que par une multitude de feux allumés par les nègres : car c'était là leur point de ralliement. Les membres disloqués* de leur armée s'y rassemblaient
20 en désordre. Les noirs et les mulâtres arrivaient de moment en moment par troupes effarées, avec des cris de détresse ou des hurlements de rage. De nouveaux feux, brillants comme des yeux de tigre dans la

sombre savane, marquaient à chaque instant que le cercle du camp s'agrandissait.

Le nègre dont j'étais le prisonnier m'avait déposé au pied d'un chêne, d'où j'observais avec insouciance ce bizarre spectacle. Le noir m'attacha par la ceinture au tronc de l'arbre auquel j'étais adossé, resserra les nœuds redoublés qui comprimaient tous mes mouvements, mit sur ma tête son bonnet de laine rouge, sans doute pour indiquer que j'étais sa propriété, et après qu'il se fut ainsi assuré* que je ne pourrais ni m'échapper, ni lui être enlevé par d'autres, il se disposa à s'éloigner. Je me décidai alors à lui adresser la parole, et je lui demandai, en patois créole, s'il était de la bande du Dondon ou de celle du Morne-Rouge. Il s'arrêta et me répondit d'un air d'orgueil : *Morne-Rouge* ! Une idée me vint*. J'avais entendu parler de la générosité du chef de cette bande, Bug-Jargal, et quoique résolu sans peine à une mort qui devait finir tous mes malheurs, l'idée des tourments qui m'attendaient si je la recevais de Biassou ne laissait pas que de* m'inspirer quelque horreur. Je n'aurais pas mieux demandé que de mourir sans ces tortures. C'était peut-être une faiblesse, mais je crois qu'en de pareils moments notre nature d'homme se révolte toujours. Je pensais donc que si je pouvais me soustraire à Biassou, j'obtiendrais peut-être de Bug-Jargal une mort sans supplices, une mort de soldat. Je demandai à ce nègre du Morne-Rouge de me conduire à son chef, Bug-Jargal. Il tressaillit. Bug-Jargal ! dit-il en se frappant le front avec dés-

espoir ; puis, passant rapidement à l'expression de la fureur, il me cria en me montrant le poing :—Biassou ! Biassou ! Après ce nom menaçant, il me quitta.

La colère et la douleur du nègre me rappelèrent
5 cette circonstance du combat de laquelle nous avions conclu la prise ou la mort du chef des bandes du Morne-Rouge. Je n'en doutai plus, et je me résignai à cette vengeance de Biassou dont le noir semblait me menacer.

10 Mon gardien m'apprit bientôt que Biassou demandait à me voir, et qu'il fallait me préparer à soutenir dans une heure une entrevue avec ce chef.

C'était sans doute encore une heure de vie. En attendant qu'elle fût écoulée, mes regards erraient sur
15 le camp des rebelles, dont le jour me laissait voir dans ses moindres détails la singulière physionomie. Dans une autre disposition d'esprit, je n'aurais pu m'empêcher de rire de l'inepte vanité des noirs, qui étaient presque tous chargés d'ornements militaires et sacerdotaux, dépouilles de leurs victimes. La plupart de
20 ces parures n'étaient plus que des haillons déchiquetés et sanglants. Sans doute pour se délasser des travaux auxquels ils avaient été condamnés toute leur vie, les nègres restaient dans une inaction inconnue à nos
25 soldats, même retirés sous la tente. Quelques-uns dormaient au grand soleil, la tête près d'un feu ardent ; d'autres, l'œil tour à tour terne et furieux *, chantaient un air monotone, accroupis sur le seuil de leurs *ajoupas*, espèces de huttes couvertes de feuilles de
30 bananier ou de palmier, dont la forme cônica res-

semble à nos tentes canonnières *. Quelques vedettes, placées aux sommets des rochers voisins, éclairaient les alentours du quartier-général de Biassou, dont le seul retranchement, en cas d'attaque, était un cordon circulaire de cabrouets *, chargés de butin et de munitions. Ces sentinelles noires, debout sur la pointe aiguë des pyramides de granit dont les mornes sont hérissés, tournaient fréquemment sur elles-mêmes, comme les girouettes sur les flèches gothiques, et se renvoyaient l'une à l'autre, de toute la force de leurs poumons, le cri qui maintenait la sécurité du camp : *Nada ! Nada !*

De temps en temps, des attroupements de nègres curieux se formaient autour de moi. Tous me regardaient d'un air menaçant.

15

Enfin, un peloton de soldats de couleur, assez bien armés, arriva vers moi. Le noir à qui je semblais appartenir me détacha du chêne auquel j'étais lié, et me remit au chef de l'escouade, des mains duquel il reçut en échange un assez gros sac, qu'il ouvrit sur-le-champ. C'étaient des piastres *. Pendant que le nègre, agenouillé sur l'herbe, les comptait avidement, les soldats m'entraînaient. Je considérai avec curiosité leur équipement. Ils portaient un uniforme de gros drap brun-rouge et jaune, coupé à l'espagnole *. Une espèce de *montera* castillane, ornée d'une large cocarde rouge *, cachait leurs cheveux de laine. Ils avaient, au lieu de giberne, une façon de carnassière attachée sur le côté. Leurs armes étaient un lourd fusil, un sabre et un poignard. J'ai su depuis que 30

cet uniforme était celui de la garde particulière de Biassou.

Après plusieurs circuits entre les rangées irrégulières d'ajoupas* qui encombraient le camp, nous parvînmes à l'entrée d'une grotte taillée par la nature, au pied de l'un de ces immenses pans de roches dont la savane était murée. Un grand rideau d'une étoffe thibétaine qu'on appelle le katchmir, et qui se distingue moins par l'éclat de ses couleurs que par ses plis moelleux et ses dessins variés, fermait à l'œil l'intérieur de cette caverne. Elle était entourée de plusieurs lignes redoublées de soldats équipés comme ceux qui m'avaient amené.

Après l'échange du mot d'ordre* avec les deux sentinelles qui se promenaient devant le seuil de la grotte, le chef de l'escouade souleva le rideau de katchmir, et m'introduisit, en le laissant retomber derrière moi.

Une lampe de cuivre à cinq becs, pendue par des chaînes à la voûte, jetait une lumière vacillante sur les parois humides de cette caverne fermée au jour. Entre deux haies de soldats mulâtres, j'aperçus un homme de couleur, assis sur un énorme tronc d'acajou, que recouvrait à demi un tapis de plumes de perroquet. Cet homme appartenait à l'espèce des *sacatras**, qui n'est séparée des nègres que par une nuance, souvent imperceptible. Son costume était ridicule. Une ceinture magnifique de tresse de soie, à laquelle pendait une croix de Saint-Louis, retenait à la hauteur du nombril* un caleçon bleu, de toile grossière ; une

veste de basin* blanc, trop courte pour descendre jusqu'à la ceinture, complétait son vêtement. Il portait des bottes grises, un chapeau rond, surmonté d'une cocarde rouge, et des épaulettes, dont l'une était d'or avec les deux étoiles d'argent des maréchaux-de- 5 camp, l'autre de laine jaune. Deux étoiles de cuivre, qui paraissaient avoir été des molettes* d'éperons, avaient été fixées sur la dernière, sans doute pour la rendre digne de figurer auprès de sa brillante compagne. Ces deux épaulettes, n'étant point bridées à 10 leur place naturelle par des ganses* transversales, pendaient des deux côtés de la poitrine du chef. Un sabre et des pistolets richement damasquinés étaient posés sur le tapis de plumes auprès de lui.

Derrière son siège se tenaient, silencieux et immo- 15 biles, deux enfants revêtus du caleçon des esclaves, et portant chacun un large éventail de plumes de paon. Ces deux enfants esclaves étaient blancs.

Deux carreaux de velours cramoisi, qui paraissaient avoir appartenu à quelque prie-dieu de presbytère, 20 marquaient deux places à droite et à gauche du bloc d'acajou. L'une de ces places, celle de droite, était occupée par l'obi*. — Il était assis, les jambes repliées, tenant sa baguette droite, immobile comme une idole de porcelaine dans une pagode chinoise. Seule- 25 ment, à travers les trous de son voile, je voyais briller ses yeux flamboyants constamment attachés sur moi.

De chaque côté du chef étaient des faisceaux de drapeaux, de bannières et de guidons de toute espèce, parmi lesquels je remarquai le drapeau blanc fleur-de- 30

lisé, le drapeau tricolore et le drapeau d'Espagne. Les autres étaient des enseignes de fantaisie. On y voyait un grand étendard noir.

Dans le fond de la salle, au-dessus de la tête du
5 chef, un autre objet attira encore mon attention. C'était le portrait de ce mulâtre Ogé, qui avait été roué* l'année précédente au Cap, pour crime de rébellion, avec son lieutenant Jean-Baptiste Chavanne, et vingt autres noirs ou sang-mêlés. Dans ce portrait,
10 Ogé, fils d'un boucher du Cap, était représenté comme il avait coutume de se faire peindre, en uniforme de lieutenant-colonel, avec la croix de Saint-Louis, et l'ordre du mérite du Lion, qu'il avait acheté en Europe du prince de Limbourg.

15 Le chef sacatra devant lequel j'étais introduit était d'une taille moyenne. Sa figure ignoble offrait un rare mélange de finesse et de cruauté. Il me fit approcher, et me considéra quelque temps en silence ; enfin il se mit à ricaner à la manière de l'hyène.

20 — Je suis Biassou, me dit-il.

Je m'attendais à ce nom, mais je ne pus l'entendre de cette bouche, au milieu de ce rire féroce, sans frémir intérieurement. Mon visage pourtant resta calme et fier. Je ne répondis rien.

25 — Eh bien ! reprit-il en assez mauvais français, est-ce que tu viens déjà d'être empalé, pour ne pouvoir plier l'épine du dos en présence de Jean Biassou, généralissime des pays conquis et maréchal-de-camp des armées de *su magestad catolica*. (La tactique
30 des principaux chefs rebelles était de faire croire

qu'ils agissaient, tantôt pour le roi de France, tantôt pour la révolution, tantôt pour le roi d'Espagne.)

Je croisai les bras sur ma poitrine, et le regardai fixement. Il recommença à ricaner.

— Oh ! oh ! *me pareces hombre de buen corazon* *. 5
Eh bien, écoute ce que je vais te dire : Es-tu créole ?

— Non, répondis-je, je suis Français.

Mon assurance lui fit froncer le sourcil. Il reprit en ricanant : 10

— Tant mieux ; je vois à ton uniforme que tu es officier. Quel âge as-tu ?

— Vingt ans.

— Quand les as-tu atteints ?

A cette question, qui réveillait en moi de bien dou- 15
loureux souvenirs, je restai un moment absorbé dans mes pensées. Il la répéta vivement. Je lui répondis : — Le jour où ton compagnon Légri fut pendu.

La colère contracta ses traits ; son ricanement se 20
prolongea. Il se contint cependant.

— Il y a vingt-trois jours que Légri fut pendu, me dit-il. Français, tu lui diras ce soir, de ma part, que tu as vécu vingt-quatre jours de plus que lui. Je veux te laisser au monde encore cette journée, afin que tu 25
puisses lui conter où en est la liberté de ses frères *, ce que tu as vu dans le quartier-général de Jean Bias-sou, maréchal-de-camp, et quelle est l'autorité de ce généralissime sur les *gens du roi*.

C'était sous ce titre que Jean-François, qui se 30

faisait appeler *grand-amiral de France*, et son camarade Biassou, désignaient leurs hordes de nègres et de mulâtres révoltés.

Alors il ordonna que l'on me fît asseoir entre deux
5 gardes dans un coin de la grotte, et, se levant et adressant un signe de la main à quelques nègres affublés de l'habit d'aide-de-camp : — Qu'on batte le rappel, que toute l'armée se rassemble autour de notre quartier-général, pour que nous la passions en
10 revue.

Biassou s'était replacé sur son siège d'acajou, l'obi s'était assis à sa droite, Rigaud à sa gauche, sur les deux carreaux qui accompagnaient le trône du chef. L'obi, les bras croisés sur la poitrine, paraissait absorbé dans une profonde contemplation ; Biassou et
15 Rigaud mâchaient du tabac ; et un aide-de-camp était venu demander au *mariscal-de-campo* s'il fallait faire défiler l'armée*, quand trois groupes tumultueux de noirs arrivèrent ensemble à l'entrée de la grotte avec
20 des clameurs furieuses. Chacun de ces attroupements amenait un prisonnier qu'ils voulaient remettre à la disposition de Biassou, moins pour savoir s'il lui conviendrait de leur faire grâce, que pour connaître son bon plaisir sur le genre de mort que les malheureux
25 devaient endurer. Leurs cris sinistres ne l'annonçaient que trop : — Mort ! mort ! *Muerte ! muerte ! — Death ! death !* criaient quelques nègres anglais, sans doute de la horde de Bouckmann, qui étaient déjà venus rejoindre les noirs espagnols et français de
30 Biassou.

Le *mariscal-de-campo* leur imposa silence d'un signe de main, et fit avancer les trois captifs sur le seuil de la grotte. J'en reconnus deux avec surprise* : l'un était ce *citoyen-général* C——, ce philanthrope correspondant de tous les négrophiles du globe, qui 5 avait émis un avis si cruel pour les esclaves dans le conseil, chez le gouverneur ; l'autre était le planteur équivoque qui avait tant de répugnance pour les mulâtres, au nombre desquels les blancs le comptaient. Le troisième paraissait appartenir à la classe des *petits* 10 *blancs** ; il portait un tablier de cuir, et avait les manches retroussées au-dessus du coude. Tous trois avaient été surpris séparément, cherchant à se cacher dans les montagnes.

— Le petit blanc fut interrogé le premier. 15

— Qui es-tu, toi ? lui dit Biassou.

— Je suis Jacques Belin, charpentier de l'hôpital des Pères, au Cap.

Une surprise mêlée de honte se peignit dans les yeux du *généralissime des pays conquis*. — Jacques 20 Belin ! dit-il en se mordant les lèvres.

— Oui, reprit le charpentier ; est-ce que tu ne me reconnais pas ?

— Commence, toi, dit le *mariscal-de-campo*, par me reconnaître et me saluer. 25

— Je ne salue pas mon esclave ! répondit le charpentier.

— Ton esclave, misérable ! s'écria le *généralissime*.

— Oui, répliqua le charpentier, oui, je suis ton premier maître. Tu feins de me méconnaître* ; mais 30

souviens-toi, Jean Biassou ; je t'ai vendu treize piastres à un marchand dominguois.

Un violent dépit contracta tous les traits de Biassou.

5 — Eh quoi ! poursuivait le petit blanc, tu parais honteux de m'avoir servi ! Est-ce que Jean Biassou ne doit pas s'honorer d'avoir appartenu à Jacques Belin ? Ta propre mère, la vieille folle ! a bien souvent balayé mon échoppe* ; mais à présent je l'ai
10 vendue à monsieur le majordome de l'hôpital des Pères ; elle est si décrépète qu'il ne m'en a voulu donner que trente-deux livres, et six sous pour l'appoint*. Voilà cependant ton histoire et la sienne ; mais il paraît que vous êtes devenus fiers, vous autres
15 nègres et mulâtres, et que tu as oublié le temps où tu servais, à genoux, maître Jacques Belin, charpentier au Cap.

Biassou l'avait écouté avec ce ricanement féroce qui lui donnait l'air d'un tigre.

20 — Bien ! dit-il.

Alors il se tourna vers les nègres qui avaient amené maître Belin : — Emportez deux chevalets*, deux planches et une scie, et emmenez cet homme. — Jacques Belin, charpentier au Cap, remercie-moi, je
25 te procure une mort de charpentier.

Son rire acheva d'expliquer de quel horrible supplice allait être puni l'orgueil de son ancien maître. Je frissonnai ; mais Jacques Belin ne fronça pas le sourcil ; il se tourna fièrement vers Biassou : — Oui,
30 dit-il, je dois te remercier, car je t'ai vendu pour le

prix de treize piastres, et tu m'as rapporté certainement plus que tu ne vaux.

On l'entraîna.

Les deux autres prisonniers avaient assisté plus morts que vifs à ce prologue effrayant de leur propre 5 tragédie. Leur attitude humble et effrayée contrastait avec la fermeté un peu fanfaronne* du charpentier : ils tremblaient de tous leurs membres.

Biassou les considéra l'un après l'autre avec son air de renard ; puis, se plaisant à prolonger leur agonie, 10 il entama avec Rigaud une conversation sur les différentes espèces de tabac, affirmant que le tabac de la Havane n'était bon qu'à fumer en cigarres, et qu'il ne connaissait pas pour priser* de meilleur tabac d'Espagne que celui dont feu* Bouckmann lui avait 15 envoyé deux barils, pris chez M. Lebattu, propriétaire de l'île de la Tortue. Puis, s'adressant brusquement au citoyen-général C — :

— Qu'en penses-tu ? lui dit-il.

Cette apostrophe inattendue fit chanceler le citoyen. 20 Il répondit en balbutiant :

— Je m'en rapporte, général, à l'opinion de votre excellence . . .

— Propos de flatteur ! répliqua Biassou. Jete demande ton avis et non le mien. Est-ce que tu connais un tabac 25 meilleur à prendre en prise* que celui de M. Lebattu ?

— Non vraiment, monseigneur, dit C —, dont le trouble amusait Biassou.

— *Général ! excellence ! monseigneur !* reprit le chef d'un air impatienté ; tu es un aristocrate ! 30

— Oh ! vraiment non ! s'écria le citoyen-général ; je suis bon patriote de 91 * et fervent négrophile ! . . .

— *Négrophile*, interrompit le généralissime ; qu'est-ce que c'est qu'un négrophile ? . . .

5 — C'est un ami des noirs, balbutia le citoyen.

— Il ne suffit pas d'être ami des noirs, repartit sévèrement Biassou, il faut l'être aussi des hommes de couleur.

Je crois avoir dit que Biassou était sacatra*.

10 — Des hommes de couleur, c'est ce que je voulais dire, répondit humblement le négrophile. Je suis lié* avec tous les plus fameux partisans des nègres et des mulâtres . . .

Biassou, heureux d'humilier un blanc, l'interrompit
15 encore :

— *Nègres et mulâtres* ! qu'est-ce que cela veut dire ? Viens-tu ici nous insulter avec ces noms odieux, inventés par le mépris des blancs ? Il n'y a ici que des hommes de couleur et des noirs, entendez-
20 vous, monsieur le colon ?

— C'est une mauvaise habitude contractée dès l'enfance, reprit C—— ; pardonnez-moi, je n'ai point eu l'intention de vous offenser, monseigneur . . .

— Laisse là ton *monseigneur* ; je te répète que je
25 n'aime point ces façons d'aristocrate.

C—— voulut encore s'excuser ; il se mit à bégayer une nouvelle explication : — Si vous me connaissiez, citoyen . . .

— Citoyen ! pour qui me prends-tu ? s'écria Biassou
30 avec colère. Je déteste ce jargon des jacobins*. Est-

ce que tu serais un jacobin, par hasard ? Songe que tu parles au généralissime des gens du roi ! *Citoyen !* ... l'insolent !

Le pauvre négrophile ne savait plus sur quel ton parler à cet homme, qui repoussait également les titres de *monseigneur* et de *citoyen*, le langage des aristocrates et celui des patriotes ; il était atterré*. Biassou, dont la colère n'était que simulée, jouissait cruellement de son embarras.

— Hélas ! dit enfin le citoyen-général, vous me jugez bien mal, noble défenseur des droits imprescriptibles de la moitié du genre humain. ...

Dans l'embarras de donner une qualification quelconque à ce chef qui paraissait les refuser toutes, il avait eu recours à l'une de ces périphrases sonores que les révolutionnaires substituent volontiers* au nom et au titre de la personne qu'ils harangent.

Biassou le regarda fixement et lui dit :

— Tu aimes donc les noirs et les sang-mêlés ?

— Si je les aime ! s'écria le citoyen C—— ; je réponds avec Brissot et ...

Biassou l'interrompit en ricanant.

— Ha ! ha ! je suis charmé de voir en toi un ami de notre cause. En ce cas, tu dois détester les misérables colons qui ont puni notre juste insurrection par les plus cruels supplices ; tu dois penser avec nous que ce ne sont pas les noirs, mais les blancs qui sont les véritables rebelles, puisqu'ils se révoltent contre la nature et l'humanité : tu dois exécrer ces monstres !

— Je les exècre ! répondit C——.

— Eh bien ! poursuivit Biassou, que penserais-tu d'un homme qui aurait, pour étouffer les dernières tentatives des esclaves, planté cinquante têtes de noirs 5 des deux côtés de l'avenue de son habitation ?

La pâleur de C—— devint effrayante.

— Que penserais-tu d'un blanc qui aurait proposé de ceindre la ville du Cap d'un cordon de têtes d'esclaves ? . . .

10 — Grâce ! grâce ! dit le citoyen-général terrifié.

— Est-ce que je te menace ? reprit froidement Biassou. Laisse-moi achever . . . D'un cordon de têtes qui environnât la ville du fort Picolet au cap Caracol ! Que penserais-tu de cela, hein ? réponds !

15 Le mot de Biassou, *Est-ce que je te menace ?* avait rendu quelque espérance à C—— ; il songea que peut-être le chef savait ces horreurs sans en connaître l'auteur, et répondit avec quelque fermeté, pour prévenir toute présomption qui lui fût contraire * : — Je 20 pense que ce sont des crimes atroces.

Biassou ricanait. — Bon ! Et quel châtement infligerais-tu au coupable ?

Ici le malheureux C—— hésita.

— Eh bien ! reprit Biassou, es-tu l'ami des noirs ou non ?

25 Des deux alternatives, le négrophile choisit la moins menaçante ; et, ne remarquant rien d'hostile pour lui-même dans les yeux de Biassou, il dit d'une voix faible : — Le coupable mérite la mort.

— Fort bien répondu, dit tranquillement Biassou en 30 jetant le tabac qu'il mâchait.

Cependant son air d'indifférence avait rendu quelque assurance au pauvre négrophile ; il fit un effort pour écarter* tous les soupçons qui pouvaient peser sur lui :—Personne, s'écria-t-il, n'a fait de vœux plus ardents que les miens pour le triomphe de votre cause. 5 Je corresponds avec . . .

—Hé! que me font à moi* tous tes correspondants! Indique-moi seulement où sont tes magasins, tes dépôts: mon armée a besoin de munitions. Tes plantations sont sans doute riches, ta maison de commerce doit 10 être forte*, puisque tu corresponds avec tous les négociants du monde.

Le citoyen C—— hasarda une observation timide.

—Héros de l'humanité, ce ne sont point des négociants, ce sont des philosophes, des philanthropes, des 15 négrophiles.

—Allons, dit Biassou en hochant la tête, le voilà revenu à ses diables de mots inintelligibles. Eh bien, si tu n'as ni dépôts ni magasins à piller, à quoi donc es-tu bon*? 20

Cette question présentait une lueur d'espoir que C—— saisit avidement.

—Illustre guerrier, répondit-il, avez-vous un économiste dans votre armée?

—Qu'est-ce encore que cela? demanda le chef. 25

—C'est, dit le prisonnier avec autant d'emphase que sa crainte le lui permettait, c'est un homme nécessaire par excellence*, celui qui seul apprécie, suivant leurs valeurs respectives, les ressources matérielles d'un empire, qui les échelonne* dans l'ordre de leur im- 30

portance, les classe suivant leur valeur, les bonifie et les améliore* en combinant leurs sources et leurs résultats, et les distribue à propos, comme autant de ruisseaux fécondateurs, dans le grand fleuve de l'utilité générale, qui vient grossir à son tour la mer de la prospérité publique.

— *Caramba!* dit Biassou en se penchant vers l'obi. Que diantre veut-il dire* avec ses mots, enfilés les uns aux autres comme les grains de votre chapelet?

10 L'obi haussa les épaules en signe d'ignorance et de dédain. Cependant le citoyen C—— continuait :

— ... J'ai étudié, daignez m'entendre, vaillant chef des braves régénérateurs de Saint-Domingue, j'ai étudié les grands économistes, Turgot, Raynal et 15 Mirabeau*, l'ami des hommes! J'ai mis leur théorie en pratique. Je sais la science indispensable au gouvernement des royaumes et des États quelconques ...

— L'économiste n'est pas économe de paroles! dit Rigaud avec son sourire doux et goguenard.

20 Biassou s'était écrié :

— Dis-moi donc, bavard! est-ce que j'ai des royaumes et des États à gouverner?

— Pas encore, grand homme, repartit C——, mais cela peut venir; et d'ailleurs ma science descend, sans 25 déroger, à des détails utiles pour la gestion d'une armée.

Le généralissime l'arrêta encore brusquement.

— Je ne gère pas* mon armée, monsieur le planteur, je la commande.

30 — Fort bien, observa le citoyen; vous serez le

général, je serai l'intendant. J'ai des connaissances spéciales pour la multiplication des bestiaux. . .

—Crois-tu que nous élevons les bestiaux? dit Biassou en ricanant: nous les mangeons. Quand le bétail de la colonie française me manquera*, je 5 passerai les mornes de la frontière et j'irai prendre les bœufs et les moutons espagnols qu'on élève dans les hattes* des grandes plaines de Côtuy, de la Vega, de Saint-Jago, et sur les bords de la Yuna; j'irai encore chercher, s'il le faut, ceux qui paissent dans la 10 presqu'île de Samana et aux revers de la montagne de Cibos, à partir des bouches du Neybe jusqu'au-delà de Santo-Domingo. D'ailleurs, je serai charmé de punir ces damnés planteurs espagnols; ce sont eux qui ont livré Ogé! Tu vois que je ne suis pas 15 embarrassé du défaut de vivres*, et que je n'ai pas besoin de ta science, *nécessaire par excellence!*

Cette vigoureuse déclaration déconcerta le pauvre économiste; il essaya pourtant encore une dernière planche de salut. 20

—Mes études ne se sont pas bornées à l'éducation du bétail. J'ai d'autres connaissances spéciales qui peuvent vous être fort utiles. Je vous indiquerai les moyens d'exploiter* le brai et les mines de charbon de terre. 25

—Que m'importe! dit Biassou. Quand j'ai besoin de charbon, je brûle trois lieues de forêt.

—Je vous enseignerai à quel emploi est propre chaque espèce de bois, poursuivit le prisonnier.

—Écoute, reprit Biassou, je n'ai pas besoin de 30

vaisseaux. Il n'y a qu'un emploi vacant dans ma suite ; ce n'est pas la place de *mayor-domo*, c'est la place de valet de chambre. Vois, *señor filosofo*, si elle te convient. Tu me serviras à genoux ; tu m'apporteras la pipe, le calalou* et la soupe de tortue ; et tu porteras derrière moi un éventail de plumes de paon ou de perroquet, comme ces deux pages que tu vois. Hum ! réponds : veux-tu être mon valet de chambre ?

10 Le citoyen C —, qui ne songeait qu'à sauver sa vie, se courba jusqu'à terre avec mille démonstrations de joie et de reconnaissance.

—Tu acceptes donc ? demanda Biassou.

—Pouvez-vous douter, mon généreux maître, que
15 j'hésite un moment devant une si insigne faveur que celle de servir votre personne ?

À cette réponse, le ricanement diabolique de Biassou devint éclatant*. Il croisa les bras, se leva d'un air de triomphe, et, repoussant du pied la tête du blanc
20 prosterné devant lui, il s'écria d'une voix haute :

—J'étais bien aise d'éprouver jusqu'où peut aller la lâcheté des blancs, après avoir vu jusqu'où peut aller leur cruauté ! Citoyen C —, c'est à toi que je dois ce double exemple. Je te connais ! comment as-tu été
25 assez stupide pour ne pas t'en apercevoir ? C'est toi qui as présidé aux supplices de juin, de juillet et d'août ; c'est toi qui as fait planter cinquante têtes de noirs des deux côtés de ton avenue, en place de palmiers ; c'est toi qui voulais égorger les cinq cents
30 nègres restés dans les fers après la révolte, et ceindre

la ville du Cap d'un cordon de têtes d'esclaves, du fort Picolet à la pointe de Caracol. Tu aurais fait, si tu l'avais pu, un trophée de ma tête; maintenant tu t'estimerais heureux que je voulusse de toi* pour valet de chambre. Non! non! j'ai plus de soin de 5 ton* honneur que toi-même; je ne te ferai pas cet affront. Prepare-toi à mourir!

Il fit un geste, et les noirs déposèrent auprès de moi le malheureux négrophile, qui, sans pouvoir prononcer une parole, était tombé à ses pieds comme foudroyé. 10

À ton tour à présent! dit le chef en se tournant vers le dernier des prisonniers, le colon soupçonné par les blancs d'être sang-mêlé, et qui m'avait envoyé un cartel pour cette injure*.

Une clameur générale des rebelles étouffa la réponse 15 du colon.

— Général, dit un mulâtre qui s'exprimait plus clairement que les autres, c'est un blanc; il faut qu'il meure!

Le pauvre planteur, à force de gestes et de cris, par- 20 vint à faire entendre quelques paroles: — Non, non! monsieur le général, non, mes frères, je ne suis pas un blanc! C'est une abominable calomnie! Je suis un mulâtre, un sang-mêlé comme vous, fils d'une négresse comme vos mères et vos sœurs! 25

— Il ment! disaient les nègres furieux. C'est un blanc. Il a toujours détesté les noirs et les hommes de couleur.

— Jamais! reprenait le prisonnier. Ce sont les blancs que je déteste. Je suis un de vos frères. 30

— Point ! point ! criait la multitude.

Le malheureux répétait en se lamentant misérablement : — Je suis un mulâtre ! Je suis un des vôtres.

— La preuve ? dit froidement Biassou.

5 — La preuve, répondit l'autre dans son égarement, c'est que les blancs m'ont toujours méprisé.

— Cela peut être vrai, répliqua Biassou, mais tu es un insolent.

Un jeune sang-mêlé adressa vivement la parole au
10 colon.

— Les blancs te méprisaient, c'est juste* ; mais en revanche tu affectais, toi, de mépriser les sang-mêlés, parmi lesquels ils te rangeaient. On m'a même dit que tu avais provoqué en duel un blanc qui t'avait un
15 jour reproché d'appartenir à notre caste*.

Un rumeur universelle s'éleva dans la foule indignée, et les cris de mort, plus violents que jamais, couvrirent* la justification du colon, qui, jetant sur moi un regard oblique de désappointement et de prière, re-
20 disait en pleurant : — C'est une calomnie ! Je n'ai point d'autre gloire et d'autre bonheur que d'appartenir aux noirs. Je suis un mulâtre.

— Si tu étais un mulâtre en effet, observa Rigaud paisiblement, tu ne te servirais pas de ce mot*.

25 — Hélas ! sais-je ce que je dis ? reprenait le misérable. Monsieur le général en chef, la preuve que je suis sang-mêlé, c'est ce cercle noir que vous pouvez voir autour de mes ongles.

Biassou repoussa cette main suppliante.

30 — Je n'ai pas la science de monsieur le chapelain,

qui devine qui vous êtes à l'inspection de votre main. Mais écoute : nos soldats t'accusent, les uns d'être blanc, les autres d'être un faux frère. Si cela est, tu dois mourir. Tu soutiens que tu appartiens à notre caste, et que tu ne l'as jamais reniée. Il ne te reste 5 qu'un moyen de prouver ce que tu avances et de te sauver.

— Lequel, mon général, lequel ? demanda le colon avec empressement. Je suis prêt.

— Le voici, dit Biassou froidement. Prends ce stylet, 10 et poignarde toi-même ces deux prisonniers blancs.

En parlant ainsi, il nous désignait du regard et de la main. Le colon recula d'horreur devant le stylet que Biassou lui présentait avec un sourire infernal.

— Eh bien, dit le chef, tu balances ! C'est pourtant 15 l'unique moyen de me prouver, ainsi qu'à mon armée, que tu n'es pas un blanc, et que tu es des nôtres. Allons, décide-toi, tu me fais perdre mon temps.

Les yeux du prisonnier étaient égarés*. Il fit un pas vers le poignard, puis laissa retomber ses bras, et 20 s'arrêta en détournant la tête. Un frémissement faisait trembler tout son corps.

— Allons donc ; s'écria Biassou d'un ton d'impatience et de colère. Je suis pressé. Choisis, ou de les tuer toi-même, ou de mourir avec eux. 25

Le colon restait immobile et comme pétrifié*.

— Fort bien ! dit Biassou en se tournant vers les nègres ; il ne veut pas être le bourreau, il sera le patient*. Je vois que c'est un blanc ; emmenez-le, vous autres . . .

Les noirs s'avançaient pour saisir le colon. Ce mouvement décida son choix entre la mort à donner et la mort à recevoir. L'excès de la lâcheté a aussi son courage. Il se précipita sur le poignard que lui
5 offrait Biassou, puis, sans se donner le temps de réfléchir à ce qu'il allait faire, le misérable se jeta comme un tigre sur le citoyen C——, qui était couché près de moi.

Alors commença une horrible lutte. Le négrophile
10 se dressa debout, et arrêta le bras du meurtrier, en criant d'une voix lamentable :—Grâce ! grâce ! que me voulez-vous donc ? Que vous ai-je fait ?

— Il faut mourir, monsieur, répondit le sang-mêlé, cherchant à dégager son bras et fixant sur sa victime
15 des yeux effarés.

— Mourir de votre main, disait l'économiste, pourquoi donc ? Épargnez-moi ! Vous m'en voulez peut-être de* ce que j'ai dit autrefois que vous étiez un sang-mêlé ? Mais laissez-moi la vie, je vous proteste
20 que je vous reconnais pour un blanc. Oui, vous êtes un blanc, je le dirai partout, mais grâce ! . . .

Le négrophile avait mal choisi son moyen de défense.

— Tais-toi ! tais-toi ! cria le sang-mêlé furieux, et
25 craignant que les nègres n'entendissent cette déclaration. Mais l'autre hurlait sans l'écouter qu'il se savait blanc et de fort bonne race*. Le sang-mêlé fit un dernier effort pour le réduire au silence, écarta violemment les deux mains qui le retenaient, et appuya
30 tement sur le poignard. Un flot de sang jaillit autour

de sa main et jusqu'à son visage. Les genoux du malheureux négrophile plèrent subitement, ses bras s'affaissèrent, ses yeux s'éteignirent, sa bouche poussa un sourd gémissement. Il tomba mort.

Cette scène, dans laquelle je m'attendais à jouer 5 bientôt mon rôle, m'avait glacé d'horreur. Le *vengeur de l'humanité* avait contemplé la lutte de ses deux victimes d'un œil impassible. Quand ce fut fini,* il se tourna vers ses pages épouvantés : — Apportez-moi d'autre tabac, dit-il, et il se remit à mâcher paisible- 10 ment. L'obi et Rigaud étaient immobiles, et les nègres paraissaient eux-mêmes effrayés de l'horrible spectacle que leur chef venait de leur donner.

Il restait cependant encore un blanc à poignarder, c'était moi ; mon tour était venu. Je jetai un regard 15 sur cet assassin, qui allait être mon bourreau. Il me fit pitié.* Ses lèvres étaient violettes, ses dents claquaient ; un mouvement convulsif, dont tremblaient tous ses membres, le faisait chanceler ; sa main revenait sans cesse, et comme machinalement, sur son front 20 pour en essuyer les traces de sang, et il regardait d'un air insensé* le cadavre fumant étendu à ses pieds. Ses yeux hagards ne se détachaient pas de sa victime.

J'attendais le moment où il achèverait sa tâche par ma mort. J'étais dans une position singulière avec cet 25 homme : il avait déjà failli me tuer pour prouver qu'il était blanc* ; il allait maintenant m'assassiner pour démontrer qu'il était mulâtre.

— Allons, lui dit Biassou, c'est bien, je suis content de toi, l'ami ! Il jeta un coup d'œil sur moi, et ajouta : 30

— Je te fais grâce de l'autre.* Va-t'en. Nous te déclarons bon frère, et nous te nommons bourreau de notre armée.

À ces paroles du chef, un nègre sortit des rangs, 5 s'inclina trois fois devant Biassou, et s'écria en son jargon, que je traduirai en français pour vous en faciliter l'intelligence : — Et moi, mon général ?

— Eh bien, toi ! que veux-tu dire ? demanda Biassou.

— Est-ce que vous ne ferez rien pour moi, mon 10 général ? dit le nègre. Voilà que vous donnez de l'avancement à ce chien de blanc, qui assassine pour se faire reconnaître des nôtres. Est-ce que vous ne m'en donnerez pas aussi, à moi qui suis un bon* noir ?

Cette requête inattendue parut embarrasser Biassou ; 15 il se pencha vers Rigaud, et le chef du rassemblement des Cayes lui dit en français : — On ne peut le satisfaire, tâchez d'éluder sa demande.

— Te donner de l'avancement ? dit alors Biassou au bon noir ; je ne demande pas mieux. Quel grade 20 désires-tu ?

— Je voudrais être *oficial*¹.

— Officier ! reprit le généralissime, eh bien ! quels sont tes titres pour obtenir l'épaulette ?

— C'est moi, répondit le noir avec emphase, qui ai 25 mis le feu à l'habitation Lagoscette, dès les premiers jours d'août. C'est moi qui ai massacré M. Clément, le planteur, et porté la tête de son raffineur au bout d'une pique. J'ai égorgé dix femmes blanches et sept petits enfants ; l'un d'entre eux a même servi d'en-

¹ Officier.

seigne aux braves noirs de Bouckmann. Plus tard, j'ai brûlé quatre familles de colons dans une chambre du fort Galifet, que j'avais fermée à double tour avant de l'incendier. Mon père a été roué au Cap, mon frère a été pendu au Rocrou, et j'ai failli* moi-même 5 être fusillé. J'ai brûlé trois plantations de café, six plantations d'indigo, deux cents carreaux de cannes à sucre ; j'ai tué mon maître, M. Noë, et sa mère. . .

— Épargne-nous tes états de services,* dit Rigaud, dont la feinte mansuétude cachait une cruauté réelle, 10 mais qui était féroce avec décence, et ne pouvait souffrir le cynisme du brigandage.

— Je pourrais en citer encore bien d'autres, repartit le nègre avec orgueil ; mais vous trouvez sans doute que cela suffit pour mériter le grade d'*oficial*, et pour 15 porter une épaulette d'or sur ma veste, comme nos camarades que voilà.

Il montrait les aides-de-camp et l'état-major de Biassou. Le généralissime parut réfléchir un moment, puis il adressa gravement ces paroles au nègre : 20

— Je serais charmé de t'accorder un grade ; je suis satisfait de tes services ; mais il faut encore autre chose. — Sais-tu le latin ?

Le brigand ébahi ouvrit de grands yeux, et dit :—
Plaît-il,* mon général ? 25

— Eh bien oui, reprit vivement Biassou, sais-tu le latin ?

— Le . . . latin . . . ? répéta le noir stupéfait.

— Oui, oui, oui, le latin ! sais-tu le latin ? poursuivit le rusé chef. Et, déployant un étendard sur 30

lequel était écrit le verset du psaume : *In exitu Israël de Ægypto*,* il ajouta : Explique-nous ce que veulent dire ces mots.

Le noir, au comble de la surprise, restait immobile 5 et muet, et froissait machinalement la pagne* de son caleçon, tandis que ses yeux effarés allaient du général au drapeau, et du drapeau au général.

— Allons, répondras-tu ? dit Biassou avec impatience.

10 Le noir, après s'être gratté la tête, ouvrit et ferma plusieurs fois la bouche, et laissa enfin tomber ces mots embarrassés :—Je ne sais pas ce que veut dire le général.

Le visage de Biassou prit une subite expression de 15 colère et d'indignation.

— Comment ! misérable drôle ! s'écria-t-il, comment ! tu veux être officier et tu ne sais pas le latin !

— Mais, notre général . . . balbutia le nègre, confus et tremblant.

20 — Tais toi ! reprit Biassou, dont l'emportement semblait croître. Je ne sais à quoi tient* que je ne te fasse fusiller sur l'heure pour ta présomption. Comprenez-vous, Rigaud, ce plaisant* officier qui ne sait seulement pas le latin ? Eh bien, drôle, puisque tu ne 25 comprends point ce qui est écrit sur ce drapeau, je vais te l'expliquer : *In exitu*, tout soldat, *Israël*, qui ne sait pas le latin, *de Ægypto*, ne peut être nommé officier. — N'est-ce point cela, monsieur le chapelain ?

Le petit obi fit un signe affirmatif. Biassou con- 30 tinua.

— Ce frère, que je viens de nommer bourreau de l'armée, et dont tu es jaloux, sait le latin.

Il se tourna vers le nouveau *bourreau*.

— N'est-il pas vrai, l'ami ? Prouvez à ce butor* que vous en savez plus que lui. Que signifie . . . *Dominus vobiscum* ?

Le malheureux colon sang-mêlé, arraché de sa sombre rêverie par cette voix redoutable, leva la tête, et quoique ses esprits fussent encore tout égarés par le lâche assassinat qu'il venait de commettre, la terreur le décida à l'obéissance. Il y avait quelque chose d'étrange dans l'air dont cet homme cherchait à retrouver un souvenir de collège parmi ses pensées d'épouvante et de remords, et dans la manière lugubre dont il prononça l'explication enfantine :— *Dominus vobiscum* . . . cela veut dire : . . . 'Que le Seigneur soit avec vous !'

— *Et cum spiritu tuo !* ajouta solennellement le mystérieux obi.

— *Amen*, dit Biassou. Puis, reprenant son accent irrité, et mêlant à son courroux simulé quelques phrases de mauvais latin à la façon de Sganarelle,* pour convaincre les noirs de la science de leur chef :— Rentre le dernier dans ton rang ! cria-t-il au nègre ambitieux. *Sursûm corda** ! ne t'avise plus* à l'avenir de prétendre monter au rang de tes chefs, qui savent le latin, *orate fratres*, ou je te fais pendre ! *Bonus, bona, bonum* !

Le nègre, émerveillé et terrifié tout ensemble, retourna à son rang en baissant honteusement la tête, au milieu des huées générales de tous ses camarades, 30

qui s'indignaient de ses prétentions si mal fondées, et fixaient des yeux d'admiration sur leur docte généralissime.

Il y avait un côté burlesque dans cette scène, qui
5 acheva cependant de m'inspirer une haute idée de l'habileté de Biassou. Le moyen ridicule qu'il venait d'employer avec tant de succès¹ pour déconcerter les ambitions toujours si exigeantes dans une bande de rebelles, me donnait à la fois la mesure de la stupidité
10 des nègres et de l'adresse de leur chef.

Cependant l'heure du déjeuner de Biassou était venue.

Tout en déjeûnant, il ordonna à un aide-de-camp de faire commencer la revue, et les bandes se mirent à
15 défiler en bon ordre devant la grotte. Les noirs du Morne-Rouge passèrent les premiers; ils étaient environ quatre mille, divisés en petits pelotons serrés que conduisaient des chefs ornés, comme je l'ai déjà dit, de caleçons ou de ceintures écarlates. Ces noirs,
20 presque tous grands et forts, portaient des fusils, des haches et des sabres: un grand nombre d'entre eux avaient des arcs, des flèches et des zagaies,* qu'ils s'étaient forgés à défaut d'autres armes. Ils n'avaient point de drapeau, et marchaient en silence d'un air
25 consterné.

En voyant défiler cette horde, Biassou se pencha à l'oreille de Rigaud, et lui dit en français:— Quand donc la mitraille de Blanchelande et de Rouvray me

¹ Toussaint-Louverture s'est servi plus tard du même expédient avec le même avantage.

débarrassera-t-elle de ces bandits du Morne-Rouge ? Je les hais : ce sont presque tous des congos * ! Et puis ils ne savent que tuer dans le combat ; ils suivaient l'exemple de leur chef imbécile, de leur idole Eug-Jargal, jeune fou qui voulait faire le généreux et le magnanime.* Vous ne le connaissez pas, Rigaud ? vous ne le connaîtrez jamais, je l'espère. Les blancs l'ont fait prisonnier, et ils me délivreront de lui comme ils m'ont délivré de Bouckmann.

— À propos de Bouckmann, répondit Rigaud, voici les noirs marrons de Macaya qui passent, et je vois dans leurs rangs le nègre que Jean-François vous a envoyé pour vous annoncer la mort de Bouckmann. Savez-vous bien que cet homme pourrait détruire tout l'effet des prophéties de l'obi sur la fin de ce chef, s'il disait qu'on l'a arrêté pendant une demi-heure aux avant-postes, et qu'il m'avait confié sa nouvelle avant l'instant où vous l'avez fait appeler ?

Diabolo ! dit Biassou, vous avez raison, mon cher ; il faut fermer la bouche à cet homme-là. Attendez !

Alors, élevant la voix : — Macaya ! cria-t-il.

Ce chef des nègres marrons s'approcha, et présenta son tromblon au col évasé* en signe de respect.

— Faites sortir de vos rangs, reprit Biassou, ce noir que j'y vois là-bas, et qui ne doit pas en faire partie.

C'était le messager de Jean-François. Macaya l'amena au généralissime, dont le visage prit subitement cette expression de colère qu'il savait si bien simuler.

— Qui es-tu ? demanda-t-il au nègre interdit.

— Notre général, je suis un noir.

— *Caramba !* * je le vois bien ! Mais comment t'appelles-tu ?

— Mon nom de guerre est Vavelan ; mon patron
• 5 chez les bien-heureux est Saint Sabas, diacre et martyr, dont la fête viendra le vingtième jour avant la nativité de Notre-Seigneur. . . .

Biassou l'interrompt :

— De quel front oses-tu te présenter à la parade, au
10 milieu des espingoles* luisantes et des baudriers blancs, avec ton sabre sans fourreau, ton caleçon déchiré, tes pieds couverts de boue ?

— Notre général, répondit le noir, ce n'est pas ma
faute : j'ai été chargé par le grand-amiral Jean-Fran-
15 çois de vous porter la nouvelle de la mort du chef des marrons anglais, Bouckmann ; et si mes vêtements sont déchirés, si mes pieds sont sales, c'est que j'ai couru à perdre haleine pour vous l'apporter plus tôt ; mais on m'a retenu au camp, et . . .

20 Biassou fronça le sourcil.

— Il ne s'agit point de cela, mais de ton audace d'assister à la revue dans ce désordre. Recommande ton âme à Saint Sabas, diacre et martyr, ton patron. Va te faire fusiller !

25 Ici j'eus encore une nouvelle preuve du pouvoir moral de Biassou sur les rebelles. L'infortuné, chargé d'aller lui-même se faire exécuter, ne se permit pas un murmure ; il baissa la tête, croisa les bras sur sa poitrine, salua trois fois son juge impitoyable, et, après
30 s'être agenouillé devant l'obi, qui lui donna grave-

ment une absolution sommaire, il sortit de la grotte. Quelques minutes après, une détonnation de mousqueterie annonça à Biassou que le nègre avait obéi et vécu ! *

Le chef, débarrassé de toute inquiétude, se tourna 5 alors vers Rigaud, l'œil étincelant de plaisir, et avec un ricanement de triomphe qui semblait dire : Admirez ¹ !

Pendant la revue continuait Cette armée, dont le désordre m'avait offert un tableau si extraordinaire 10 quelques heures auparavant, n'était pas moins bizarre sous les armes. C'étaient tantôt des nègres absolument nus, munis de massues, de casse-têtes, marchant au son de la corne à bouquin*, comme les sauvages ; tantôt des bataillons de mulâtres, équipés à l'espagnole 15 ou à l'anglaise, bien armés et bien disciplinés, réglant leurs pas sur le roulement d'un tambour. Cette étrange procession était de temps à autre coupée

¹ Toussaint-Louverture, qui s'était formé à l'école de Biassou, et qui, s'il ne lui était pas supérieur en habileté, était du moins fort loin de l'égaliser en perfidie et en cruauté, Toussaint-Louverture a donné plus tard le spectacle du même pouvoir sur les nègres fanatisés. Ce chef, issu, dit-on, d'une race royale africaine, avait reçu, comme Biassou, quelque instruction grossière, à laquelle il ajoutait du génie. Il s'était dressé une façon de trône républicain à Saint-Domingue dans le même temps où Bonaparte se fondait en France une monarchie sur la victoire. Toussaint admirait naïvement le premier consul ; mais le premier consul, ne voyant dans Toussaint qu'un parodiste gênant de sa fortune, repoussa toujours dédaigneusement toute correspondance avec l'esclave affranchi qui osait lui écrire : *Au premier des blancs le premier des noirs.*

par des détachements hétérogènes de griffes, de sacatras, de sang-mêlés * libres ; ou par des hordes nomades de noirs marrons à l'attitude fière, aux carabines brillantes, traînant dans leurs rangs leurs cas
5 brouets* tout chargés, ou quelque canon pris aux blancs, qui leur servait moins d'arme que de trophée, et hurlant à pleine voix les hymnes du camp du Grand-Pré et d'Oua-Nassé. Au-dessus de toutes ces
10 têtes flottaient des drapeaux de toutes couleurs, de toutes devises, blancs, rouges, tricolores, fleurdelisés, surmontés du bonnet de liberté, portant pour inscriptions : — *Mort aux prêtres et aux aristocrates ! — Vive la religion ! — Liberté ! Égalité ! — Vive le roi ! — A bas la métropole ! — Viva España ! — Plus de tyrans !*
15 etc. Confusion frappante qui indiquait que toutes les forces des rebelles n'étaient qu'un amas de moyens sans but, et qu'en cette armée il n'y avait pas moins de désordre dans les idées que dans les hommes.

En passant tour-à-tour devant la grotte, les bandes
20 inclinaient leur bannière, et Biassou rendait le salut. Il adressait à chaque troupe quelque réprimande ou quelque éloge ; et chaque parole de sa bouche, sévère ou flatteuse, était recueillie par les siens avec un respect fanatique et une sorte de crainte supersti-
25 tieuse.

Ce flot de barbares et de sauvages passa enfin. J'avoue que la vue de tant de brigands, qui m'avait
distratt d'abord, finissait par me peser.* Cependant le
jour tombait, et au moment où les derniers rangs dé-
30 filèrent, le soleil ne jetait plus qu'une teinte de cuivre

rouge sur le front granitique des montagnes de l'orient.

Biassou paraissait rêveur. Quand la revue fut terminée, qu'il eut donné ses derniers ordres, et que tous les rebelles furent rentrés sous leurs ajoupas, il s'adressa la parole.

— Jeune homme, me dit-il, tu as pu juger à ton aise de mon génie et de ma puissance. Voici que l'heure est venue pour toi d'en aller rendre compte à Léogri.

— Il n'a pas tenu à moi* qu'elle ne vînt plus tôt, lui répondis-je froidement.

— Tu as raison, répliqua Biassou. Il s'arrêta un moment comme pour épier l'effet que produirait sur moi ce qu'il allait me dire, et il ajouta : — Mais il ne tient qu'à toi* qu'elle ne vienne pas. 15

— Comment ! m'écriai-je étonné, que veux-tu dire ?

— Oui, continua Biassou, ta vie dépend de toi ; tu peux la sauver si tu le veux.

Cet accès de clémence, le premier et le dernier sans doute que Biassou ait* jamais eu, me parut un prodige. 20
L'obi, surpris comme moi, s'était élancé du siège où il avait conservé si long-temps la même attitude extatique, à la mode des fakirs hindous. Il se plaça en face du généralissime, et éleva la voix avec colère :

— *Que dice el excelentísimo señor mariscal-de-campo*¹ ? 25
Se souvient-il de ce qu'il m'a promis ? Il ne peut, ni lui ni le *bon Giu**, disposer maintenant de cette vie : elle m'appartient.

En ce moment encore, à cet accent irrité, je crus

¹ Que dit le très-excellent seigneur maréchal-de-camp ?

me ressouvenir de ce maudit petit homme ; mais ce moment fut insaisissable*, et aucune lumière n'en jaillit pour moi.

Biassou se leva sans s'émouvoir, parla bas un instant avec l'obi, lui montra le drapeau noir que j'avais déjà remarqué, et, après quelques mots échangés, le sorcier remua la tête de haut en bas et la releva de bas en haut, en signe d'adhésion. Tous deux reprirent leurs places et leurs attitudes.

10 — Écoute, me dit alors le généralissime en tirant de la poche de sa veste l'autre dépêche de Jean-François, qu'il y avait déposée : nos affaires vont mal* ; Bouckmann vient de périr dans un combat. Les blancs ont exterminé deux mille noirs révoltés dans le district du
15 Cul-de-Sac. Les colons continuent de se fortifier et de hérissier* la plaine de postes militaires. Nous avons perdu, par notre faute, l'occasion de prendre le Cap : elle ne se représentera pas de long-temps. Du côté de l'est, la route principale est coupée par une rivière :
20 les blancs, afin d'en défendre le passage, y ont établi une batterie sur des pontons, et ont formé sur chaque bord deux petits camps. Au sud, il y a une grande route qui traverse ce pays montueux appelé le Haut-du-Cap ; ils l'ont couverte de troupes et d'artillerie. La
25 position est également fortifiée du côté de la terre par une bonne palissade, à laquelle tous les habitants ont travaillé, et l'on y a ajouté des chevaux de frise. Le Cap est donc à l'abri de nos armes. Notre embuscade aux gorges de Dompte-Mulâtre a manqué son effet.
30 À tous nos échecs se joint la fièvre de Siam, qui dé-

peuple le camp de Jean-François. En conséquence, le grand-amiral de France¹ pense, et nous partageons son avis, qu'il conviendrait de traiter avec le gouverneur Blanchelande et l'assemblée coloniale. Voici la lettre que nous adressons à l'assemblée à ce sujet : 5 écoutez !

‘ Messieurs les députés,

‘ De grands malheurs ont affligé cette riche et importante colonie ; nous y avons été enveloppés, et il ne nous reste plus rien à dire pour notre justification. Un 10 jour vous nous rendrez toute la justice que mérite notre position. Nous devons être compris dans l'amnistie générale que le roi Louis XVI* a prononcée pour tous indistinctement.

‘ Sinon, comme le roi d'Espagne est un bon roi. qui 15 nous traite fort bien, et nous *témoigne* des récompenses*, nous continuerons de le servir avec zèle et dévouement.

‘ Nous voyons par la loi du 28 septembre 1791 que l'assemblée nationale et le roi vous accordent de pro- 20 noncer définitivement sur l'état des personnes non libres et l'état politique des hommes de couleur. Nous défendrons les décrets de l'assemblée nationale et les vôtres, revêtus des formalités requises, jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Il serait même intéressant 25 que vous *déclariez**, par un arrêté sanctionné de monsieur le général, que votre intention est de vous occuper du sort des esclaves. Sachant qu'ils sont l'objet de votre sollicitude, par leurs chefs, à qui vous ferez

¹ Nous avons déjà dit que Jean-François prenait ce titre.

parvenir ce travail, ils seraient satisfaits; et l'équilibre rompu se rétablirait en peu de temps.

‘Ne comptez pas cependant, messieurs les représentants, que nous consentions à nous armer pour les 5 volontés* des assemblées révolutionnaires. Nous sommes sujets de trois rois, le roi de Congo, maître-né de tous les noirs; le roi de France, qui représente nos pères; et le roi d'Espagne, qui représente nos mères. Ces trois rois sont les descendants de ceux 10 qui, conduits par une étoile, ont été adorer l'Homme-Dieu.* Si nous servions les assemblées, nous serions peut-être entraînés à faire la guerre contre nos frères, les sujets de ces trois rois, à qui nous avons promis fidélité.

15 ‘Et puis, nous ne savons ce qu'on entend par volonté de la nation, vu que *depuis que le monde règne** nous n'avons exécuté que celle d'un roi. Le prince de France nous aime, celui d'Espagne ne cesse de nous secourir. Nous les aidons, ils nous aident: c'est la cause de 20 l'humanité. Et d'ailleurs ces majestés viendraient à nous manquer, que nous aurions bien vite trôné un roi.*

‘Telles sont nos intentions, moyennant quoi* nous consentirons à faire la paix.

25 ‘*Signé* JEAN-FRANÇOIS, général; BIASSOU, maréchal-de-camp; DESPREZ, MANZEAU, TOUSSAINT, AUBERT, commissaires *ad hoc*¹.’

—Tu vois, ajouta Biassou après la lecture de cette

¹ Il paraîtrait que cette lettre, ridiculement caractéristique, fut en effet envoyée à l'assemblée.

pièce de diplomatie nègre, dont le souvenir s'est fixé mot pour mot dans ma tête, tu vois que nous sommes pacifiques. Or, voilà ce que je veux de toi. Ni Jean-François, ni moi, n'avons été élevés dans les écoles des blancs, où l'on apprend le beau langage. 5 Nous savons nous battre, mais nous ne savons point écrire. Cependant nous ne voulons pas qu'il reste rien dans notre lettre à l'assemblée qui puisse exciter les *burlerias** orgueilleuses de nos anciens maîtres. Tu parais avoir appris cette science frivole qui nous 10 manque. Corrige les fautes qui pourraient, dans notre dépêche, prêter à rire* aux blancs : à ce prix, je t'accorde la vie.

Il y avait dans ce rôle de correcteur des fautes d'orthographe diplomatique de Biassou quelque chose 15 qui répugnait trop à ma fierté, pour que je balançasse un moment. Et d'ailleurs, que me faisait la vie ? Je refusai son offre.

Il parut surpris.—Comment ! s'écria-t-il, tu aimes mieux mourir que de redresser quelques traits de 20 plume* sur un morceau de parchemin ?

—Oui, lui répondis-je.

Ma résolution semblait l'embarrasser. Il me dit après un instant de rêverie :

—Écoute bien, jeune fou, je suis moins obstiné que 25 toi. Je te donne jusqu'à demain soir pour te décider à m'obéir ; demain, au coucher du soleil, tu seras ramené devant moi. Pense alors* à me satisfaire. Adieu ; la nuit porte conseil. Songes-y bien, chez nous la mort n'est pas seulement la mort.

Le sens de ces dernières paroles, accompagné d'un rire affreux, n'était pas équivoque* ; et les tourments que Biassou avait coutume d'inventer pour ses victimes achevaient de l'expliquer.

5 — Candi, ramenez le prisonnier, poursuivit Biassou ; confiez-en la garde aux noirs du Morne-Rouge ; je veux qu'il vive encore un tour de soleil, et mes autres soldats n'auraient peut-être pas la patience d'attendre que les vingt-quatre heures fussent écoulées.

10 Le mulâtre Candi, qui était le chef de sa garde, me fit lier les bras derrière le dos. Un soldat prit l'extrémité de la corde, et nous sortîmes de la grotte.

CHAPITRE VIII.

BUG-JARGAL INTERVIENT.

QUAND les événements extraordinaires, les angoisses et les catastrophes viennent fondre tout-à-coup * au milieu d'une vie heureuse et délicieusement uniforme, ces émotions inattendues, ces coups du sort, interrompent * brusquement le sommeil de l'âme, qui se reposait dans la monotonie de la prospérité. Cependant le malheur qui arrive de cette manière ne semble pas un réveil, mais seulement un songe. Pour celui qui a toujours été heureux, le désespoir commence par la stupeur. L'adversité imprévue ressemble à la torpille ; elle secoue, mais engourdit ; et l'effrayante lumière qu'elle jette soudainement devant * nos yeux n'est point le jour. Les hommes, les choses, les faits, passent alors devant nous avec une physionomie en quelque sorte fantastique, et se meuvent comme dans un rêve. Tout est changé dans l'horizon de notre vie, atmosphère et perspective : mais il s'écoule un long temps avant que nos yeux aient perdu cette sorte d'image lumineuse du bonheur passé qui les suit, et, s'interposant sans cesse entre eux et le sombre présent, en change la couleur et donne je ne sais quoi de faux * à la réalité. Alors tout ce qui est nous * paraît impossible et absurde : nous croyons à peine à notre propre existence, parce

que, ne retrouvant rien autour de nous de ce qui composait notre être, nous ne comprenons pas comment tout cela aurait disparu sans nous entraîner*, et pourquoi de notre vie il ne serait resté que nous. Si cette
5 position violente de l'âme se prolonge, elle déränge l'équilibre de la pensée et devient folie, état peut-être heureux, dans lequel la vie n'est plus pour l'infortuné qu'une vision, dont il est lui-même le fantôme.

J'ignore, messieurs, pourquoi je vous expose ces
10 idées. Ce ne sont point de celles que l'on comprend et que l'on fait comprendre*. Il faut les avoir senties. Je les ai éprouvées. C'était l'état de mon âme au moment où les gardes de Biassou me remirent aux
nègres du Morne-Rouge. Il me semblait que c'était
15 des spectres qui me livraient à des spectres, et sans opposer de résistance je me laissai lier par la ceinture au tronc d'un arbre. Ils m'apportèrent quelques
patates, cuites dans l'eau, que je mangeai par cette
sorte d'instinct machinal que la bonté de Dieu laisse
20 à l'homme au milieu des préoccupations de l'esprit.

Cependant la nuit était venue: mes gardiens se retirèrent dans leurs ajoupas, et six d'entre eux seulement restèrent près de moi, assis ou couchés devant
un grand feu qu'ils avaient allumé pour se préserver
25 du froid nocturne. Au bout de quelques instants, tous s'endormirent profondément.

L'accablement physique dans lequel je me trouvais alors ne contribuait pas peu aux vagues rêveries
qui égarèrent ma pensée*. Je me rappelais les jours
30 sereins et toujours les mêmes que, peu de semaines

auparavant, je passais encore près de Marie, sans même entrevoir dans l'avenir une autre possibilité que celle d'un bonheur éternel. Je les comparais à la journée qui venait de s'écouler, journée où tant de choses étranges s'étaient déroulées devant moi, comme 5 pour me faire douter de leur existence, où ma vie avait été trois fois condamnée, et n'avait pas été sauvée. Je méditais sur mon avenir présent, qui ne se composait plus que d'un lendemain, et ne m'offrait plus d'autre certitude que le malheur et la mort, 10 heureusement prochaine. Il me semblait lutter contre un cauchemar* affreux. Je me demandais s'il était possible que tout ce qui s'était passé fût passé, que ce qui m'entourait fût le camp du sanguinaire Biassou, que Marie fût pour jamais perdue pour moi, et que 15 ce prisonnier gardé par six barbares, garrotté et dévoué à une mort certaine, ce prisonnier que me montrait la lueur d'un feu de brigands, fût bien moi. Et, malgré tous mes efforts pour fuir l'obsession d'une pensée bien plus déchirante encore, mon cœur revenait 20 à Marie. Je m'interrogeais avec angoisse sur son sort; je me raidissais dans mes liens comme pour voler à son secours, espérant toujours que le rêve horrible se dissiperait, et que Dieu n'aurait pas voulu faire entrer toutes les horreurs sur lesquelles je n'osais 25 m'arrêter dans la destinée de l'ange qu'il m'avait donné pour épouse. L'enchaînement douloureux de mes idées ramenait alors Pierrot devant moi, et la rage me rendait presque insensé; les artères de mon front me semblaient prêtes à se rompre; je me haïssais, je 30

me maudissais, je me méprisais pour avoir un moment uni mon amitié pour Pierrot à mon amour pour Marie; et, sans chercher à m'expliquer quel motif avait pu le pousser à se jeter lui-même dans les eaux de la Grande-
5 Rivière, je pleurais de ne point l'avoir tué. Il était mort; j'allais mourir; et la seule chose que je regret-tasse* de sa vie et de la mienne, c'était ma vengeance.

Toutes ces émotions m'agitaient au milieu d'un demi-sommeil dans lequel l'épuisement m'avait plongé.
10 Je ne sais combien de temps il dura; mais j'en fus soudainement arraché par le retentissement d'une voix mâle qui chantait distinctement, mais de loin : *Yo que soy contrabandista* *. J'ouvris les yeux en tressaillant : tout était noir, les nègres dormaient, le feu mourait.
15 Je n'entendais plus rien; je pensai que cette voix était une illusion du sommeil, et mes paupières alourdies se refermèrent. Je les ouvris une seconde fois précipitamment; la voix avait recommencé, et chantait avec tristesse et de plus près ce couplet d'une romance espagnole :

20 En los campos de Ocaña,
 Prisionero caí;
 Me llevan à Cotadilla:
 Desdichado fui¹.

Cette fois il n'y avait plus de rêve. C'était la voix
25 de Pierrot! Un moment après, elle s'éleva encore dans l'ombre et le silence, et fit entendre pour la

¹ Dans les champs d'Ocaña,
Je tombai prisonnier:
Ils m'emmenèrent à Cotadilla:
Je fus malheureux!

deuxième fois, presque à mon oreille, l'air connu : *Yo que soy contrabandista*. Un dogue vint joyeusement se rouler à mes pieds, c'était Rask. Je levai les yeux. Un noir était devant moi, et la lueur du foyer projetait à côté du chien son ombre colossale : c'était Pierrot. La vengeance me transporta ; la surprise me rendit immobile et muet. Je ne dormais pas. Les morts revenaient donc ! Ce n'était plus un songe, mais une apparition. Je me détournai avec horreur. À cette vue sa tête tomba sur sa poitrine. 10

— Frère, murmura-t-il à voix basse, tu m'avais promis de ne jamais douter de moi quand tu m'entendrais chanter cet air ; frère, dis, as-tu oublié ta promesse ?

La colère me rendit la parole. 15

— Monstre ! m'écriai-je, je te retrouve donc enfin : bourreau, assassin de mon oncle, ravisseur de Marie, oses-tu m'appeler ton frère ! Tiens, ne m'approche pas !

J'oubliais que j'étais attaché de manière à ne pouvoir faire presque aucun mouvement. J'abaissai 20 comme involontairement les yeux sur mon côté pour y chercher mon épée. Cette intention visible le frappa. Il prit un air ému, mais doux.

— Non, dit-il, non, je n'approcherai pas. Tu es malheureux, je te plains ; toi, tu ne me plains pas, 25 quoique je le sois plus que toi.

Je haussai les épaules. Il comprit ce reproche muet. Il me regarda d'un air rêveur.

— Oui, tu as beaucoup perdu ; mais, crois-moi, j'ai perdu plus que toi. 30

Cependant ce bruit de voix avait réveillé les six nègres qui me gardaient. Apercevant un étranger, ils se levèrent précipitamment en saisissant leurs armes ; mais dès que leurs regards se furent arrêtés * sur Pierrot, ils poussèrent un cri de surprise et de joie, et tombèrent prosternés en battant la terre de leurs fronts.

Mais les respects que ces nègres rendaient à Pierrot, les caresses que Rask portait alternativement de son maître à moi, en me regardant avec inquiétude, comme étonné de mon froid accueil, rien ne faisait impression sur moi en ce moment. J'étais tout entier à * l'émotion de ma rage, rendue impuissante par les liens qui me chargeaient.

15 — Oh ! m'écriai-je enfin, en pleurant de fureur sous les entraves qui me retenaient, oh ! que je suis malheureux ! Je regrettais que ce misérable se fût * fait justice à lui-même ; je le croyais mort, et je me désolais pour ma vengeance. Et maintenant le voilà
20 qui vient me narguer * lui-même ; il est là, vivant, sous mes yeux, et je ne puis jouir du bonheur de le poignarder. Oh ! qui me délivrera de ces exécrables nœuds !

Pierrot se retourna vers les nègres, toujours en adoration devant lui : — Camarades, dit-il, détachez le prisonnier !

Il fut promptement obéi. Mes six gardiens coupèrent avec empressement les cordes qui m'entouraient. Je me levai debout et libre, mais je restai immobile ;
30 l'étonnement m'enchaînait à son tour.

— Ce n'est pas tout, reprit alors Pierrot; et, arrachant le poignard de l'un des nègres, il me le présenta en disant :—Tu peux te satisfaire. À Dieu ne plaise* que je te dispute le droit de disposer de ma vie. Tu l'as sauvée trois fois; elle est bien à toi maintenant; 5 frappe, si tu veux frapper.

Il n'y avait ni reproche ni amertume dans sa voix. Il n'était que triste et résigné.

Cette voie inattendue ouverte à ma vengeance par celui même qu'elle brûlait d'atteindre avait quelque 10 chose de trop étrange et de trop facile. Je sentis que toute ma haine pour Pierrot, tout mon amour pour Marie, ne suffisaient pas pour me porter à un assassinat; d'ailleurs, quelles que fussent les apparences, une voix me criait au fond du cœur qu'un ennemi et 15 un coupable ne vient pas de cette manière au-devant* de la vengeance et du châtiment. Vous le dirai-je enfin? il y avait dans le prestige impérieux dont cet être extraordinaire était environné quelque chose qui me subjuguait moi-même malgré moi dans ce moment. 20 Je repoussai le poignard.

— Malheureux! lui dis-je, je veux bien te tuer dans un combat, mais non t'assassiner. Défends-toi!

— Que je me défende! répondit-il étonné; et contre qui? 25

— Contre moi!

Il fit un geste de stupeur.

— Contre toi! C'est la seule chose pour laquelle je ne puisse t'obéir. Vois-tu Rask? je puis bien l'égorger; il se laissera faire*: mais je ne saurais* le con- 30

traindre à lutter contre moi ; il ne me comprendrait point. Je ne te comprends pas ; je suis Rask pour toi.

Il ajouta après un silence :

— Je vois la haine dans tes yeux, comme tu l'as pu
5 voir un jour dans les miens. Je sais que tu as éprouvé
bien des malheurs ; ton oncle a été massacré, tes
champs incendiés, tes amis égorgés ; on a saccagé tes
maisons, dévasté ton héritage ; mais ce n'est pas moi,
ce sont les miens. — Écoute, je t'ai dit un jour que les
10 tiens m'avaient fait bien du mal ; tu m'as répondu que
ce n'était pas toi : qu'ai-je fait alors ?

Son visage s'éclaircit ; il s'attendait à me voir
tomber dans ses bras. Je le regardai d'un air
farouche.

15 — Tu désavoues tout ce que m'ont fait les tiens, lui
dis-je avec l'accent de la fureur, et tu ne parles pas de
ce que tu m'as fait, toi !

— Quoi donc ? demanda-t-il.

Je m'approchai violemment de lui, et ma voix
20 devint un tonnerre : — Où est Marie ? Qu'as-tu fait
de Marie ?

À ce nom, un nuage passa sur son front : il parut
un moment embarrassé. Enfin, rompant le silence :

— *Maria!* répondit-il. Oui, tu as raison . . . ; mais
25 trop d'oreilles nous écoutent.

Son embarras, ces mots ; *tu as raison*, rallumèrent
un enfer dans mon cœur. Je crus voir qu'il éludait ma
question. En ce moment il me regarda avec son
visage ouvert, et me dit avec une émotion profonde :

30 — Ne me soupçonne pas, je t'en conjure. Je te

dirai tout cela ailleurs. Tiens, aime-moi comme je t'aime, avec confiance.

Il s'arrêta un instant pour observer l'effet de ses paroles, et ajouta avec attendrissement :

— Puis-je t'appeler frère ?

5

Mais ma colère jalouse avait repris toute sa violence, et ces paroles tendres, qui me parurent hypocrites, ne firent que l'exaspérer.

— Oses-tu bien me rappeler ce temps ? m'écriai-je, misérable ingrat !

10

Il m'interrompit. De grosses larmes roulèrent dans ses yeux : — Ce n'est pas moi qui suis ingrat !

— Eh bien, parle ! repris-je avec emportement. Qu'as-tu fait de Marie ?

— Ailleurs, ailleurs ! me répondit-il. Ici nos oreilles 15 n'entendent pas seules ce que nous disons. Au reste, tu ne me croirais pas sans doute sur parole, et puis le temps presse. Voilà qu'il fait jour, et il faut que je te tire d'ici. Écoute, tout est fini, puisque tu doutes de moi, et tu feras aussi bien de m'achever avec un 20 poignard ; mais attends encore un peu avant d'exécuter ce que tu appelles ta vengeance : je dois d'abord te délivrer. Viens avec moi trouver Biassou.

Cette manière d'agir et de parler cachait un mystère que je ne pouvais comprendre. Malgré toutes mes 25 préventions contre cet homme, sa voix faisait toujours vibrer une corde dans mon cœur. En l'écoutant, je ne sais quelle puissance me dominait. Je me surprenais balançant entre la vengeance et la pitié, la défiance et un aveugle abandon *. — Je le suivis.

30

Nous sortîmes du quartier des nègres du Morne-Rouge. Je m'étonnais de marcher libre dans ce camp barbare où la veille chaque brigand semblait avoir soif de mon sang. Loin de chercher à nous arrêter, les
5 noirs et les mulâtres se prosternaient sur notre passage avec des exclamations de surprise, de joie et de respect. J'ignorais quel rang Pierrot occupait dans l'armée des révoltés ; mais je me rappelais l'empire qu'il exerçait sur ses compagnons d'esclavage, et je m'expliquais sans
10 peine l'importance dont il paraissait jouir parmi ses camarades de rébellion.

Arrivés à la ligne de gardes qui veillait devant la grotte de Biassou, le mulâtre Candi, leur chef, vint à nous, nous demandant de loin, avec menaces, pourquoi
15 nous osions avancer si près du général ; mais quand il fut à portée de voir distinctement les traits de Pierrot, il ôta subitement sa montera brodée en or, et, comme terrifié de sa propre audace, il s'inclina jusqu'à terre, et nous introduisit près de Biassou, en balbutiant
20 mille excuses auxquelles Pierrot ne répondit que par un geste de dédain.

Le respect des simples soldats nègres pour Pierrot ne m'avait pas étonné ; mais en voyant Candi, l'un de leurs principaux officiers, s'humilier ainsi de-
25 vant l'esclave de mon oncle, je commençai à me demander quel pouvait être cet homme dont l'autorité semblait si grande. Ce fut bien autre chose quand je vis le généralissime, qui était seul au moment où nous entrâmes, et mangeait tranquillement un calalou, se
30 lever précipitamment à l'aspect de Pierrot, et, dissimu-

lant une surprise inquiète et un violent dépit sous des apparences de profond respect, s'incliner humblement devant mon compagnon, et lui offrir son propre trône d'acajou. Pierrot refusa.

— Jean Biassou, dit-il, je ne suis pas venu vous 5 prendre votre place, mais simplement vous demander une grâce.

— *Alteza*, répondit Biassou en redoublant ses salutations, vous savez que vous devez disposer de tout ce qui dépend de Jean Biassou, de tout ce qui appartient 10 à Jean Biassou, de Jean Biassou lui-même.

Ce titre d'*alteza*, qui équivaut à celui d'*altesse* ou de *hautesse*, donné à Pierrot par Biassou, accrut encore mon étonnement.

— Je n'en veux pas tant, reprit vivement Pierrot ; 15 je ne vous demande que la vie et la liberté de ce prisonnier.

Il me désignait de la main. Biassou parut un moment interdit : cet embarras fut court.

— Vous désolez votre serviteur, *alteza* ; vous exigez 20 de lui bien plus qu'il ne peut vous accorder, à son grand regret. Ce prisonnier n'est point Jean Biassou, n'appartient pas à Jean Biassou, et ne dépend pas de Jean Biassou.

— Que voulez-vous dire ? demanda Pierrot sévère- 25 ment. De qui dépend-il donc ? Y a-t-il ici un autre pouvoir que vous ?

— Hélas oui ! *alteza*.

— Et lequel ?

— Mon armée.

L'air caressant et rusé avec lequel Biassou éludait les questions hautaines et franches de Pierrot annonçait* qu'il était déterminé à n'accorder à l'autre que les respects auxquels il paraissait obligé.

5 — Comment ! s'écria Pierrot, votre armée ! Et ne la commandez-vous pas ?

Biassou, conservant son avantage, sans quitter pourtant son attitude d'infériorité, répondit avec une apparence de sincérité :

10 — *Su alteza* pense-t-elle que l'on puisse réellement commander à des hommes qui ne se révoltent que pour ne pas obéir ?

J'attachais trop peu de prix à la vie pour rompre le silence ; mais ce que j'avais vu la veille de l'autorité illimitée de Biassou sur ces bandes aurait pu me fournir l'occasion de le démentir et de montrer à nu* sa duplicité. Pierrot lui répliqua :

— Eh bien ! si vous ne savez pas commander à votre armée, et si vos soldats sont vos chefs, quels motifs de haine peuvent-ils avoir contre ce prisonnier ?

— Bouckmann vient d'être tué par les troupes du gouvernement, dit Biassou en composant tristement son visage féroce et railleur ; les miens ont résolu de venger sur ce blanc la mort du chef des nègres marrons* de la Jamaïque ; ils veulent opposer trophée à trophée, et que la tête de ce jeune officier serve de contre-poids à la tête de Bouckmann dans la balance où le *bon Gii* pèse les deux partis.

— Comment avez-vous pu, dit Pierrot, adhérer à ces horribles représailles ? Ecoutez-moi, Jean Biassou : ce

sont ces cruautés qui perdront notre juste cause. Prisonnier au camp des blancs, d'où j'ai réussi à m'échapper, j'ignorais la mort de Bouckmann, que vous m'apprenez. C'est un juste châtiment du ciel pour ses crimes. Je vais vous apprendre une autre nouvelle : 5 Jeannot, ce même chef des noirs qui avait servi de guide aux blancs pour les attirer dans l'embuscade de Dompte-Mulâtre, Jeannot vient aussi de mourir. Vous savez, ne m'interrompez pas, Biassou, qu'il rivalisait* d'atrocité avec Bouckmann et vous ; or, faites atten- 10 tion à ceci, ce n'est point la foudre du ciel, ce ne sont point les blancs qui l'ont frappé : c'est Jean-François* lui-même qui a fait cet acte de justice.

Biassou, qui écoutait avec un sombre respect, fit une exclamation de surprise. En ce moment Rigaud entra, 15 salua profondément Pierrot, et parla bas à l'oreille du généralissime. On entendait au dehors une grande agitation dans le camp. Pierrot continuait :

— . . . Oui, Jean-François, qui n'a d'autre défaut qu'un luxe funeste, et l'étalage ridicule de cette voiture 20 à six chevaux qui le mène chaque jour de son camp à la messe du curé de la Grande-Rivière, Jean-François a puni les fureurs de Jeannot. Malgré les lâches prières du brigand, quoiqu'à son dernier moment il se soit cramponné au curé de la Marmelade, chargé de 25 l'exhorter, avec tant de terreur qu'on a dû l'arracher de force, le monstre a été fusillé hier, au pied même de l'arbre garni de crochets de fer auxquels il suspendait ses victimes vivantes. Biassou, méditez cet exemple ! Pourquoi ces massacres qui contraignent les blancs à 30

la férocité. Pourquoi encore user de* jongleries afin d'exciter la fureur de nos malheureux camarades, déjà trop exaspérés ? Il y a au Trou-Coffi un charlatan mulâtre, nommé Romaine-la-Prophétesse, qui fanatise
5 une bande de noirs : il profane la sainte messe ; il leur persuade qu'il est en rapport avec la Vierge, dont il écoute les prétendus oracles en mettant sa tête dans le tabernacle ; et il pousse ses camarades au meurtre et au pillage, au nom de Marie ! . . .

10 Il y avait peut-être une expression plus tendre encore que la vénération religieuse dans la manière dont Pierrot prononça ce nom. Je ne sais comment cela se fit, mais je m'en sentis offensé et irrité.

— . . . Eh bien ! poursuivit l'esclave, vous avez dans
15 votre camp je ne sais quel obi, je ne sais quel jongleur comme ce Romaine-la-Prophétesse ! Je n'ignore point qu'ayant à conduire une armée composée d'hommes de tous pays, de toutes familles, de toutes couleurs, un lien commun vous est nécessaire ; mais ne pouvez-vous
20 le trouver autre part que dans un fanatisme féroce et des superstitions ridicules ? Croyez-moi, Biassou, les blancs sont moins cruels que nous. J'ai vu beaucoup de planteurs défendre les jours de leur esclave : je n'ignore pas que, pour plusieurs d'entre eux, ce n'était
25 pas sauver la vie d'un homme, mais une somme d'argent ; du moins leur intérêt leur donnait une vertu. Ne soyons pas moins cléments qu'eux : c'est aussi notre intérêt. Notre cause sera-t-elle plus sainte et plus juste quand nous aurons exterminé des femmes,
30 égorgé des enfants, torturé des vieillards, brûlé des

colons dans leurs maisons ? Ce sont là pourtant nos exploits de chaque jour. Faut-il, répondez, Biassou, que le seul vestige de notre passage soit toujours une trace de sang ou une trace de feu ?

Il se tut. L'éclat de son regard, l'accent de sa voix 5 donnaient à ses paroles une force de conviction et d'autorité impossible à reproduire. Comme un renard pris par un lion, l'œil obliquement baissé de Biassou semblait chercher par quelle ruse il pourrait échapper à tant de puissance. Pendant qu'il méditait, le chef de 10 la bande des Cayes, ce même Rigaud qui la veille avait vu d'un front tranquille tant d'horreurs se commettre devant lui, paraissait s'indigner des attentats dont Pierrot avait tracé le tableau, et s'écriait avec une hypocrite consternation. 15

— Eh ! mon bon Dieu, qu'est-ce que c'est qu'un peuple en fureur ! *

Cependant la rumeur extérieure s'accroissait et paraissait inquiéter Biassou. J'ai appris plus tard que cette rumeur provenait des nègres du Morne- 20 Rouge, qui parcouraient le camp en annonçant le retour de mon libérateur, et exprimaient l'intention de le seconder, quel que fût le motif pour lequel il s'était rendu près de Biassou. Rigaud venait d'in- 25 former le généralissime de cette circonstance ; et c'est la crainte d'une scission funeste qui déterminait le chef rusé à l'espèce de concession qu'il fit aux désirs de Pierrot.

— *Alteza*, dit-il avec un air de dépit, si nous sommes sévères pour les blancs, vous êtes sévère pour nous. 30

Vous avez tort de m'accuser de la violence du torrent : il m'entraîne. Mais enfin *que podria hacer a hora*¹ qui vous fût agréable ?

— Je vous l'ai déjà dit, *señor* Biassou, répondit 5 Pierrot : laissez-moi emmener ce prisonnier.

Biassou demeura un moment pensif, puis s'écria, donnant à l'expression de ses traits le plus de franchise qu'il put :

— Allons, *alteza*, je veux vous prouver quel est 10 mon désir de vous plaire. Permettez-moi seulement de dire deux mots en secret au prisonnier ; il sera libre ensuite de vous suivre.

— Vraiment, qu'à cela ne tienne*, répondit Pierrot. Et son visage, jusqu'alors fier et mécontent, rayonnait 15 de joie. Il s'éloigna de quelques pas.

Biassou m'entraîna dans un coin de la grotte, et me dit à voix basse :— Je ne puis t'accorder la vie qu'à une condition ; tu la connais, y souscris-tu ?

Il me montrait la dépêche de Jean-François. Un 20 consentement m'eût paru une bassesse. — Non ! lui dis-je.

— Ah ! reprit-il avec son ricanement. Toujours aussi décidé* ! Tu comptes donc beaucoup sur ton protecteur ? Sais-tu qui il est ?

— Oui, lui répliquai-je vivement : c'est un monstre 25 comme toi, seulement plus hypocrite encore !

Il se redressa avec étonnement, et, cherchant à deviner dans mes yeux si je parlais sérieusement :— Comment ! dit-il, tu ne le connais donc pas ?

¹ Que pourrais-je faire maintenant ?

Je répondis avec dédain :—Je ne reconnais en lui qu'un esclave de mon oncle, nommé Pierrot.

Biassou se remit à ricaner.

— Ha ! ha ! Voilà qui est singulier ! Il demande ta vie et ta liberté, et tu l'appelles un monstre 5 comme moi !

— Que m'importe ! répondis-je. Si j'obtenais un moment de liberté, ce ne serait pas pour lui demander ma vie, mais la sienne !

Qu'est-ce que cela ? dit Biassou. Tu parais pour- 10 tant parler comme tu penses, et je ne suppose pas que tu veuilles plaisanter avec * ta vie. Il y a là-dessous quelque chose que je ne comprends pas. Tu es protégé par un homme que tu hais ; il plaide pour ta vie, et tu veux sa mort ! Au reste, cela m'est égal, à moi *. 15 Tu désires un moment de liberté, c'est la seule chose que je puisse t'accorder ; je te laisserai libre de le suivre : donne-moi seulement d'abord ta parole d'honneur de venir te remettre dans mes mains deux heures avant le coucher du soleil. — Tu es Français, n'est- 20 ce pas ?

Vous le dirai-je, messieurs ? la vie m'était à charge * ; je répugnais d'ailleurs à la recevoir de ce Pierrot, que tant d'apparences désignaient à ma haine * ; je ne sais 25 pas si même il n'entra pas dans ma résolution la certitude que Biassou, qui ne lâchait pas aisément une proie, ne consentirait jamais à ma délivrance * ; je ne désirais réellement que quelques heures de liberté pour achever, avant de mourir, d'éclaircir le sort de ma bien-aimée Marie et le mien. La parole que Biassou, 30

confiant en l'honneur français, me demandait, était un moyen sûr et facile d'obtenir encore un jour : je la donnai.

Après m'avoir lié de la sorte, le chef se rapprocha
5 de Pierrot.

— *Alteza*, dit-il d'un ton obséquieux, le prisonnier blanc est à vos ordres ; vous pouvez l'emmener ; il est libre de vous accompagner.

Je n'avais jamais vu autant de bonheur dans les
10 yeux de Pierrot.

— Merci, Biassou, s'écria-t-il en lui tendant la main, merci ! Tu viens de me rendre un service qui te fait maître désormais de tout exiger de moi ! Continue à disposer de mes frères du Morne-Rouge jusqu'à mon
15 retour.

Il se tourna vers moi. — Puisque tu es libre, dit-il, viens ! Et il m'entraîna avec une énergie singulière.

Biassou nous regarda sortir d'un air étonné, qui perçait même* à travers les démonstrations de respect
20 dont il accompagna le départ de mon compagnon.

CHAPITRE IX.

MARIE RETROUVÉE.

IL me tardait d'être* seul avec Pierrot. Son trouble, quand je l'avais questionné sur le sort de Marie, l'insolente tendresse avec laquelle il osait prononcer son nom, avaient encore enraciné les sentiments d'exé- 5 cration et de jalousie qui germèrent en mon cœur au moment où je le vis enlever à travers l'incendie du fort Galifet celle que je pouvais à peine appeler mon épouse. Que m'importait, après cela, les reproches généreux qu'il avait adressés devant moi au sangui- 10 naire Biassou, les soins qu'il avait pris de ma vie et même cette empreinte* extraordinaire qui marquait toutes ses paroles et toutes ses actions? Que m'im- portait ce mystère qui semblait l'envelopper; qui le faisait apparaître vivant à mes yeux quand je croyais 15 avoir assisté à sa mort; qui me le montrait captif chez les blancs quand je l'avais vu s'ensevelir dans la Grande-Rivière; qui changeait l'esclave en altesse, le prisonnier en libérateur? De toutes ces choses incompréhensibles, la seule qui fût* claire pour moi, 20 c'était le rapt odieux de Marie, un outrage à venger, un crime à punir. Ce qui s'était déjà passé d'étrange sous mes yeux suffisait à peine pour me faire suspendre mon jugement et j'attendais avec impatience l'instant

où je pourrais contraindre mon rival à s'expliquer. Ce moment vint enfin.

Nous avions traversé les triples haies de noirs prosternés sur notre passage, et s'écriant avec surprise : *Miraculo ! ya no esta prisionero*¹ ! J'ignore si c'est de moi ou de Pierrot qu'ils voulaient parler. Nous avions franchi les dernières limites du camp ; nous avions perdu de vue derrière les arbres et les rochers les dernières vedettes de Biassou : Rask, 10 joyeux, nous devançait, puis revenait à nous ; Pierrot marchait avec rapidité : je l'arrêtai brusquement.

— Écoute, lui dis-je, il est inutile d'aller plus loin. Les oreilles que tu craignais ne peuvent plus nous entendre : parle, qu'as-tu fait de Marie ?

15 Une émotion concentrée faisait haleter ma voix. Il me regarda avec douceur.

— Toujours ! me répondit-il.

— Oui, toujours ! m'écriai-je furieux, toujours ! Je te ferai cette question jusqu'à ton dernier souffle, 20 jusqu'à mon dernier soupir : où est Marie ?

— Rien ne peut donc dissiper tes doutes sur ma foi ? Tu le sauras bientôt.

— Bientôt, monstre ! répliquai-je. C'est maintenant que je veux le savoir. Où est Marie ? où est 25 Marie ? entends-tu ! Réponds, ou échange ta vie contre la mienne ! Défends-toi !

— Je t'ai déjà dit, reprit-il avec tristesse, que cela ne se pouvait pas. Le torrent ne lutte pas contre sa source ; ma vie, que tu as sauvée trois fois, ne peut

¹ Miracle ! Il n'est déjà plus prisonnier !

combattre contre ta vie. Je le voudrais d'ailleurs*, que la chose serait encore impossible. Nous n'avons qu'un poignard pour nous deux.

En parlant ainsi il tira un poignard de sa ceinture, et me le présenta. — Tiens, dit-il. 5

J'étais hors de moi. Je saisis le poignard et le fis briller sur sa poitrine. Il ne songeait pas à s'y soustraire.

— Misérable, lui dis-je, ne me force point à un assassinat. Je te plonge cette lame dans le cœur, si 10 tu ne me dis pas où est ma femme à l'instant.

Il me répondit sans colère :

— Tu es le maître. Mais, je t'en prie, à mains jointes, laisse-moi encore une heure de vie, et suis-moi. Tu doutes de celui qui te dois trois vies, de 15 celui que tu nommais ton frère ; mais écoute, si dans une heure tu en doutes encore, tu seras libre de me tuer. Il sera toujours temps. Tu vois bien que je ne veux pas te résister. Je t'en conjure au nom même de *Maria*. . . . Il ajouta pénible- 20 ment : de ta femme, — encore une heure ; et si je te supplie ainsi, va, ce n'est pas pour moi, c'est pour toi !

Son accent avait* une expression ineffable de persuasion et de douleur. Quelque chose sembla m'avertir qu'il disait peut-être vrai, que l'intérêt seul de sa vie 25 ne suffirait pas pour donner à sa voix cette tendresse pénétrante, cette suppliante douceur, et qu'il plaiderait pour plus que lui-même. Je cédaï encore une fois à cet ascendant secret qu'il exerçait sur moi, et qu'en ce moment je rougissais de m'avouer. 30

— Allons, dis-je, je t'accorde ce sursis* d'une heure ; je te suivrai.

Je voulus lui rendre le poignard.

— Non, répondit-il, garde-le, tu te défies de moi.

5 Mais, viens, ne perdons pas de temps.

Il recommença à me conduire. Rask, qui, pendant notre entretien, avait fréquemment essayé de se remettre en marche, puis était revenu chaque fois vers nous nous demandant en quelque sorte du regard
10 pourquoi nous nous arrêtions, Rask reprit joyeusement sa course. Nous nous enfonçâmes dans une forêt vierge. Au bout d'une demi-heure environ, nous débouchâmes sur une jolie savane verte, arrosée d'une eau de roche, et bordée par la lisière fraîche
15 et profonde des grands arbres centenaires de la forêt. Une caverne, dont une multitude de plantes grimpantes, la clématite, la liane*, le jasmin, verdissaient le front grisâtre, s'ouvrait sur la savane. Rask allait aboyer, Pierrot le fit taire d'un signe, et,
20 sans dire une parole, m'entraîna par la main dans la caverne.

Une femme, le dos tourné à la lumière, était assise dans cette grotte, sur un tapis de sparterie*. Au bruit de nos pas, elle se retourna. . . . — Mes amis, c'était
25 Marie !

Elle était vêtue d'une robe blanche comme le jour de notre union, et portait encore dans ses cheveux la couronne de fleurs d'oranger, dernière parure virginale de la jeune épouse, que mes mains n'avaient pas
30 détachée de son front. Elle m'aperçut, me reconnut,

jeta un cri, et tomba dans mes bras mourante de joie et de surprise. J'étais éperdu.

À ce cri, une vieille femme qui portait un enfant dans ses bras accourut d'une dernière chambre pratiquée* dans un enfoncement de la caverne. C'était la 5 nourrice de Marie, et le dernier enfant de mon malheureux oncle. Pierrot était allé chercher de l'eau à la source voisine. Il en jeta quelques gouttes sur le visage de Marie. Leur fraîcheur rappela la vie ; elle ouvrit les yeux.— Léopold, dit-elle ; mon Léopold !— 10

— Marie ! . . . répondis-je ; et le reste de nos paroles s'acheva dans un baiser.

— Pas devant moi au moins ! s'écria une voix déchirante. Nous levâmes les yeux : c'était Pierrot. Il 15 était là, assistant à* nos caresses comme à un supplice. Son sein gonflé haletait, une sueur glacée tombait à grosses gouttes de son front. Tous ses membres tremblaient. Tout-à-coup il cacha son visage de ses deux mains, et s'enfuit hors de la grotte en répétant avec un accent terrible : — Pas devant moi ! 20

Marie se souleva de mes bras à demi, et s'écria en le suivant des yeux : — Grand Dieu ! mon Léopold, notre amour paraît lui faire mal. Est-ce qu'il m'aimerait ?

Le cri de l'esclave m'avait prouvé qu'il était mon rival ; l'exclamation de Marie me prouvait qu'il était 25 aussi mon ami.

— Marie ! répondis-je, et une félicité inouïe entra dans mon cœur en même temps qu'un mortel regret, Marie ! est-ce que tu l'ignorais ?

— Mais je l'ignore encore, me dit-elle avec une 30

chaste rougeur. Comment ! il m'aime ! Je ne m'en étais jamais aperçue.

Je la pressai sur mon cœur avec ivresse.

— Je retrouve ma femme et mon ami ! m'écriai-je ;
5 que je suis heureux et que je suis coupable ! J'avais douté de lui.

— Comment ! reprit Marie étonnée, de lui ! de Pierrot ! Oh oui, tu es bien coupable. Tu lui dois deux fois ma vie, et peut-être plus encore, ajouta-t-elle en
10 baissant les yeux. Sans lui le crocodile de la rivière m'aurait dévorée ; sans lui les nègres . . . C'est Pierrot qui m'a arrachée de leurs mains, au moment où ils allaient sans doute me rejoindre à* mon malheureux père !

15 Elle s'interrompit, et pleura.

— Et pourquoi, lui demandai-je, Pierrot ne t'a-t-il pas renvoyée au Cap, à ton mari ?

— Il l'a tenté, répondit-elle, mais ne l'a pu. Obligé de se cacher également des noirs et des blancs, cela lui
20 était fort difficile. Et puis, on ignorait ce que tu étais devenu. Quelques-uns disaient t'avoir vu tomber mort, mais Pierrot m'assurait que non, et j'étais bien certaine du contraire, car quelque chose m'en aurait avertie ; et si tu étais mort, je serais morte aussi en
25 même temps.

— Pierrot, lui dis-je, t'a donc amenée ici ?

— Oui, mon Léopold ; cette grotte isolée est connue de lui seul. Il avait sauvé en même temps que moi tout ce qui restait de la famille, ma bonne nourrice et
30 mon petit frère ; il nous y a cachés. Je t'assure

qu'elle est bien commode ; et sans la guerre qui fouille* tout le pays, maintenant que nous sommes ruinés, j'aimerais à l'habiter avec toi. Pierrot pourvoyait à tous nos besoins. Il venait souvent ; il avait une plume rouge sur la tête. Il me consolait, me parlait 5 de toi, m'assurait que je te serais rendue. Cependant, ne l'ayant pas vu depuis trois jours, je commençais à m'inquiéter, lorsqu'il est revenu avec toi. Ce pauvre ami, il a donc été te chercher ?

— Oui, lui répondis-je.

10

— Mais comment se fait-il avec cela, reprit-elle, qu'il soit amoureux de moi ? En es-tu sûr ?

— Sûr maintenant, lui dis-je. C'est lui qui, sur le point de me poignarder, s'est laissé fléchir par la crainte de t'affliger ; c'est lui qui te chantait 15 ces chansons d'amour dans le pavillon de la rivière.

— Vraiment ! reprit Marie avec une naïve surprise, c'est ton rival ! Le méchant homme aux soucis est ce bon Pierrot ! Je ne puis croire cela. Il était avec 20 moi si humble, si respectueux, plus que lorsqu'il était notre esclave ! Il est vrai qu'il me regardait quelquefois d'un air singulier ; mais ce n'était que de la tristesse, et je l'attribuais à mon malheur. Si tu savais avec quel dévouement passionné il m'entre- 25 tenait de mon Léopold ! Son amitié parlait de toi presque comme mon amour.

Ces explications de Marie m'enchantèrent et me désolèrent à la fois. Je me rappelais avec quelle cruauté j'avais traité ce généreux Pierrot, et je sentais toute la 30

force de son reproche tendre et résigné : — *Ce n'est pas moi qui suis ingrat.*

En ce moment Pierrot rentra. Sa physionomie était sombre et douloureuse. On aurait dit un condamné qui revient de la torture, mais qui en a triomphé*. Il s'avança vers moi à pas lents, et me dit d'une voix grave, en me montrant le poignard que j'avais placé dans ma ceinture : — L'heure est écoulée.

— L'heure ! Quelle heure ? lui dis-je.

10 — Celle que tu m'avais accordée ; elle m'était nécessaire pour te conduire ici. Je t'ai supplié alors de me laisser la vie, maintenant je te conjure de me l'ôter.

Les sentiments les plus doux du cœur, l'amour, 15 l'amitié, la reconnaissance, s'unissaient en ce moment pour me déchirer*. Je tombai aux pieds de l'esclave, sans pouvoir dire un mot, en sanglotant amèrement. Il me releva avec précipitation. — Que fais-tu ? me dit-il.

20 — Je te rends l'hommage que je te dois ; je ne suis plus digne d'une amitié comme la tienne. Ta reconnaissance ne peut aller jusqu'à me pardonner mon ingratitude.

Sa figure eut quelque temps encore une expression 25 de rudesse ; il paraissait éprouver de violents combats ; il fit un pas vers moi, et recula ; il ouvrit la bouche et se tut. Ce moment fut de courte durée ; il m'ouvrit ses bras en disant : — Puis-je à présent t'appeler frère ?

30 Je ne lui répondis qu'en me jetant sur son cœur.

Il ajouta, après une légère pause :

— Tu es bon, mais le malheur t'avait rendu injuste.

— J'ai retrouvé mon frère, lui dis-je, je ne suis plus malheureux, mais je suis bien coupable. 5

— Coupable! frère. Je l'ai été aussi, et plus que toi. Tu n'es plus malheureux; moi, je le serai toujours!

La joie que les premiers transports de l'amitié avaient fait briller sur son visage s'évanouit*; ses 10 traits prirent une expression de tristesse singulière et énergique.

— Écoute, me dit-il d'un ton froid, mon père était roi au pays de Kakongo*. Il rendait la justice à ses sujets devant sa porte, et, à chaque jugement qu'il 15 portait*, il buvait, suivant l'usage des rois, une pleine coupe de vin de palmier. Nous vivions heureux et puissants. Des Européens vinrent; ils me donnèrent ces connaissances futiles qui t'ont frappé. Leur chef était un capitaine espagnol; il promit à mon père des 20 pays plus vastes que les siens, et des femmes blanches: mon père le suivit avec sa famille. . . — Frère, ils nous vendirent!

La poitrine du noir se gonfla, ses yeux étincelaient; il brisa machinalement un jeune néflier qui se trouvait 25 près de lui; puis il continua sans paraître s'adresser à moi:

— Le maître du pays de Kakongo eut un maître, et son fils se courba en esclave sur les sillons de Santo-Domingo.—On sépara le jeune lion de son vieux père 30

pour les dompter plus aisément.—On enleva la jeune épouse à son époux pour en tirer plus de profit en les unissant à d'autres.—Les petits enfants cherchèrent la mère qui les avait nourris, le père qui les baignait
5 dans les torrents; il ne trouvèrent que des tyrans barbares et couchèrent parmi les chiens!

Il se tut: ses lèvres remuaient sans qu'il parlât, son regard était fixe et égaré. Il me saisit enfin le bras brusquement.

10 —Frère, entends-tu? J'ai été vendu à différents maîtres comme une pièce de bétail.

—Tu te souviens du supplice d'Ogé*; ce jour-là j'ai revu mon père, écoute:—c'était sur la roue!

Je frémis. Il ajouta:

15 —Ma femme a été livrée à des blancs. Écoute, frère; elle est morte et m'a demandé vengeance. Te le dirai-je? continua-t-il en hésitant et en baissant les yeux; j'ai été coupable; j'en ai aimé une autre... Mais passons!

20 Tous les miens me pressaient de les délivrer et de me venger. Rask m'apportait leurs messages.

Je ne pouvais les satisfaire, j'étais moi-même dans les prisons de ton oncle: Le jour où tu obtins ma grâce, je partis pour arracher mes enfants des mains
25 d'un maître féroce; j'arrivai.—Frère, le dernier des petits-fils du roi de Kakongo venait d'expirer sous les coups d'un blanc! les autres l'avaient précédé.

Il s'interrompit, et me demanda froidement:—Frère,
30 qu'aurais-tu fait?

Ce déplorable récit m'avait glacé d'horreur. Je répondis à sa question par un geste menaçant. Il me comprit et se mit à sourire avec amertume. Il poursuivit :

— Les esclaves se révoltèrent contre leurs maîtres, et les punirent du meurtre de mes enfants. Ils m'élurent pour leur chef. Tu sais les malheurs qu'entraîna* cette rébellion. J'appris que ceux de ton oncle se préparaient à suivre le même exemple. J'arrivai dans l'Acul la nuit même de l'insurrection.—Tu étais 10 absent.—Ton oncle venait d'être poignardé dans son lit. Les noirs incendiaient déjà les plantations. Ne pouvant calmer leur fureur, parce qu'ils croyaient me venger en brûlant les propriétés de ton oncle, je dus sauver ce qui restait de ta famille. Je pénétrai dans 15 le fort par l'issue que j'y avais pratiquée. Je confiai la nourrice de ta femme à un noir fidèle. J'eus plus de peine à sauver ta *Maria*. Elle avait courru vers la partie embrasée du fort pour en tirer le plus jeune de ses frères, seul échappé au massacre. Des noirs 20 l'entouraient; ils allaient la tuer. Je me présentai et leur ordonnai de me laisser me venger moi-même. Ils se retirèrent; je pris ta femme dans mes bras, je confiai l'enfant à Rask, et je les déposai tous deux dans cette caverne, dont je connaissais seul l'existence 25 et l'accès.—Frère, voilà mon crime.

De plus en plus pénétré de remords et de reconnaissance, je voulus me jeter encore une fois aux pieds de Pierrot; il m'arrêta d'un air offensé.

—Allons, viens, dit-il un moment après, en me 30

prenant la main, emmène ta femme et partons tous les cinq.

Je lui demandai avec surprise où il voulait nous conduire.

5 —Au camp des blancs, me répondit-il. Cette retraite n'est plus sûre. Demain, à la pointe du jour, les blancs doivent attaquer le camp de Biassou ; la forêt sera certainement incendiée. Et puis nous n'avons pas un moment à perdre ; dix têtes répondent de la
10 mienne. Nous pouvons nous hâter, car tu es libre ; nous le devons, car je ne le suis pas.

Ces paroles accrurent ma surprise ; je lui en demandai l'explication.

—N'as-tu pas entendu raconter que Bug-Jargal
15 était prisonnier ? dit-il avec impatience.

—Oui, mais qu'as-tu de commun avec ce Bug-Jargal ?

Il parut à son tour étonné, et répondit gravement :

—Je suis ce Bug-Jargal.

20 J'étais habitué, pour ainsi dire, à la surprise avec cet homme. Ce n'était pas sans étonnement que je venais de voir un instant auparavant l'esclave Pierrot se transformer en roi africain. Mon admiration était au comble* d'avoir maintenant à reconnaître en lui le
25 redoutable et magnanime Bug-Jargal, chef des révoltés du Morne-Rouge. Je comprenais enfin d'où venaient les respects que rendaient tous les rebelles, et même Biassou, au chef Bug-Jargal, au roi de Kakongo.

Il ne parut pas s'apercevoir de l'impression qu'avaient
30 produite sur moi ses dernières paroles.

—L'on m'avait dit, reprit-il, que tu étais de ton côté prisonnier au camp de Biassou ; j'étais venu pour te délivrer.

—Pourquoi me disais-tu donc tout-à-l'heure que tu n'étais pas libre ? 5

Il me regarda, comme cherchant à deviner ce qui amenait cette question toute naturelle.

—Écoute, me dit-il, ce matin j'étais prisonnier parmi les tiens. J'entendis annoncer dans le camp que Biassou avait déclaré son intention de faire mourir avant le 10 coucher du soleil un jeune captif nommé Léopold d'Auverney. On renforça les gardes autour de moi. J'appris que mon exécution suivrait la tienne, et qu'en cas d'évasion dix de mes camarades répondraient de moi.—Tu vois que je suis pressé. 15

Je le retins encore.—Tu t'es donc échappé ? lui dis-je.

—Et comment serais-je ici ? Ne fallait-il pas te sauver ? Ne te dois-je pas la vie ? Allons, suis-moi maintenant. Nous sommes à une heure de marche du 20 camp des blancs comme du camp de Biassou. Vois, l'ombre de ces cocotiers s'allonge, et leur tête ronde paraît sur l'herbe comme l'œuf énorme du condor. Dans trois heures le soleil sera couché. Viens, frère, le temps presse. 25

Dans trois heures le soleil sera couché. Ces paroles si simples me glacèrent comme une apparition funèbre. Elles me rappelèrent la promesse fatale que j'avais faite à Biassou. Hélas ! en revoyant Marie, je n'avais plus pensé à notre séparation éternelle et prochaine ; 30

je n'avais été que ravi et enivré; tant d'émotions m'avaient enlevé la mémoire, et j'avais oublié ma mort dans mon bonheur. Le mot de mon ami me rejeta violemment dans mon infortune. *Dans trois heures le soleil sera couché!* Il fallait une heure pour me rendre au camp de Biassou. . . Mon devoir était impérieusement prescrit; le brigand avait ma parole, et il valait mieux encore mourir que de donner à ce barbare le droit de mépriser la seule chose à laquelle
10 il parût* se fier encore, l'honneur d'un Français. L'alternative était terrible; je choisis ce que je devais choisir; mais, je l'avouerai, messieurs, j'hésitai un moment. Étais-je coupable?

Enfin, poussant un soupir, je pris d'une main la
15 main de Bug-Jargal, de l'autre celle de ma pauvre Marie, qui observait avec anxiété le nuage sinistre répandu sur tous mes traits.

— Bug-Jargal, dis-je avec effort, je te confie le seul être au monde que j'aime plus que toi, Marie. — Re-
20 tournez au camp sans moi, car je ne puis vous suivre.

— Mon Dieu, s'écria Marie respirant à peine, quel-que nouveau malheur!

Bug-Jargal avait tressailli. Un étonnement douloureux se peignait dans ses yeux :— Frère, que dis-tu?

25 La terreur qui oppressait Marie à la seule idée d'un malheur que sa trop prévoyante tendresse semblait deviner, me faisait une loi* de lui en cacher la réalité, et de lui épargner des adieux si déchirants; je me penchai à l'oreille de Bug-Jargal, et lui dis à voix
30 basse :— Je suis captif. J'ai juré à Biassou de revenir

me mettre en son pouvoir deux heures avant la fin du jour : j'ai promis de mourir.

Il bondit de fureur : sa voix devint éclatante.

— Le monstre ! Voilà pourquoi il a voulu t'entretenir secrètement ; c'était pour t'arracher cette promesse. J'aurais dû me défier de ce misérable Biassou. Comment n'ai-je pas prévu quelque perfidie ? Ce n'est pas un noir, c'est un mulâtre.

— Qu'est-ce donc ? Quelle perfidie ? Quelle promesse ? dit Marie épouvantée : qui est ce Biassou ? 10

— Tais-toi, tais-toi, répétais-je bas à Bug-Jargal, n'alarmons pas Marie.

— Bien, me dit-il d'un ton sombre. Mais comment as-tu pu consentir à cette promesse ? pourquoi l'as-tu donnée ? 15

— Je te croyais ingrat, je croyais Marie perdue pour moi. Que m'importait la vie ?

— Mais une promesse de bouche ne peut t'engager envers ce brigand ?

— J'ai donné ma parole d'honneur. 20

Il parut chercher à comprendre ce que je voulais dire.

— Ta parole d'honneur ! Qu'est-ce que cela ? Vous n'avez pas bu à la même coupe ? Vous n'avez pas rompu ensemble un anneau ou une branche d'érable * 25 à fleurs rouges ?

— Non.

— Eh bien ! que nous dis-tu donc ? Qu'est-ce qui peut t'engager ?

— Mon honneur, répondis-je. 30

— Je ne sais pas ce que cela signifie. Rien ne te lie avec Biassou. Viens avec nous.

— Je ne puis, frère, j'ai promis.

— Non ! tu n'as pas promis, s'écria-t-il avec emportement ; puis, élevant la voix :— Sœur, joignez-vous à moi, empêchez votre mari de nous quitter ; il veut retourner au camp des nègres d'où je l'ai tiré, sous prétexte qu'il a promis sa mort à leur chef, à Biassou.

10 — Qu'as-tu fait ? m'écriai-je. Il était trop tard pour prévenir l'effet de ce mouvement généreux qui lui faisait implorer pour la vie de son rival l'auxiliaire* de celle qu'il aimait. Marie s'était jetée dans mes bras avec un cri de désespoir. Ses mains jointes autour
15 de mon cou la suspendaient sur mon cœur, car elle était sans force et presque sans haleine.

— Oh ! murmurait-elle péniblement, que dit-il là, mon Léopold ? N'est-il pas vrai qu'il me trompe, et que ce n'est pas au moment qui vient de nous réunir
20 que tu veux me quitter, et me quitter pour mourir ? Réponds-moi vite ou je meurs. Tu n'as pas le droit de donner ta vie, parce que tu ne dois pas donner la mienne. Tu ne voudrais pas te séparer de moi pour ne me revoir jamais.

25 — Marie, repris-je, ne le crois pas ; je vais te quitter en effet ; il le faut ; mais nous nous reverrons ailleurs.

— Ailleurs, reprit-elle avec effroi ; ailleurs ! où ? ...

— Dans le ciel, répondis-je, ne pouvant mentir à cette ange.

30 Elle s'évanouit encore une fois, mais alors c'était de

douleur. L'heure pressait ; ma résolution était prise. Je la déposai entre les bras de Bug-Jargal, dont les yeux étaient pleins de larmes.

— Rien ne peut donc te retenir ? me dit-il. Je n'ajouterai rien à ce que tu vois. Comment peux-tu 5 résister à *Maria* ? Pour une seule des paroles qu'elle t'a dites, je lui aurais sacrifié un monde, et toi tu ne veux pas lui sacrifier ta mort ?

— L'honneur ! répondis-je. Adieu, Bug-Jargal ; adieu, frère, je te la lègue. 10

Il me prit la main ; il était pensif, et semblait à peine m'entendre. — Frère, il y a au camp des blancs un de tes parents ; je lui remettrai *Maria* ; quant à moi, je ne puis accepter ton legs.

Il me montra un pic dont le sommet dominait toute 15 la contrée environnante.

— Vois ce rocher : quand le signe de ta mort y apparaîtra, le bruit de la mienne ne tardera pas à * se faire entendre. — Adieu.

Sans m'arrêter au sens * inconnu de ces dernières 20 paroles, je l'embrassai ; je déposai un baiser sur le front pâle de Marie, que les soins de sa nourrice commençaient à ranimer, et je m'enfuis précipitamment, de peur que son premier regard, sa première plainte ne m'enlevassent * toute ma force. 25

Je m'enfuis, je me plongeai dans la profonde forêt, en suivant la trace que nous y avions laissée, sans même oser jeter un coup d'œil derrière moi. Comme pour étourdir les pensées qui m'obsédaient, je courus sans relâche à travers les taillis, les savanes et les 30

collines, jusqu'à ce qu'enfin, à la crête d'une roche, le camp de Biassou, avec ses lignes de cabrouets, ses rangées d'ajoupas et sa fourmilière de noirs, apparut à mes yeux. Là je m'arrêtai. Je touchais au
5 terme de ma course et de mon existence. La fatigue et l'émotion rompirent mes forces ; je m'appuyai contre un arbre pour ne pas tomber, et je laissai errer mes yeux sur le tableau qui se développait à mes pieds dans la fatale savane.

10 Jusqu'à ce moment je croyais avoir goûté toutes les coupes d'amertume et de fiel. Je ne connaissais pas le plus cruel de tous les malheurs ; c'est d'être contraint par une force morale plus puissante que celle des événements à renoncer volontairement, heureux,
15 au bonheur, vivant, à la vie*. Quelques heures auparavant, que m'importait d'être au monde ! Je ne vivais pas ; l'extrême désespoir est une espèce de mort qui fait désirer la véritable. Mais j'avais été tiré de ce désespoir ; Marie m'avait été rendue ; ma félicité
20 morte avait été pour ainsi dire ressuscitée ; mon passé était redevenu mon avenir ; et tous mes rêves éclipsés avaient reparu plus éblouissants que jamais ; la vie enfin, une vie de jeunesse, d'amour et d'enchantement s'était de nouveau déployée radieuse devant moi dans
25 un immense horizon. Cette vie, je pouvais la recommencer ; tout m'y invitait en moi et hors de moi. Nul obstacle matériel, nulle entrave visible. J'étais libre, j'étais heureux, et pourtant il fallait mourir. Je n'avais fait qu'un pas dans cet Éden, et je ne sais
30 quel devoir, qui n'était pas même éclatant*, me forçait

à reculer vers un supplice. La mort est peu de chose pour une âme flétrie et déjà glacée par l'adversité ; mais que sa main est poignante, qu'elle semble froide, quand elle tombe sur un cœur épanoui* et comme réchauffé par les joies de l'existence ! Je l'éprouvais ; 5 j'étais sorti un moment du sépulcre ; j'avais été enivré dans ce court moment de ce qu'il y a de plus céleste sur la terre, l'amour, le dévouement, la liberté ; et maintenant il fallait brusquement redescendre au tombeau ! 10

CHAPITRE X.

HABIBRAH SE VENGE.

QUAND l'affaissement du regret fut* passé, une sorte
de rage s'empara de moi ; je m'enfonçai à grands pas
dans la vallée ; je sentais le besoin d'abrégér. Je me
5 présentai aux avant-postes des nègres. Ils parurent
surpris et refusaient de m'admettre. Chose bizarre !
je fus contraint presque de les prier. Deux d'entre
eux enfin s'emparèrent de moi, et se chargèrent de me
conduire à Biassou.

10 J'entrai dans la grotte de ce chef. Il était occupé
à faire jouer les ressorts* de quelques instruments de
torture dont il était entouré. Au bruit que firent ses
gardes en m'introduisant, il tourna la tête ; ma
présence ne parut pas l'étonner.

15 — Vois-tu ? dit-il en m'étalant l'appareil horrible
qui l'environnait.

Je demeurai calme ; je connaissais la cruauté du
héros de l'humanité, et j'étais déterminé à tout en-
durer sans pâlir.

20 — N'est-ce pas, reprit-il en ricanant, n'est-ce pas
que Léo gri a été bien heureux de n'être que pendu ?

Je le regardai sans répondre, avec un froid dédain.

Faites avertir monsieur le chapelain, dit-il alors à
un aide-de-camp.

Nous restâmes un moment tous deux silencieux, nous regardant en face. Je l'observais ; il m'épiait.

En ce moment Rigaud entra ; il paraissait agité, et parla bas au généralissime. — Qu'on rassemble tous les chefs de mon armée, dit tranquillement Biassou. 5

Un quart d'heure après, tous les chefs, avec leurs costumes diversement bizarres, étaient réunis devant la grotte. Biassou se leva.

— Écoutez, *amigos* !* les blancs comptent nous attaquer ici, demain au point du jour. La position est 10 mauvaise ; il faut la quitter. Mettons-nous tous en marche au coucher du soleil, et gagnons la frontière espagnole. — Macaya, vous formerez l'avant-garde avec vos noirs marrons. — Padrejan, vous enclouerez* les pièces prises à l'artillerie de Praloto ; elles ne pour- 15 raient nous suivre dans les mornes. Les braves de la Croix-des-Bouquets s'ébranleront* après Macaya. — Toussaint suivra avec les noirs de Léogane et du Trou. — Si les griots et les griotes* font le moindre bruit, j'en charge le bourreau de l'armée. — Le lieutenant- 20 colonel Cloud distribuera les fusils débarqués au cap Cabron, et conduira les sang-mêlés ci-devant libres par les sentiers de la Vista. — On égorgera les prisonniers, s'il en reste ; on mâchera les balles ; on empoisonnera les flèches. Il faudra jeter trois tonnes d'arsenic dans 25 la source où l'on puise l'eau du camp : les coloniaux prendront cela pour du sucre, et boiront sans défiance. — Les troupes du Limbé, du Dondon et de l'Acul marcheront après Cloud et Toussaint. — Obstruez avec des rochers toutes les avenues de la savane, cara- 30

binez * tous les chemins ; incendiez les forêts. — Rigaud, vous resterez près de nous. — Candi, vous rassemblerez ma garde autour de moi. — Les noirs du Morne-Rouge formeront l'arrière-garde, et n'évacueront la savane qu'au soleil levant.

Il se pencha vers Rigaud, et dit à voix basse : — Ce sont les noirs de Bug-Jargal ; s'ils pouvaient être écrasés ici ! *Muerta la tropa, muerto et gefe*¹ !

— Allez, *hermanos* *, reprit-il en se redressant.
10 Candi vous portera le mot d'ordre.

Les chefs se retirèrent.

— Général, dit Rigaud, il faudrait expédier la dépêche de Jean-François. Nous sommes mal dans nos affaires * : elle pourrait arrêter les blancs.

15 Biassou la tira précipitamment de sa poche. — Vous m'y faites penser ; mais il y a tant de fautes de grammaire, comme ils disent, qu'ils en riront. — Il me présenta le papier. — Écoute, veux-tu sauver ta vie ? ma bonté le demande encore une fois à ton obstination.
20 Aide-moi à refaire cette lettre : je te dicterai mes idées ; tu écriras cela en *style blanc* *.

Je fis un signe de tête négatif. Il parut impatienté. Est-ce non ? me dit-il.

— Non ! répondis-je.

25 Il insista.

— Réfléchis bien. Et son regard semblait appeler le mien sur l'attirail de bourreau avec lequel il jouait.

— C'est parce que j'ai réfléchi, repris-je, que je refuse. Tu me parais craindre pour toi et les tiens ; tu

¹ Morte la bande, mort le chef !

comptes sur ta lettre à l'assemblée pour retarder la marche et la vengeance des blancs. Je ne veux pas d'une vie qui servirait peut-être à sauver la tienne. Fais commencer mon supplice.

— Ah! ah! *muchacho* *! répliqua Biassou en poussant du pied les instruments de torture, il me semble que tu te familiarises avec cela. J'en suis fâché, mais je n'ai pas le temps de t'en faire faire l'essai. Cette position est dangereuse; il faut que j'en sorte au plus vite. — Ah! tu refuses de me servir de secrétaire! 10 aussi bien, tu as raison, car je ne t'en aurais pas moins fait mourir après. On ne saurait vivre avec un secret de Biassou; et puis, mon cher, j'avais promis ta mort à monsieur le chapelain.

Il se tourna vers l'obi, qui venait d'entrer. 15

— *Bon per* *, votre escouade est-elle prête? Celui-ci fit un signe de tête affirmatif.

— Avez-vous pris pour la composer des noirs du Morne-Rouge? Ce sont les seuls de l'armée qui ne soient point encore forcés de s'occuper des apprêts du 20 départ.

L'obi répond *oui* par un second signe.

Biassou alors me montra du doigt le grand drapeau noir que j'avais déjà remarqué, et qui figurait dans un coin de la grotte. — Voici qui doit 25 avertir les tiens du moment où ils pourront donner ton épaulette à ton lieutenant. — Tu sens que dans cet instant-là je dois déjà être en marche. À propos, tu viens de te promener, comment as-tu trouvé les environs?

— J'y ai remarqué, répondis-je froidement, assez d'arbres pour y pendre toi et toute ta bande.

— Eh bien ! répliqua-t-il avec un ricanement forcé, il est un endroit que tu n'as sans doute pas vu, et avec lequel le *bon per* te fera faire connaissance. — Adieu, jeune capitaine, bonsoir à Léogri.

Il me salua avec ce rire qui me rappelait le bruit du serpent à sonnettes, fit un geste, me tourna le dos, et les nègres m'entraînèrent. L'obi voilé nous accom-
10 pagnait, son chapelet à la main.

Je marchais au milieu d'eux sans faire de résistance ; il est vrai qu'elle eût été inutile. Nous montâmes sur la croupe d'un mont situé à l'ouest de la savane, où nous nous reposâmes un instant ; là je jetai un dernier
15 regard sur ce soleil couchant qui ne devait plus se lever pour moi. Mes guides se levèrent, je les suivis. Nous descendîmes dans une petite vallée qui m'eût enchanté dans tout autre instant. Un torrent la traversait dans sa largeur et communiquait au sol une humidité fé-
20 conde ; ce torrent se jetait à l'extrémité du vallon dans un de ces lacs bleus dont abonde l'intérieur des mornes à Saint-Domingue. Que de fois, dans des temps plus heureux, je m'étais assis pour rêver sur le bord de ces
25 beaux lacs, à l'heure du crépuscule, quand leur azur se change en une nappe d'argent où le reflet des premières étoiles du soir sème des paillettes d'or ! Cette heure allait bientôt venir, mais il fallait passer ! Que cette vallée me sembla belle ! on y voyait des platanes à fleurs d'érable d'une force et d'une hauteur prodigieuses ; des bouquets touffus de *mauritias*, sorte de

palmier qui exclut toute autre végétation sous son ombrage, des dattiers, des magnolias avec leurs larges calices. L'odier* du Canada y mêlait ses fleurs d'un jaune pâle aux auréoles bleues dont se charge cette espèce de chèvrefeuille sauvage que les nègres nomment *5 coalé*. Des rideaux verdoyants de lianes dérobaient à la vue les flancs bruns des rochers voisins. Il s'élevait de tous les points de ce sol vierge un parfum primitif comme celui que devait respirer le premier homme sur les premières roses de l'Éden. — Nous ¹⁰ marchions cependant le long d'un sentier tracé sur le bord du torrent. Je fus surpris de voir ce sentier aboutir brusquement* au pied d'un roc à pic, au bas duquel je remarquai une ouverture en forme d'arche, d'où s'échappait le torrent. Un bruit sourd, un vent ¹⁵ impétueux sortaient de cette arche naturelle. Les nègres prirent à gauche un chemin tortueux et inégal, qui semblait avoir été creusé par les eaux d'un torrent desséché depuis long-temps. Une voûte se présenta, à demi bouchée par les ronces, les houx et les épines ²⁰ sauvages qui y croissaient. Un bruit pareil à celui de l'arche de la vallée se faisait entendre sous cette voûte. Les noirs m'y entraînèrent. Au moment où je fis le premier pas dans ce souterrain, l'obi s'approcha de moi, et me dit d'une voix étrange : — Voici ce ²⁵ que j'ai à te prédire maintenant : un de nous deux seulement sortira de cette voûte et repassera par ce chemin. — Je dédaignai de répondre. Nous avançâmes dans l'obscurité. Le bruit devenait de plus en plus fort ; nous ne nous entendions plus marcher. Je ³⁰

jugeai qu'il devait être produit par une chute d'eau : je ne me trompais pas.

Après dix minutes de marche dans les ténèbres, nous arrivâmes sur une espèce de plate-forme intérieure, 5 formée par la nature dans le centre même de la montagne. La plus grande partie de cette plate-forme demi circulaire était inondée par le torrent qui jaillissait des veines du mont avec un bruit épouvantable. Au-dessus de cette salle souterraine, la voûte formait une 10 sorte de dôme tapissé de lierre d'une couleur jaunâtre. Cette voûte était traversée presque dans toute sa largeur par une crevasse à travers laquelle le jour pénétrait, et dont le bord était couronné d'arbustes verts, dorés en ce moment des rayons du soleil. À 15 l'extrémité nord de la plate-forme, le torrent se perdait avec fracas dans un gouffre au fond duquel semblait flotter, sans pouvoir y pénétrer, la vague lueur qui descendait de la crevasse. Sur l'abîme se penchait un vieil arbre, dont les plus hautes branches se mê- 20 laient à l'écume de la cascade, et dont la souche noueuse perçait le roc, un ou deux pieds au-dessous du bord. Cet arbre, baignant ainsi à la fois dans le torrent sa tête et sa racine, qui se projetait sur * ce gouffre comme un bras décharné, était si dépouillé de verdure qu'on 25 n'en pouvait reconnaître l'espèce. Il offrait un phénomène singulier : l'humidité qui imprégnait ses racines l'empêchait seule de mourir, tandis que la violence de la cataracte lui arrachait successivement ses branches nouvelles et le forçait de conserver éternelle- 30 ment les mêmes rameaux.

Les noirs s'arrêtèrent en cet endroit terrible, et je vis qu'il fallait mourir.

Alors, près de ce gouffre dans lequel je me précipitais en quelque sorte volontairement, l'image du bonheur auquel j'avais renoncé peu d'heures auparavant revint m'assaillir comme un regret, presque comme un remords. Toute prière était indigne de moi ; une plainte m'échappa pourtant.

— Amis, dis-je aux noirs qui m'entouraient, savez-vous que c'est une triste chose que de périr à vingt 10 ans, quand on est plein de force et de vie, qu'on est aimé de ceux qu'on aime, et qu'on laisse derrière soi des yeux qui pleureront jusqu'à ce qu'ils se ferment ?

Un rire horrible accueillit ma plainte. C'était 15 celui du petit obi. Cette espèce de malin esprit, cet être impénétrable s'approcha brusquement de moi.

— Ha ! ha ! ha ! Tu regrettes la vie. Ma seule 20 crainte, c'était que tu n'eusses pas peur de la mort !

C'était cette même voix, ce même rire, qui avaient déjà fatigué* mes conjectures.

— Misérable, lui dis-je, qui es-tu donc ?

— Tu vas le savoir ! me répondit-il d'un accent terrible. Puis, écartant le soleil d'argent qui paraît* 25 sa brune poitrine : — Regarde !

Je me penchai jusqu'à lui. Deux noms étaient gravés sur le sein velu de l'obi en lettres blanchâtres, traces hideuses et ineffaçables qu'imprimait un fer ardent sur la poitrine des esclaves. L'un de ces noms 30

était *Effingham*, l'autre était celui de mon oncle, le mien, d'*Auverney* ! Je demeurai muet de surprise !

— Eh bien ! Léopold d'*Auverney*, me demanda l'obi, ton nom te dit-il le mien ?

5 — Non, répondis-je, étonné de m'entendre nommer par cet homme, et cherchant à rallier mes souvenirs. Ces deux noms ne furent jamais réunis que sur la poitrine du bouffon. . . . Mais il est mort, le pauvre nain, et d'ailleurs il nous était attaché, lui. Tu ne
10 peux pas être *Habibrah* !

— Lui-même ! s'écria-t-il d'une voix effrayante ; et soulevant la sanglante *gorra*, il détacha son voile. Le visage difforme du nain de la maison s'offrit à mes yeux ; mais à l'air de folle gaieté que je lui con-
15 naissais* avait succédé une expression menaçante et sinistre.

Grand Dieu ! m'écriai-je, frappé de stupeur, tous les morts reviennent-ils ? C'est *Habibrah*, le bouffon de mon oncle !

20 Le nain mit la main sur son poignard, et dit sourdement : — Son bouffon . . . et son meurtrier.

Je reculai avec horreur.

— Son meurtrier ! . . . Scélérat, est-ce donc ainsi que tu as reconnu* ses bontés ?

25 Il m'interrompt : — Ses bontés ! dis ses outrages !

— Comment, repris-je, c'est toi qui l'as frappé, misérable !

— Moi ! répondit-il avec une expression horrible.

Je lui ai enfoncé le couteau si profondément dans le
30 cœur, qu'à peine a-t-il eu le temps de sortir du som-

meil pour entrer dans la mort. Il a crié faiblement :
À moi, Habibrah ! . . . J'étais à lui.

Son atroce récit, son atroce sang-froid me révoltèrent. — Malheureux ! lâche assassin ! tu avais donc oublié les faveurs qu'il n'accordait qu'à toi ? tu mangeais près de sa table, tu dormais près de son lit . . .

— . . . Comme un chien ! interrompit brusquement Habibrah. Va ! je ne me suis que trop souvenu de ces faveurs qui sont des affronts ! Je m'en suis vengé sur lui, je vais m'en venger sur toi ! Écoute. Crois-tu donc que pour être mulâtre, nain et difforme, je ne sois* pas homme ? Ah ! j'ai une âme, et une âme plus profonde et plus forte que celle dont je vais délivrer ton corps de jeune fille ! J'ai été donné à ton oncle comme un sapajou. Je servais à ses plaisirs*, j'amusais ses mépris. Il m'aimait, dis-tu ; j'avais une place dans son cœur ; oui, entre sa guenon et son perroquet. Je m'en suis choisi un autre avec mon poignard !

20

Je frémissais.

— Oui, continua le nain, c'est moi ! c'est bien moi ! regarde-moi en face, Léopold d'Auverney ! Tu as assez ri de moi, tu peux frémir maintenant. Et dis-moi, tu me rappelles la honteuse prédilection de ton oncle pour celui qu'il nommait son bouffon ! Quelle prédilection, *bon Dieu* ! Si j'entrais dans vos salons, mille rires dédaigneux m'accueilleraient* ; ma taille, mes difformités, mes traits, mon costume dérisoire, jusqu'aux infirmités déplorables de ma nature, tout en moi pré-

30

tait* aux railleries de ton exécration oncle et de ses
exécration amis. Et moi, je ne pouvais pas même me
taire ; il fallait, *o rabia* ! il fallait mêler mon rire aux
rires que j'excitais ! Réponds, crois-tu que de pareilles
5 humiliations soient un titre à la reconnaissance d'une
créature humaine ? Crois-tu qu'elles ne vaillent* pas
les misères des autres esclaves ; les travaux sans
relâche, les ardeurs du soleil, les carcans de fer et le
fouet des commandeurs ? Crois-tu qu'elles ne suffisent
10 pas pour faire germer dans un cœur d'homme une
haine ardente, implacable, éternelle, comme le styg-
mate d'infamie qui flétrit ma poitrine ? Oh ! pour
avoir souffert si long-temps, que ma vengeance a été
courte ! Que n'ai-je pu faire endurer à mon odieux
15 tyran tous les tourments qui renaissaient pour moi à
tous les moments de tous les jours ! Que n'a-t-il pu
avant de mourir connaître l'amertume de l'orgueil
blessé et sentir quelles traces brûlantes laissent les
larmes de honte et de rage sur un visage condamné
20 à un rire perpétuel ! Hélas ! il est bien dur d'avoir
tant attendu l'heure de punir, et d'en finir d'un
coup de poignard ! Encore s'il avait pu savoir quelle
main le frappait ! Mais j'étais trop impatient d'en-
tendre son dernier râle ; j'ai enfoncé trop vite le cou-
25 teau ; il est mort sans m'avoir reconnu, et ma fureur a
trompé ma vengeance ! Cette fois, du moins, elle sera
plus complète. Tu me vois bien, n'est-ce pas ? Il est
vrai que tu dois avoir peine à me reconnaître dans le
nouveau jour qui me montre à toi. Tu ne m'avais
30 jamais vu que sous un air rieur et joyeux ; maintenant

que rien n'interdit à mon âme de paraître dans mes yeux, je ne dois plus me ressembler. Tu ne connaissais que mon masque : voici mon visage !

Il était horrible.

— Monstre ! m'écriai-je, tu te trompes, il y a encore 5 quelque chose du baladin dans l'atrocité de tes traits et de ton cœur.

— Ne parle pas d'atrocité ! interrompit Habibrah. Songe à la cruauté de ton oncle . . .

— Misérable, repris-je indigné ; s'il était cruel, 10 c'était par toi ! Tu plains le sort des malheureux esclaves ; mais pourquoi alors tournais-tu contre tes frères le crédit* que la faiblesse de ton maître t'accordait ? Pourquoi n'as-tu jamais essayé de le fléchir en leur faveur ? 15

— J'en aurais été bien fâché ! Moi, empêcher un blanc de se souiller d'une atrocité ! non ! non ! Je l'engageais au contraire à redoubler de mauvais traitements envers ses esclaves, afin d'avancer l'heure de la 20 révolte, afin que l'excès de l'oppression amenât* enfin la vengeance ! En paraissant nuire à mes frères, je les servais !

Je restai confondu devant une si profonde combinaison de la haine.

— Eh bien ! continua le nain, trouves-tu que j'aie 25 su méditer et exécuter* ? Que dis-tu du bouffon Habibrah ? Que dis-tu du fou de ton oncle ?

— Achève ce que tu as si bien commencé, lui répondis-je. Fais-moi mourir, mais hâte-toi.

Il se mit à se promener de long en large sur la 30

plate-forme, en se frottant les mains. — Et s'il ne me plaît pas de me hâter, à moi ? si je veux jouir à mon aise de tes angoisses ? Vois-tu, Biassou me devait ma part dans le butin du dernier pillage. Quand je t'ai vu au
5 camp des noirs, je ne lui ai demandé que ta vie. Il me l'a accordée volontiers ; et maintenant elle est à moi ! Je m'en amuse *. Tu vas bientôt suivre cette cascade dans ce gouffre ; sois tranquille ; mais je dois te dire auparavant qu'ayant découvert la retraite où
10 ta femme avait été cachée, j'ai inspiré aujourd'hui à Biassou de faire incendier la forêt, cela doit être commencé à présent. Ainsi ta famille est anéantie. Ton oncle a péri par le fer ; tu vas périr par l'eau ; ta Marie par le feu !

15 — Misérable ! misérable ! m'écriai-je ; et je fis un mouvement pour me jeter sur lui. Il se tourna vers les nègres : — Allons, attachez-le ! il avance son heure.

Alors les nègres commencèrent à me lier en silence
20 avec des cordes qu'ils avaient apportées. Tout-à-coup je crus entendre les aboiements lointains d'un chien ; je pris ce bruit pour une illusion causée par le mugissement de la cascade. Les nègres achevèrent de m'attacher, et m'approchèrent du gouffre qui devait
25 m'engloutir. Le nain, croisant les bras, me regardait avec une joie triomphante. Je levai les yeux vers la crevasse pour fuir son odieuse vue, et pour découvrir encore le ciel. En ce moment un aboiement plus fort et plus prononcé se fit entendre. La tête énorme de
30 Rask passa par l'ouverture. Je tressaillis. Le nain

s'écria : *Allons!* Les noirs, qui n'avaient pas remarqué les aboiements, se préparèrent à me lancer au milieu de l'abîme . . .

— Camarades! cria une voix tonnante.

Tous se retournèrent : — c'était Bug-Jargal. Il 5
était debout sur le bord de la crevasse ; une plume rouge flottait sur sa tête.

— Camarades, répéta-t-il, arrêtez!

Les noirs se prosternèrent. Il continua :

— Je suis Bug-Jargal.

10

Les noirs frappèrent la terre de leurs fronts, en poussant des cris dont il était difficile de distinguer l'expression.

— Déliez le prisonnier, cria le chef.

Ici le nain parut se réveiller de la stupeur où 15
l'avait plongé cette apparition inattendue. Il arrêta brusquement les bras des noirs prêts à couper mes liens.—Comment! qu'est-ce? s'écria-t-il. Puis, levant la tête vers Bug-Jargal : — Chef du Morne-Rouge, que venez-vous faire ici?

20

Bug-Jargal répondit : — Je viens commander à mes frères!

— En effet, dit le nain avec une rage concentrée, ce sont des noirs du Morne-Rouge! Mais de quel droit, ajouta-t-il en haussant la voix, disposez-vous de mon 25
prisonnier?

Le chef répondit : — Je suis Bug-Jargal!

Les noirs frappèrent la terre de leurs fronts.

— Bug-Jargal, reprit Habibrah, ne peut pas défaire ce qu'a fait Biassou. Ce blanc m'a été donné par 30

Biassou. Je veux qu'il meure ; il mourra.—*Vosotros**, dit-il aux noirs, obéissez ! Jetez-le dans le gouffre.

À la voix puissante de l'obi, les noirs se relevèrent et firent un pas vers moi. Je crus que c'en était fait*.

5 — Déliez le prisonnier, cria Bug-Jargal.

En un clin-d'œil je fus libre. Ma surprise égalait la rage de l'obi. Il voulut se jeter sur moi. Les noirs l'arrêtèrent. Alors il s'exhala en imprécations et en menaces.

10 — *Demonios! rabia! infierno de mi alma!* Comment, misérables ! vous refusez de m'obéir ! vous méconnaissiez ma voix ! Pourquoi ai-je perdu le temps à écouter ce misérable ! J'aurais dû le faire jeter tout de suite aux poissons ! À force de vouloir une ven-
15 geance complète, je la perds ! O rage ! Si vous ne m'obéissez pas, si vous ne précipitez pas cet exécrable blanc dans le torrent, je vous maudis ! Vos cheveux deviendront blancs, les maringouins* et les bigaïlles vous dévoreront tout vivants ; vos
20 jambes et vos bras plieront comme des roseaux ; votre haleine brûlera votre gosier comme un sable ardent ; vous mourrez bientôt, et après votre mort vos esprits seront condamnés à tourner sans cesse une meule grosse comme une montagne, dans la lune
25 où il fait froid !

Cette scène produisait sur moi un effet singulier. Seul de mon espèce dans cette caverne humide et noire, environné de ces nègres pareils à des démons, balancé en quelque sorte au penchant de cet abîme
30 sans fond, tour-à-tour menacé par ce nain hideux, par

ce sorcier difforme, dont un jour pâle laissait à peine entrevoir le vêtement bariolé et la mitre pointue, et protégé par le grand noir, qui m'apparaissait au seul point d'où l'on pût voir le ciel, il me semblait être aux portes de l'enfer, attendre la perte ou le salut de mon âme, et assister à une lutte opiniâtre entre mon bon ange et mon mauvais génie.

Les noirs paraissaient terrifiés des malédictions de l'obi. Il voulut profiter de leur indécision, et s'écria : — Je veux que le blanc meure. Vous obéirez : il mourra !

Bug-Jargal répondit gravement : — Il vivra ! Je suis Bug-Jargal. Mon père était roi au pays de Kankongo, et rendait la justice sur le seuil de sa porte.

Les noirs s'étaient prosternés de nouveau. 15

Le chef poursuivit :

— Frères ! allez dire à Biassou de ne pas déployer sur la montagne le drapeau noir qui doit annoncer aux blancs la mort de ce captif ; car ce captif a sauvé la vie à Bug-Jargal, et Bug-Jargal veut qu'il vive ! 20

Ils se relevèrent. Bug-Jargal jeta sa plume rouge au milieu d'eux. Le chef du détachement croisa les bras sur sa poitrine, et ramassa le panache avec respect ; puis ils sortirent sans proférer une parole. L'obi disparut avec eux dans les ténèbres de l'avenue souterraine. 25

Je n'essaierai pas de vous peindre, messieurs, la situation où je me trouvais. Je fixai des yeux humides sur Pierrot, qui de son côté me contemplait avec une singulière expression de reconnaissance et de fierté. 30

— Dieu soit béni, dit-il enfin, tout est sauvé. Frère, retourne par où tu es venu. Tu me retrouveras dans la vallée.

Il me fit un signe de la main, et se retira.

- 5 Pressé d'arriver à ce rendez-vous et de savoir par quel merveilleux bonheur mon sauveur m'avait été ramené si à propos, je me disposai à sortir de l'effrayante caverne. Cependant de nouveaux dangers m'y étaient réservés. À l'instant où je m'en dirigeai vers la
- 10 galerie souterraine, un obstacle imprévu m'en barra tout-à-coup l'entrée. C'était encore Habibrah. Le rancuneux obi n'avait pas suivi les nègres comme je l'avais cru ; il s'était caché derrière un pilier de roches, attendant un moment plus propice pour sa vengeance.
- 15 Ce moment était venu. Le nain se montra subitement et rit. J'étais seul, désarmé ; un poignard, le même qui lui tenait lieu de crucifix, brillait dans sa main. À sa vue je reculai involontairement.

- Ha, ha ! *maldicho* ! tu croyais donc m'échapper !
- 20 mais le fou est moins fou que toi. Je te tiens, et cette fois je ne te ferai pas attendre. Ton ami Bug-Jargal ne t'attendra pas non plus en vain. Tu iras au rendez-vous dans la vallée, mais c'est le flot de ce torrent qui se chargera de t'y conduire.

- 25 En parlant ainsi, il se précipita vers moi le poignard levé.

— Monstre ! lui dis-je en reculant sur la plate-forme, tout-à-l'heure tu n'étais qu'un bourreau, maintenant tu es un assassin !

- 30 — Je me venge ! répondit-il en grinçant des dents.

En ce moment j'étais sur le bord du précipice ; il fondit brusquement sur moi, afin de m'y pousser d'un coup de poignard. J'esquivai le choc. Le pied lui manqua sur cette mousse glissante dont les rochers humides sont en quelque sorte enduits : il roula sur la pente arrondie par les flots. — Mille démons ! s'écria-t-il en rugissant : il était tombé dans l'abîme. . . *

Je vous ai dit qu'une racine du vieil arbre sortait d'entre les fentes du granit, un peu au-dessous du bord. Le nain la rencontra dans sa chute, sa jupe chamarrée s'embarrassa dans les nœuds de la souche, et, saisissant ce dernier appui, il s'y cramponna avec une énergie extraordinaire. Son bonnet aigu se détacha de sa tête ; il fallut lâcher son poignard ; et cette arme d'assassin et la gorra sonnante du bouffon disparurent ensemble en se heurtant dans les profondeurs de la cataracte.

Habibrah, suspendu sur l'horrible gouffre, essaya d'abord de remonter sur la plate-forme : mais ses petits bras ne pouvaient atteindre jusqu'à l'arête de l'escarpement, et ses ongles s'usaient en efforts impuissants pour entamer la surface visqueuse du roc qui surplombait dans le ténébreux abîme. Il hurlait de rage.

La moindre secousse de ma part eût suffi pour le précipiter ; mais c'eût été une lâcheté, et je n'y songeai pas un moment. Cette modération le frappa. Remerciant le ciel du salut qu'il m'envoyait d'une manière si inespérée, je me décidais à l'abandonner à son sort, et j'allais sortir de la salle souterraine, quand

j'entendis tout-à-coup la voix du nain sortir de l'abîme, suppliante et douloureuse.

— Maître ! criait-il, maître ! ne vous en allez pas, de grâce ! Au nom du *bon Dieu*, ne laissez pas mourir, 5 impénitente et coupable, une créature humaine que vous pouvez sauver. Hélas ! . . . les forces me manquent, la branche glisse et plie dans mes mains, le poids de mon corps m'entraîne, je vais ~~la~~ lâcher ou elle va se rompre. . . . Hélas ! maître ! l'effroyable 10 gouffre tourbillonne au-dessous de moi ! N'aurez-vous aucune pitié pour votre pauvre bouffon ? Il est bien criminel ; mais ne lui prouverez-vous pas que les blancs valent mieux que les mulâtres, les maîtres que les esclaves ?

15 Je m'étais rapproché du précipice presque ému, et la terne lumière qui descendait de la crevasse me montrait sur le visage repoussant du nain une expression que je ne lui ~~e~~ nnaissais pas encore, celle de la prière et de la détresse.

20 — *Señor* Léopold, continua-t-il, encouragé par le mouvement de pitié qui m'était échappé *, serait-il vrai qu'un être humain vît son semblable dans une position aussi horrible, pût le secourir, et ne le fit pas ! Hélas ! tendez-moi la main, maître. Il ne faudrait qu'un peu 25 d'aide pour me sauver. Ce qui est tout pour moi est si peu de chose pour vous ! Tirez-moi à vous, de grâce ! Ma reconnaissance égalera mes crimes. . . .

Je l'interrompis :

Malheureux ! ne rappelle pas ce souvenir !

30 — C'est pour le détester, maître, reprit-il. Ah !

soyez plus généreux que moi ! Ô ciel ! ô ciel ! je faiblis ! je tombe ! . . . La main ! votre main ! tendez-moi la main ! au nom de la mère qui vous a porté !

Je ne saurais vous dire à quel point était lamentable cet accent de terreur et de souffrance ! J'oubliai tout. Ce n'était plus un ennemi, un traître, un assassin, c'était un malheureux qu'un léger effort de ma part pouvait arracher à une mort affreuse. Il m'implorait si pitoyablement ! Toute parole, tout reproche eût été inutile et ridicule ; le besoin d'aide paraissait urgent ! Je me baissai, et, m'agenouillant le long du bord, l'une de mes mains appuyée sur le tronc de l'arbre dont la racine soutenait l'infortuné Habibrah, je lui tendis l'autre. . . — Dès qu'elle fut à sa portée, il la saisit de ses deux mains avec une force prodigieuse, et, loin de se prêter au mouvement d'ascension que je voulais lui donner, je le sentis qui cherchait à m'entraîner avec lui dans l'abîme. Si le tronc de l'arbre ne m'eût pas prêté un aussi solide appui, j'aurais été infailliblement arraché du bord par la secousse violente et inattendue que me donna le misérable.

— Scélérat ! m'écriai-je, que fais-tu ?

— Je me venge ! répondit-il avec un rire éclatant et infernal. Ah ! je te tiens enfin ! Imbécile ! tu t'es livré toi-même ! Je te tiens ! Tu étais sauvé, j'étais perdu ; et c'est toi qui rentres volontairement dans la gueule du caïman *, parce qu'elle a gémi après avoir rugi ! Me voilà consolé, puisque ma mort est une

vengeance ! Tu es pris au piège, *amigo* ! et j'aurai un compagnon humain chez les poissons du lac.

— Ah ! traître ! disais-je en me raidissant, voilà comme tu me récompenses d'avoir voulu te tirer du
5 péril !

— Oui, reprenait-il, je sais que j'aurais pu me sauver avec toi, mais j'aime mieux que tu périsses avec moi. J'aime mieux ta mort que ma vie ! Viens !

En même temps ses deux mains bronzées et calleuses
10 se crispaient sur la mienne avec des efforts inouïs ; ses yeux flamboyaient, sa bouche écumait ; ses forces, dont il déplorait si douloureusement l'abandon un moment auparavant, lui étaient revenues, exaltées par la rage et la vengeance ; ses pieds s'appuyaient ainsi
15 que deux leviers aux parois perpendiculaires du rocher, et il bondissait comme un tigre sur la racine, qui, mêlée à ses vêtements, le soutenait malgré lui ; car il eût voulu la briser afin de peser de tout son poids sur moi et de m'entraîner plus vite. Il interrompait quelque-
20 fois, pour la mordre avec fureur, le rire épouvantable que m'offrait son monstrueux visage. On eût dit l'horrible démon de cette caverne cherchant à attirer une proie dans son palais d'abîmes et de ténèbres.

Un de mes genoux s'était heureusement arrêté dans
25 une anfractuosité du rocher ; mon bras s'était en quelque sorte noué à l'arbre qui m'appuyait ; et je luttais contre les efforts du nain avec toute l'énergie que le sentiment de la conservation peut donner dans un semblable moment. De temps en temps je soulevais
30 péniblement ma poitrine, et j'appelais de toutes mes

forces : *Bug-Jargal* ! Mais le fracas de la cascade et l'éloignement me laissaient bien peu d'espoir qu'il pût entendre une voix.

Cependant le nain, qui ne s'était pas attendu à tant de résistance, redoublait ses furieuses secousses. Je commençais à perdre mes forces, bien que cette lutte eût duré bien moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous la raconter. Un tiraillement insupportable paralysait presque mon bras ; ma vue se troublait ; des lueurs livides et confuses se croisaient devant mes yeux ; des tintements remplissaient mes oreilles ; j'entendais crier la racine prête à rompre, rire le monstre prêt à tomber, et il me semblait que le gouffre hurlant se rapprochait de moi.

Avant de tout abandonner à l'épuisement et au désespoir, je tentai un dernier appel : je rassemblai mes forces éteintes, et je criai encore une fois : *Bug-Jargal* ! Un aboiement me répondit. . . J'avais reconnu Rask, je tournai les yeux. *Bug-Jargal* et son chien étaient au bord de la crevasse. Je ne sais s'il avait entendu ma voix ou si quelque inquiétude l'avait ramené. Il vit mon danger.—Tiens bon ! me cria-t-il. *Habibrah*, craignant mon salut, me criait de son côté en écumant de fureur :—Viens donc ! viens ! Et il ramassait, pour en finir *, le reste de sa vigueur sur naturelle. En ce moment, mon bras fatigué se détacha de l'arbre. C'en était fait de moi ! quand je me sentis saisir par derrière : c'était Rask. À un signe de son maître il avait sauté de la crevasse sur la plate-forme, et sa gueule me retenait puissamment par les basques de 30

mon habit. Ce secours inattendu me sauva. Habibrah avait consumé toute sa force dans son dernier effort ; je rappelai la mienne pour lui arracher ma main. Ses doigts engourdis et raides furent enfin contraints de me
5 lâcher ; la racine, si long-temps tourmentée, se brisa sous son poids ; et, tandis que Rask me retirait violemment en arrière, le misérable nain s'engloutit dans l'écume de la sombre cascade, en me jetant une
10 malédiction que je n'entendis pas, et qui retomba avec lui dans l'abîme.—Telle fut la fin du bouffon de mon oncle.

CHAPITRE XI.

LA CATASTROPHE.

CETTE scène effrayante, cette lutte forcenée, son dénouement terrible, m'avaient accablé. J'étais presque sans force et sans connaissance. La voix de Bug-Jargal me ranima.

—Frère ! me cria-t-il, hâte-toi de sortir d'ici ! Le 5 soleil sera couché dans une demi-heure. Je vais t'attendre là-bas. Suis Rask.

Cette parole amie me rendit tout à la fois espérance, vigueur et courage. Je me relevai. Le dogue s'enfonça rapidement dans l'avenue souterraine ; je le suivis : son 10 jappement me guidait dans l'ombre. Après quelques instants je revis le jour devant moi ; enfin nous atteignîmes l'issue, et je respirai librement. En sortant de dessous la voûte humide et noire je me rappelai la prédiction du nain, au moment où nous y étions 15 entrés :—' L'un de nous deux seulement repassera par ce chemin.' Son attente avait été trompée, mais sa prophétie s'était réalisée.

Parvenu dans la vallée, je revis Bug-Jargal ; je me jetai dans ses bras, et j'y demeurai oppressé, ayant 20 mille questions à lui faire et ne pouvant parler.

—Écoute, me dit-il, ta femme, ma sœur, est en sûreté. Je l'ai remise au camp des blancs, à l'un de

vos parents, qui commande les avant-postes ; je voulais me rendre prisonnier, de peur qu'on ne sacrifiât en ma place les dix têtes qui répondent de la mienne. Ton parent m'a dit de fuir et de tâcher de prévenir ton
5 supplice, les dix noirs ne devant être exécutés que si tu l'étais, ce que Biassou devait faire annoncer en arborant un drapeau noir sur la plus haute de nos montagnes. Alors j'ai couru, Rask m'a conduit, et je suis arrivé à temps, grâce au ciel ! Tu vivras et moi
10 aussi.

Il me tendit la main et ajouta : — Frère, es-tu content ?

Je le serrai de nouveau dans mes bras ; je le conjurai de ne plus me quitter, de rester avec moi parmi les
15 blancs ; je lui promis un grade dans l'armée coloniale. Il m'interrompit d'un air farouche : — Frère, est-ce que je te propose de t'enrôler parmi les miens ?

Je gardai le silence, je sentais mon tort. Il ajouta avec gaieté : — Allons, viens vite revoir et rassurer ta
20 femme !

Cette proposition répondait à un besoin pressant de mon cœur ; je me levai ivre de bonheur ; nous partîmes. Le noir connaissait le chemin ; il marchait devant moi ; Rask nous suivait . . . !

25 Ici d'Auverney s'arrêta et jeta un sombre regard autour de lui. La sueur coulait à grosses gouttes de son front. Il couvrit son visage avec sa main. Rask le regardait d'un air inquiet. — Oui, c'est ainsi que tu me regardais ! murmura-t-il.

30 Un instant après, il se leva violemment agité, et

sortit de la tente. Le sergent et le dogue l'accompagnèrent.

— Je gagerais, s'écria Henri, que nous approchons de la catastrophe ! Je serais vraiment fâché qu'il arrivât quelque chose à Bug-Jargal ; c'était un fameux 5 homme !

Paschal ôta de ses lèvres le goulot de sa bouteille revêtue d'osier, et dit :

— J'aurais voulu, pour douze paniers de Porto, voir la noix de coco qu'il vida d'un trait. 10

Alfred, qui était en train de rêver à un air de guitare, s'interrompit, et pria le lieutenant Henri de lui rattacher ses aiguillettes ; il ajouta :

— Ce nègre m'intéresse beaucoup. Seulement je n'ai pas encore osé demander à d'Auverney s'il savait 15 aussi l'air de : *la hermosa Padilla* *.

— Biassou est bien plus remarquable, reprit Paschal ; son vin goudronné ne devait pas valoir grand-chose *, mais du moins cet homme-là savait ce que c'est qu'un Français. Si j'avais été son prisonnier, 20 j'aurais laissé pousser ma moustache pour qu'il me prêtât quelques piastres dessus, comme la ville de Goa à ce capitaine portugais. Je vous déclare que mes créanciers sont plus impitoyables que Biassou.

— À propos, capitaine ! voilà quatre louis que je 25 vous dois ! s'écria Henri en jetant sa bourse à Paschal.

Le capitaine regarda d'un œil étonné son généreux débiteur, qui aurait à plus juste titre pu se dire son créancier. Henri se hâta de poursuivre. 30

— Voyons, messieurs, que pensez-vous jusqu'ici de l'histoire que nous raconte le capitaine ?

— Ma foi, dit Alfred, je n'ai pas écouté fort attentivement, mais je vous avoue que j'aurais espéré
5 quelque chose de plus intéressant de la bouche du rêveur d'Auverney. Et puis il y a une romance en prose, et je n'aime pas les romances en prose : sur quel air chanter cela ? En somme, l'histoire de Bug-Jargal m'ennuie ; c'est trop long.

10 — Vous avez raison, dit l'aide-de-camp Paschal ; c'est trop long. Si je n'avais pas eu ma pipe et mon flacon, j'aurais passé une méchante nuit. Remarquez en outre qu'il y a beaucoup de choses absurdes. Comment croire, par exemple, que ce petit magot de
15 sorcier . . . , comment l'appelle-t-il déjà . . . ? *Habitbas* ? comment croire qu'il veuille, pour noyer son ennemi, se noyer lui-même . . . ?

— Henri l'interrompt en souriant : — Dans de l'eau, surtout ! n'est-ce pas, capitaine Paschal ? Quant à
20 moi, ce qui m'amusait le plus pendant le récit de d'Auverney, c'était de voir son chien boiteux lever la tête chaque fois qu'il prononçait le nom de Bug-Jargal.

Le bruit du fusil du factionnaire avertit que d'Au-
25 verney rentrait. Tout le monde se tut. Il se promena quelque temps les bras croisés et en silence. Le vieux Thadée, qui s'était rassis dans un coin, l'observait à la dérobée, et s'efforçait de paraître caresser Rask, pour que le capitaine ne s'aperçût pas de son
30 inquiétude.

D'Auverney reprit enfin :

Rask nous suivait. Le rocher le plus élevé de la vallée n'était plus éclairé par le soleil : une lueur s'y peignit tout-à-coup, et passa. — Le noir tressaillit ; il me serra fortement la main. 5

— Écoute, me dit-il.

Un bruit sourd, semblable à la décharge d'une pièce d'artillerie, se fit entendre alors dans les vallées, et se prolongea d'échos en échos.

— C'est le signal, dit le nègre d'une voix sombre. 10
Il reprit : — C'est un coup de canon, n'est-ce pas ?

Je fis un signe de tête affirmatif.

En deux bonds il fut sur une roche élevée : je l'y suivis. Il croisa les bras, et se mit à sourire tristement. 15

— Vois-tu ? me dit-il.

Je regardai du côté qu'il m'indiquait, et je vis le pic qu'il m'avait montré lors de mon entrevue avec Marie, le seul que le soleil éclairât encore, surmonté d'un grand drapeau noir. 20

Ici, d'Auverney fit une pause.

— J'ai su depuis que Biassou, pressé de partir, et me croyant mort, avait fait arborer l'étendard* avant le retour du détachement qui avait dû m'exécuter.

Bug-Jargal était toujours là, debout, les bras croisés, 25
et contemplant le lugubre drapeau. Soudain il se retourna vivement et fit quelques pas, comme pour descendre du roc. — Dieu ! Dieu ! mes malheureux compagnons ! Il revint à moi : — As-tu entendu le canon ? me demanda-t-il. Je ne répondis point. 30

— Eh bien ! frère, c'était le signal. On les conduit maintenant.

Sa tête tomba sur sa poitrine. Il se rapprocha encore de moi.

5 — Va retrouver ta femme, frère, Rask te conduira ; il siffla un air africain, le chien se mit à remuer la queue, et parut vouloir se diriger vers un point de la vallée.

Bug-Jargal me prit la main et s'efforça de sourire ;
10 mais ce sourire était convulsif.

— Adieu ! me cria-t-il d'une voix forte ; et il se perdit dans les touffes d'arbres qui nous entouraient.

J'étais pétrifié. Le peu que je comprenais à ce qui venait d'avoir lieu me faisait prévoir tous les mal-
15 heurs.

Rask, voyant son maître disparaître, s'avança sur le bord du roc, et se mit à secouer la tête avec un hurlement plaintif. Il revint en baissant la queue ; ses grands yeux étaient humides ; il me regarda d'un
20 air inquiet, puis il retourna vers l'endroit d'où son maître était parti, et aboya à plusieurs reprises. Je le compris : je sentais les mêmes craintes que lui. Je fis quelques pas de son côté ; alors il partit comme un trait en suivant les traces de Bug-Jargal ; je l'aurais
25 eu bientôt perdu de vue, quoique je courusse aussi de toutes mes forces, si, de temps en temps, il ne se fût arrêté, comme pour me donner le temps de le rejoindre.

— Nous traversâmes ainsi plusieurs vallées, nous franchîmes des collines couvertes de bouquets de bois.
30 Enfin ! . . .

La voix de d'Auverney s'éteignit. Un sombre désespoir se manifesta sur tous ses traits ; il put à peine articuler ces mots :

— Poursuis, Thadée, car je n'ai pas plus de force qu'une vieille femme. 5

Le vieux sergent n'était pas moins ému que le capitaine ; il se mit pourtant en devoir de lui* obéir.

— Avec votre permission. . . . — Puisque vous le désirez, mon capitaine. — Il faut vous dire, mes officiers, que, quoique Bug-Jargal, dit Pierrot, fût un 10 grand nègre, bien doux, bien fort, bien courageux, et le premier brave de la terre, après vous, s'il vous plaît, mon capitaine, je n'en étais pas moins bien animé contre lui, ce que je ne me pardonnerai jamais, quoique mon capitaine me l'ait pardonné. Si bien, mon 15 capitaine, qu'après avoir entendu annoncer votre mort pour le soir du second jour, j'entrai dans une furieuse colère contre ce pauvre homme, et ce fut avec un vrai plaisir infernal que je lui annonçai que ce serait lui ou, à son défaut, dix des siens, qui vous tiendraient 20 compagnie, et qui seraient fusillés en manière de représailles, comme on dit. A cette nouvelle, il ne manifesta rien, sinon qu'une heure après il se sauva en pratiquant un grand trou* . . .

D'Auverney fit un geste d'impatience. Thadée 25 reprit :

— Soit ! quand on vit le grand drapeau noir sur la montagne, comme il n'était pas revenu, ce qui ne nous étonnait pas, avec votre permission, mes officiers, on tira le coup de canon de signal, et je fus chargé de 30

conduire les dix nègres au lieu de l'exécution, appelé la Bouche-du-Grand-Diable, et éloigné du camp d'environ. . . . Enfin, qu'importe ! Quand nous fûmes là, vous sentez bien, messieurs, que ce n'était pas pour
5 leur donner la clef des champs*, je les fis lier, comme cela se pratique, et je disposai mes pelotons. — Voilà que je vois arriver de la forêt le grand nègre. Les bras m'en tombèrent. Il vint à moi tout essoufflé.

— J'arrive à temps ! dit-il. Bonjour, Thadée.

10 Non, messieurs, il ne dit que cela, et il alla délier ses compatriotes. J'étais là, moi, tout stupéfait. Alors, avec votre permission, mon capitaine, il s'engagea un grand combat de générosité entre les noirs et lui, lequel aurait bien dû durer un peu plus long-temps . . .
15 N'importe ! oui, je m'en accuse, ce fut moi qui le fis cesser. Il prit la place des noirs. En ce moment son grand chien . . . Pauvre Rask ! il arriva et me sauta à la gorge. — Il aurait bien dû, mon capitaine, s'y tenir quelques moments de plus ! — Mais Pierrot fit
20 un signe, et le pauvre dogue me lâcha ; Bug-Jargal ne put pourtant pas empêcher qu'il ne vînt se coucher à ses pieds. Alors, je vous croyais mort, mon capitaine. . . . J'étais en colère . . . — Je criai. . . .

Le sergent étendit la main, regarda le capitaine,
25 mais ne put articuler le mot fatal.

— Bug-Jargal tomba. — Une balle avait cassé la patte de son chien. . . . Depuis ce temps-là, nos officiers (et le sergent secouait la tête tristement), depuis ce temps-là il est boiteux. J'entendis des gémissements
30 dans le bois voisin, j'y entrai : c'était vous, mon capi-

taine ; une balle vous avait atteint au moment où vous accouriez pour sauver le grand nègre. — Oui, mon capitaine, vous gémissiez ; mais c'était sur lui ! Bug-Jargal était mort ! — Vous, mon capitaine, on vous rapporta au camp. Vous étiez blessé moins 5 dangereusement que lui, car vous guérîtes, grâce aux bons soins de madame Marie.

Le sergent s'arrêta. D'Auverney reprit d'une voix solennelle et douloureuse :

— Bug-Jargal était mort !

10

Thadée baissa la tête.

— Oui, dit-il ; et il m'avait laissé la vie ; et c'est moi qui l'ai tué !

NOTES.

CHAPITRE I.

LE CHIEN BOITEUX.

Page 1. 1. Le chien boiteux. The author supposes that, during the wars of the revolution, several French officers agree among themselves to while away, in turn, the long bivouac nights by telling the story of some one of their adventures. The episode which is here published, says V. Hugo, forms part of what was intended to be a series of narrations. It is complete in itself, although the work of which it was to form a part was never finished. For historical data see *Appendix*.

5. *qui méritât de fixer*, which deserved to arrest. Note the Subj. *méritât* after a negative *first* clause, followed by the relative *qui* expressing doubt with regard to the *statement of the Relative Clause*. Cf. Lat. *Nullum est animal praeter hominem quod rationis particeps sit*.

17. *gambada de son mieux*, frolicked as best he could. *Mieux* here, and not *meilleur*, because *manner* is understood. Cf. *C'est mon meilleur ami*, He is my *best* friend; but *C'est l'homme que j'aime le mieux* (i.e. in the *best manner*) adverbial.

Page 2. 7. et comment diable, and how 'in heaven's name,' how 'on earth.'

15. *j'ai bien été le chercher*, I did better than that, I went to fetch him.

19. *n'y prit point garde*, took no notice of it. Cf. *Prenez garde*, beware; and *gardez-vous bien de*, take good care *not to*. In poetry the verb *garder* in this sense is used without *reflexive*

pronoun, but requires *ne* before the subj. in the subordinate clause. Ex.—

*Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.*

(BOILEAU, *Art Poet.* I. 107.)

25. *peu s'en fallut que . . . ne se prit* (come very near to,— *was all but* crying like a child). *Falloir*, in the sense of 'to be wanting,' is only used with the particle *en* and the pronoun of the *third* person, e.g. *Il s'en faut beaucoup*, and *il s'en faut de* beaucoup. *Il s'en faut de* beaucoup when you wish to express that the quantity is not there 'by a long way.' Ex.—*Vous croyez m'avoir tout payé, mais il s'en faut de* beaucoup (i.e. but you are a 'long way out'). But if you want to express merely that *a great difference exists* between two persons or things you use *Il s'en faut beaucoup* without *de*. Ex.—*Il s'en fallut beaucoup* avant Pierre le Grand que la Russie fût aussi puissante . . . que de nos jours (Volt.—*Histoire de Russie*, Part I. Chap. ii), i.e. *was* far from having the power.

30. *lorsqu'il prit l'idée à ce drôle de Balthazar* (i.e. when this 'wag' of a Balthazar took it into his head to). Cf. *Il me vint à l'idée, à l'esprit*, it occurred to me; and in *Les Misérables*, Vol. I. of the School Edition, page 3, *C'est la pensée qui m'était venue* (i.e. 'Precisely what had occurred to me').

Page 3. 2. *une botte d'ognons* (i.e. a 'string of'). *Botte*, in this sense, or truss, bundle, is from Old High Germ. *bôzo*, a faggot. *Botte*, a boot (lit. a leather bottle), is from Germ. *bütte*, bottle, the same word. The transition from the 'leather bottle' to 'boot' is not peculiar to the French; the Engl. *boot* is used to signify both foot-gear and the luggage-box on a stage coach.

6. *l'accolade de Latour-d'Auvergne* (i.e. the embrace of Latour-d'Auvergne). *La Tour* is the name of several noble families of France, the most distinguished of whom were the *Latours d'Auvergne*. The 'lords' of La Tour became *Seigneurs d'Auvergne* by the marriage of Bertrand de La Tour with Marie, heiress of the Counts of Auvergne. This famous house furnished several branches, those of the Viscounts of Turenne, of the Dukes of Bouillon, and Barons Murat. The one in question here was Théophile Malo Corret de la Tour d'Auvergne, *premier grenadier*

de France, a distinguished warrior, who fell on the 27th of June, 1800, before Oberhausen, near Neubourg, while fighting in the Swiss army.

11. *et vous en conviendrez*, and you will admit it. Note that *convenir*, conjugated with *être* in its compound tenses, means *to agree*. Ex.—*Nous sommes convenus des conditions* (i.e. We have agreed about conditions); but *j'ai convenu à ce monsieur et il m'a pris à son service*, I have suited that gentleman, etc.

27. *plaisait à*. *Plaire à* (from Lat. *placeo* with dat.); *so répondre à* (from *respondeo*); *nuire à* (from *noceo*); *obéir à* (from *obedio*); *résister à* (from *resisto*); *se fier à* (from *fido*), etc.

Page 4. 9. *quoiqu'ils ne le voulussent pas*, although they would not hear of it. Note the subj. after *quoique*. The following conjunctions most in use that govern the subj. *always* should be committed to memory.—*Afin que* (in order that): cf. use of Lat. *ut*, expressing *result*, *purpose*; *quoique* and *bien que* (although): cf. use of Lat. *tametsi*, with concessive force; *de peur que*, *de crainte que* (lest, for fear that)—these last two require also *ne* before the subjunctive—cf. Lat. *vereor ne veniat*; *jusqu'à ce que* (until); *pour que* (so that), i.e. to enable one to do anything; *pour peu que* (if only); *pourvu que* (provided that); *sans que* (without that); *quoi que*—in two words (whatever); and *si . . . que* with the meaning of *quelque . . . que* (whatever).

10. *un vrai Gibraltar*, a 'very devil of a fellow' (i.e. as little to be moved from his purpose as the famous rock).

12. *comme s'il allait entrer en danse*, as if about to go 'into action.'

21. *porte malheur* (i.e. that it is unlucky to . . .). *Malagrida*, doubtless some old witch of St. Domingo.

26. *Le trouble du sergent*, The sergeant's confusion. Translate Eng. *trouble* by *peine* (i.e. *ne vous donnez pas la peine*, do not give yourself the trouble). *Trouble* in French always means confusion (either in face, manner, etc.), and in the pl. *troubles* (rebellions, dissensions, disturbances). Cf. Engl. pl. *troubles* (i.e. Troubles broke out in France), *Des troubles éclatèrent en France*.

29. *je crains que . . . ne finissiez*. Note subj. and *ne* after

verbs of fearing, and cf. Lat. *vereor ne* . . . with subj. *Manchot*, i.e. one-armed, a diminutive adj. from Old Fr. *manc*, itself from late Lat. *māncus*.

Page 5. 15. *dût-il*, so in Engl. subj., *were* it even to.

19. *je me suis esquivé tout doucement*, I very quietly crept out of . . .

21. *et j'ai pris à travers*, and I started across . . . Cf. *Il prit la grand'rue*, He went down the High Street. *Prenez à droite, à gauche*, Turn to the right . . . *Il prit à travers champs*, He started across country.

26. *comme ils ne prenaient pas garde à moi*. See Note to 2. 19, Chap. I, p. 183.

29. *se donnaient*, were dealing out to each other.

Page 6. 5. *sur mes trousses*, 'after me' (i.e. so near as to be within an ace of seizing hold of a person's *trousses* (breeches)).

6. *je m'enfonce . . . me suit . . . sifflent*. Note the present of *narration* to give more rapidity to the style, and increase the vividness of portraiture, and cf. the Latin use of same tense in speaking of past actions.

12. *et j'étais près d'en*, i.e. on the point of. *Prêt à* means 'ready to.'

18. *et je vous réponds que*, and I assure you (i.e. I'll answer for it). *Répondre à* is to answer a letter, a person; *Répondre de* is to answer for. Ex.—Faites-le, ou *répondez-en de* votre tête.

20. *Mon seul regret, c'est que le bon Dieu n'ait pas voulu* (i.e. that God in His wisdom did not see fit to. . .). Note subj. depending on *regret*, as if *je regrette que*. The subjunctive is used after verbs—or nouns, as here—expressing *emotion*, as joy, surprise, sorrow, etc.

This must not, however, in consequence of the word *seul* in this example, be confounded with another use of the subjunctive after *superlative* or *exclusive* expressions, such as *le plus*, *le meilleur*, *le premier*, *le seul*, etc., where the subjunctive defines the extent or limit of the foregoing statement.

Both of these uses of the subjunctive occur frequently in the following pages. Thus, for the former, see Note to 23. 2; 118. 17; for the latter, Note to 9. 25; 116. 6, etc. Compare similar uses of Latin subjunctive in both cases.

26. *fou à ce point*, 'so mad as to.'

CHAPITRE II.

LE CAPITAINE D'AUVERNEY.

Page 8. 5. sur quelque échelon que . . . les aient placés. On whatever rung of the ladder the hazard of birth and the shifting changes of social life *may have* placed them. Cf. the subj. *aient placés* with the Engl. *may have* after *quelque . . . que*, and account for the agreement here of the participle *placés*.

20. **en les communiquant**, 'By communicating them to others.'

Page 9. 10. A quoi bon ? 'To what purpose ?' Cf. Lat. *cui bono* ?

22. **On lui eût donné trente ans**, You would have taken him for a man of thirty, and he was far from being so old.

23. **Quoiqu'il combattit**. For subj. see Note to 4. 9, Chap. I, p. 185.

25. **Le seul être qui . . . pût**. For subj. see Note to 6. 20, Chap. I, p. 186.

29. **contait parfois vaguement**, Sometimes vaguely hinted at. Note the difference between *conte* (a tale, a story), hence *contier*; *compte*, an account, hence *compter*, to 'reckon upon'; and *comte* (a count), from Lat. *comitem*. *Conter* and *compter* are both derived from Ital. *contare* (Lat. *computare*), which means *both* to count and to relate. Cf. also German *erzählen* (to relate), derived from *zählen* (to count), and English 'to recount.'

Page 10. 2. Saint-Domingue. It is one of the Great Antilles, called Hispaniola by Christopher Columbus, when he discovered it in December, 1492, and known also under the names of 'Saint-Domingo and Hayti'; Saint-Domingo being the eastern, and Hayti the western part of the island. It was possessed by Spain until 1697, when the western part of it was ceded to France. In 1794 the negro slaves were declared free by the French National Government, and shortly afterwards they rose against their European governors under Toussaint L'Ouverture, Dessalines, and Christophe. The struggle was one of the most vindictive in history—nearly the whole of the European population having been exterminated. The island is now left to the

distracting feuds of the two contemptible republics that divide its territory. See Mr. Hagard's *Saint-Domingo Past and Present*, which is highly interesting, and also Miss Martineau's *The Hour and the Man*.

12. *les tressaillements*, the 'throbbings.'

18. *en lui voyant*, observing, noticing in him. Cf. the *ethic* dative in Latin.

Page 11. 2. *aurait peut-être voulu de moi* (i.e. would perhaps have had something to say to me, or would have perhaps struck at me). Cf. *Les balles ne veulent pas de lui*, The bullets will pass him by.

5. *quand il fut sorti*, When he had gone out of. Note the *Past Anterior* here after *quand* with the force of *après que, dès que, etc.* After *après que, aussitôt que, dès que, pas plutôt que, à peine*, and *quand* and *lorsque*, with the force of the first three, the *Past Anterior* must be used instead of the *Pluperfect*. In fact, it is the only case in which this tense is so used. Note also *fut sorti*, and not *eut*, after verbs of motion. *Aller, venir, sortir, arriver*, and about ten others, says Laveaux, do not express an action, but a *state* resulting from it. *Arriver*, he says, c'est littéralement *toucher la rive, toucher au but de son voyage; être arrivé c'est être au but de son voyage*. Ce n'est pas avoir fait une action, c'est un *état* (*Dictionnaire Raisonné des difficultés*).

14. *marché, bargain*. Cf. *A bon marché*, cheap, and *J'aurai bon marché de lui*, I shall 'soon do for him' (or, soon settle him).

19. *poignée de sonnette*, a bell-pull.

22. *basques*. Le pays de *Basque* (the Lat. *Vascones*) is a small tract of country lying at the western extremity of the great chain of the Pyrenees on both slopes of the mountain. The cantons of the North (called *Basse-Navarre*) belong to France, those of the South, much more extensive and comprising three other provinces besides Navarre, belong to Spain. The old language is still spoken there in all its primitive rudeness and simplicity 'The Basque peasant,' says Rienzi, 'has an intelligent look, keen eyes, olive complexion, black hair; he is sober, frugal, faithful, hard-working, but vindictive, given to pleasure, and the slave of old usages. He is proud of

his language, of his skill at tennis and at throwing the hammer.'

Page 12. 1. Comment donc! What more do you want!

24. que nous sommes convenus. See Note to 3. 11, Chap. I, p. 185.

13. 2. instances, entreaties. *Instance* in French is *exemple*, as, for instance, *par exemple*.

18. il prit la parole, He 'began.'

26. de l'Acul (e. g. bordering on the sea, along the southern shores of the Bay of Gonaves). *Acul* is a fishing term, meaning the bottom of oyster-beds in a sea-ward direction.

Page 14. 11. de nous borner à, 'To be content with.' *Se borner à* (with a *person* for its subject) is 'to be content to do anything.' Ex.—Héritier de la fortune de ses pères *il se borne à* leur nom et à leur état (Massillon), i.e. *he is content with* assuming their name. And again in Volt. (*Charles XII*)—Tandisque Gustave *se bornait à* faire de grandes choses (i.e. contented himself with). With an inanimate object for its nominative it means *to be limited*, to merely consist in. Ex.—Leur humanité *se borne à* (i.e. is limited to, merely consists in) des largesses outrées.

17. des ci-devant noirs, They were freed by decree of the French National Government in 1794. See Note to 1C. 2, Chap. II, p. 187.

17. On n'en eût pas été quitte à moins au club Massiac, You would not have been let off more cheaply than this at the Massiac club. The Massiac club was an association of *negrophiles*. This club, founded in Paris at the beginning of the French Revolution, had provoked the greater part of the insurrections which broke out at that period in the French colonies.

25. griffe de couleur, half-breed. *Griffe* is said in the West Indies, and especially at Saint-Domingo, of children born of the union of negroes with the former inhabitants of those islands. M. Moreau de Saint-Méry, in developing the system of Franklin, has classified into generic species the different shades which the mixture of the colour-races presents. He supposes that man forms a whole made up of a hundred and twenty-eight parts, white among white races, and black among black ones. According to this system every man is reputed black who has not in him

eight parts of white. The *griffe*, according to him, is the result of five combinations, and may have from 24 to 32 parts white, and 96 or 104 parts black.

29. *qui répondit*. Note the subj. after *qui* expressing *purpose*. Cf. the Latin, *Legatos misit qui dicerent*, etc.

Page 15. 10. *Ce nain hideux était gros . . .* Cf. in *Notre-Dame de Paris*, Vol. I. (School Edition) the description at page 36 of the bell-ringer Quasimodo, of which this is, so to speak, the foreshadow.

27. *et les bigaïlles*, and other stinging vermin. *Bigaïlle* is the generic term by which the inhabitants in the French colonies designate all winged insects, such as gnats, mosquitoes, etc. 'Ces marécages,' says P. Labat, 'entretiennent un nombre infini de moustiques . . . et autres *bigaïlles* qui dévorent ceux qui sont à leur portée et le jour et la nuit.'

Page 16. 9. *avilit*, 'degrades.' A derivative of *vil*, Lat. *viliis*.

16. *n'usait pas en bon frère du crédit que*, Did not make a charitable use of the influence which. . .

22. *qui auraient dû le voir avec*, Who should have viewed him with. . .

30. *C'est un obi!* He is a witch, a 'magician.'

Page 17. 10. *leur âme s'épanouir à la vie*, Their heart 'opening out' to life.

24. *pour ces souvenirs de bonheur*, In recalling that happy past.

CHAPITRE III.

LE MYSTÉRIEUX RIVAL.

Page 18. 13. *massif*, a clump.

22. *tout effrayée*. *Tout* (adverb) is invariable as here, unless followed by an adj. or participle (fem.) beginning with a consonant or *h* asp. Cf. These ladies were quite surprised to see him. *Ces dames furent tout étonnées*, or *toutes surprises*, de le voir. The accord in *toutes surprises* is a euphonic attraction.

Page 19. 3. *soucis sauvages*, of wild marigolds. *Souci*, Old Fr. *solcie*, is from Lat. *solsequium* (the sun-flower in Apuleius, and the

marigold in Carolingian texts). *Souci* (anxious care), in opposition to *soin* (nurturing care) is from Lat. *sollicitum*. Cf. C'est le moindre de mes soucis, le cadet de mes soucis (i.e. I do not give it a moment of anxious thought; I dismiss it entirely from my mind). There is, of course, no connection between these two senses of *souci*. They are, in fact, wholly different words, with only an outward identity of form. Other like examples might be cited, in French and in English.

5. *revenue de*, recovered from. For *était*, see Note to 11. 5, Chap. II, p. 188.

15. *sur le sang-mêlé libre*, the freed 'half-breed.' In a ball given by the Governor several colonists were inveighing vehemently against the law which admitted men of 'colour' to equal political rights with white men. D'Auverney, who was present, saw a rich half-breed planter, whom he suspected of entertaining feelings of affection towards his betrothed, approach the group. Stung with jealousy he had levelled at him an insulting reproach as to his being 'half-breed,' and had been challenged to a duel in which both were wounded.

21. *ne se bornerait pas à*. See Note to 14. 11, Chap. II, p. 189.

24. *après que . . . fut endormi*, See Note to 11. 5, Chap. II, p. 188.

Page 20. 13. *Te tengo! Je te tiens!*

16. *se faisait jour à travers*, Was about to pierce my clothes (i.e. was making its way through). Cf. *se frayer un chemin*, *se faire jour*, To make one's way through an enemy, to cut one's way through.

23. *promena . . .* 'Slowly drew the dagger across my breast.' Cf. *promener les yeux*, To cast one's eyes over. *Promener son regard*, *parcourir du regard*, To run one's eye over.

28. *avant que je me fusse*. For subj. *fusse*, see Note to 4. 9, Chap. I. p. 185.

Page 21. 4. *prétendre à*, 'to aspire to.' *Prétendre* with a direct obj. means 'to claim.' Ex.—Il *prétend* la moitié, He claims a half. Cf. also in Racine's *Athalie*, in the famous scene between the Queen and Joas—

'Je *prétends* vous traiter comme mon propre fils.'

i.e. I mean to (it is my intention to).

7. Au fond, Indeed, in very truth, at bottom.

13. je me confondais en, I was lost in.

23. et d'ailleurs tout en moi se refusait à la révoltante supposition . . . And besides my whole being revolted at the base idea of having. . . Cf.

'Mon être tout entier se refuse à le croire.'

27. au berceau, 'when quite a child,' in infancy.

Page 22. 2. ne s'arrêta pas à l'idée, Would not for a moment entertain the idea that.

6. les soins. que donnait aux principaux colons l'attitude . . . , The duties devolving on the chief colonists by the attitude — l'attitude is subject of donnait.

13. il ordonna que . . . fût. Note the subj. after verbs expressing *command*, *wish*, or *necessity*. Ex.—Je veux que vous le fassiez. Il faut que vous le disiez.

Page 23. 2. ce qui m'étonne, c'est que . . . ne se soit pas fané. Note the subj. after verbs expressing any *affection of the mind*, such as *wonder*, *astonishment*, *joy*, *sorrow*, *fear*, *disgust*, *regret*, etc. See Note to 6. 20, p. 186.

4. il a l'air d'être . . . , It seems to have been. Distinguish between Elle a l'air bon, and Elle a l'air bonne.

11. n'y reviendra sans doute plus, Will doubtless never repeat his insolence. Cf. N'y revenez plus, Don't do it again.

13. Je me gardai bien, I took good care *not* to. See Note to 2. 19, Chap. I, p. 183.

22. venaient de, had just. Venir, followed by *de* and an infinitive in French, serves, together with the past participles of verbs in English, to form *near* perfects (i.e. expressing a past action that has just taken place). Ex.—Il venait de partir, He had set out, but only just.

Page 24. 3. pour que ma mémoire puisse, 'To enable my memory to.' See Note to 4. 9, Chap. I, p. 185. Note that *mémoire* (Lat. *memoriam*) is fem.: but *mémoire* (memorandum, account, memoirs) is masculine.

Page 25. 9. il accourt, On it comes; or, 'it advances with mighty strides.'

26. hors de moi, beside myself. Hors, formerly *fors*, is from Lat. *foras*. For the very unusual change of *f* into *h*, cf. *haras*

(a breeding establishment), from Arabic *faras*, a horse; and *hardes* (clothes), formerly *fardes*. Cf. Francis I's famous exclamation after his disastrous defeat by Charles V at Pavia (1512):

'Tout est perdu *fors* l'honneur.'

29. *d'en finir avec*, to do for, 'to have done with.'

Page 23. 19. *mais son louche regard, obliquement relevé vers moi*, But his squinting glance directed sideways at me. Cf. the figurative meaning of *louche* in *Il y a du louche dans cette affaire*. There is something suspicious in it (i.e. all is not 'fair and above board' in it). *Fishy* is a very expressive slang term for it.

30. *Que quiere decir usted?* (i.e. *Que voulez vous dire?*) What do you mean?

Page 27. 13. *gorra*, i.e. 'bonnet,' cap.

15. *la première que j'aie*. For subj. see Note to 6. 20, Chap. I. p. 186.

23. *hermoso* (i.e. *handsome* master).

30. *demonio! Zounds! Diez bolsas*, Ten purses.

Page 28. 5. *señorito de amor* (i.e. *seigneur de mon cœur*, my much-loved lord). Cf. in *Hernani*, Act V. Sc. 3:—

Oh! vous n'êtes pas bon pour une pauvre femme,
Hernani de mon cœur!

8. *si usted quiere*, saving your respect, lit. if you will.

11. *Où donc en veux-tu venir?* What wouldst thou be driving at? Cf. *Je le vois venir*, I see what he is driving at.

15. *el hombre*, the man: *las diez bolsas*, the ten purses.

27. *et les mangles*, and the rushes.

Page 29. 3. *le fer d'une bisaguë*, The steel of a formidable weapon. *Bisaguë* was a weapon (hatchet at one end and spear at the other) used by the defenders, notably at the siege of Orléans. *Lat. bis* (twice), *acuta* (sharpened).

15. *C'en était fait*, It was all over with.

16. *si . . . je ne me fusse approché*. Note the subj. after *si* giving a preceding pluperfect the force of a conditional. *Si* implying in itself *doubt*, *never* takes the subj. after it except in this case.

Si meaning *if*, takes in French *present* and *imperfect* instead of *future* and *conditional* in English. Ex.—If he *should* come

tell him I am out. *S'il venait* (not *viendrait*) dites lui que je suis sorti.

Si meaning *whether* takes the *future* and *conditional* respectively as in English. Ex.—

Je ne sais pas *s'il viendra*, I do not know *whether* he *will* come.

Je ne savais pas *s'il viendrait*, I did not know *whether* he *would* come.

19. à bout portant, muzzle almost touching (i.e. point-blank).

Page 30. 1. *Porque le has matado?* Why did you kill it?

25. *Cet incident dérangea*, This incident upset . . . (i.e. put a different complexion on).

Page 31. 13. *quelque chose de si fier* . . . Turn this adjectival construction, so *peculiarly* French, into a noun-clause in English. Cf. in Voltaire's *Charles XII*, Book I.: *Tandis que ces deux hommes . . . exerçaient ce que le despotisme a de plus tyrannique*, et ce que la vengeance a de plus cruel, Whilst these two men were practising all the *tyranny of despotism* and the *cruelty of revenge*.

19. *aurait bien pu convenir à*. See Note to 3. 11, Chap. I, p. 185.

26. *possédée par l'Espagne*. See Note to 10. 2, Chap. II, p. 187.

Page 32. 2. *romance*, ballad. *Romance* and *romant* (roman) meant properly the vulgar tongue (lingua romana) as distinguished from the Latin (lingua latina): these words being applied to compositions in the former and thence coming to designate certain classes of literary compositions. *Romant* afterwards became *roman*, whence *romanesque*. From the nominative form *romance* (in the sense of a novel) comes *romancier*, lit. a writer who uses the vulgar tongue. *Romance* and *roman*, which both originally meant any kind of composition in the vulgar tongue, survive in modern French in the two different meanings of *romance* (ballad) and *roman* (novel).

12. *constater*, to bear out. Cf. Lat. meaning of *constat*.

18. *se soulevaient contre*, 'were getting the better of.'

CHAPITRE IV.

PIERROT.

Page 33. 7. Sa ronde de surveillance, his visiting rounds.

12. **s'achète cher**, is dearly bought. Notice the Pronominal form of the verb *s'achète* as against the Eng. Passive Voice. Cf. in Macaulay's *Frederic the Great*, 'By what bitter tears conquests are purchased,' i.e. *Au prix de quelles larmes amères s'achètent les conquêtes*, or, *on achète les conquêtes*. Note that adjectives used *adverbially* are *invariable*, hence *cher*.

13. **tremblants** (i.e. in a *state* of trembling, hence the accord, *tremblants* here being a *verbal adjective*, not a participle). The distinction in Old French was not recognised. Hence these verses in Florian's *Le Grillon* :—

..... Aussitôt les voilà *courants*

Après ce papillon dont ils ont tous envie.

17. **de n'en avoir pas sujet** (i.e. to have no cause for anger).

Page 34. 2. perdu, 'done for,' 'ruined.'

3. **Hors de lui**. See Note to 25. 26, Chap. III, p. 192.

19. **en l'accablant de menaces**, Hurling threat after threat at him. *Accabler de présents, d'injures, de reproches* is to *load* a person with gifts, abuse, and reproaches (or to *heap* them upon him). *Accabler* is a curious instance of how words have frequently entirely changed sense. The Greek *καταβολή*, in the sense of 'an overthrow,' passing from the *abstract* to the *concrete* sense of 'a machine wherewith to overthrow,' produced late-Lat. *cadabulum*, 'or balista.' This word came in from the Byzantine Greeks through the Crusaders, like many other military terms. *Cadabulum* dropping *ū* became *cadable* (Old Fr. 11th cent., and notably in the *Chanson de Roland*). Next *ca(d)able*, by dropping medial *d*, becomes *caable*, found in another passage of the same poem. *Od vos caabbles avec fraises ses murs* (i.e. 'and your catapults have crushed its walls'). From this *proper* sense of 'a machine of war to crush one's foes by

hurling great stones to overthrow them,' *caable* comes to have the more general sense of the 'act of overthrowing.' Finally the word loses all but its figurative sense, and is found in its modern sense alone (of 'to crush by overloading') in Richelet's *Dict.* (1681).

22. *le manche*, the handle of it. Cf. *la manche*, the sleeve of a coat; and *La Manche*, the English Channel, possibly from its form which resembles 'a sleeve.'

27. *outragée*, thus 'trampled under foot,' 'set at nought.'

Page 35. 3. *qui ne se connaissait plus*, Who was beside himself with rage.

13. *effleurèrent à peine*, 'Scarcely reached,' or, 'made but slight impression on.' Cf. *à fleur de*, on a level with (or just grazing). Cf. also *Au ras de l'eau*, level with the water; *rez terre*, even with; and *rez-de-chaussée* ground-floor (i.e. on a level with ...).

17. *cour-martiale*. Cf. also *conseil de guerre*, court-martial.

21. *Galifet*, a strong fortification of *Port-au-Prince*, the chief town of Hispaniola, with a magnificent harbour, extending over a length of six miles, and capable of holding a large fleet.

24. *Vous jugez ... à quel point ... avaient dû*, You will understand ... how intensely ... must have. All expressions implying 'necessity,' 'obligation,' or 'want' may be translated by *devoir* followed by an infinitive. Ex.—*Je dois aller*, I am to go, or, 'I must go'; *Je devais*, 'I was to'; *Je devrais*, 'I ought to'; *J'aurais dû*, 'I ought to have,' or, 'I should have.'

26. *Je pris des renseignements sur le compte du*. I got information respecting (I inquired about). Cf. *Si vous étiez allé aux renseignements*, vous eussiez su, etc., i.e. If you 'had been at pains' to inquire, you would have known, etc.

Page 36. 2. *cases*, 'In the villages round about.' Any one reading Bernardin de St. Pierre's charming and universally known work of *Paul et Virginie* will come across similar expressions used by French colonists in the West Indies, as for example *morne* (a hill), *piton* (a mountain peak), *case* (a cottage, hut), etc. We strongly recommend as a gift-book Messrs. Geo. Routledge & Sons' illustrated English edition of *Paul et Virginie*. Anything more artistic it is impossible to conceive or wish for.

2. **on ne lui connaissait . . .** No one knew who his father and mother were. Cf. in *Les Misérables* (School Edition, Vol. I), p. 57, l. 11, the *figurative* use of this verb so thoroughly French. *On lui connaissait une somme de* (i.e. he was known to possess).

5. **l'empire**, the influence. Cf. *Il exerce beaucoup d'empire sur lui*. He has much influence over him.

7. **créoles** It is the name given to a man or woman of European origin born in the colonies. It was formerly used to designate negroes born in slavery.

15. **plus vite et plus long-temps que ne l'aurait fait**. Note the redundant *ne* before the second verb after a *comparative* in an *affirmative* clause. Cf. *Il est plus malade que vous ne pensez* ; but, *Il n'était pas* aussi malade qu'il le disait (not *ne* le disait, on account of the negative in the *first* clause).

17. **norias**. It is an hydraulic machine used for irrigating purposes. It is composed of an endless chain which winds round a sort of drum. Along this chain are fastened buckets, which form a continuous succession of small movable reservoirs. By imparting a rotatory movement to the drum the chain is dragged along, the buckets on the one side coming up full, while those on the other side are empty, with bottoms turned upwards.

20. **Aussi était-il adoré**. Note the subject *after the verb* with *aussi*. After *aussi*, *encore*, *toujours*, *peut-être*, *en vain*, *du moins*, *au moins*, the subject is *elegantly* placed after the verb in French ; but it is grammatically correct to say, *Aussi il était*.

25. **Ce qu'il y avait d'étrange, reprenait-on, c'était de . . .** The strange thing about the man, said they, was to . . . Cf. in *Les Misérables* (School Edition), Vol. II, p. 50, l. 7, *Ces voix avaient cela d'étrange*. The *strange thing* about these voices was . . . Note also the *c'* (instead of *il*) before *était*, because of the clause beginning by *Ce qui*. The use of *c'* instead of *il* before *est*, *était*, etc., and of *ce* before *sont*, should be noticed here as it is one of the many cruces of French construction. *Ce* before the verb *être* is used in the following instances :—

(i) For the sake of *energy* and *emphasis*. Ex.—*C'est Dieu qui a fait le monde*.

(ii) By *pleonasm*. Ex.—Le plaisir des bons cœurs, *c'est* la reconnaissance (La Harpe).

(iii) When the verb *être* is *between two nouns*, *c'est* is preferable to *est* for the sake of energy. Ex.—La loi de l'univers *c'est* malheur aux vaincus (Saurin).

(iv) After *Ce qui* and *ce que* (as here) *c'est* is preferable to *est*, but not indispensable as some grammarians would have us believe. Ex.—*Ce que* je sais le mieux *c'est* mon commencement (Racine, *Les Plaideurs*). But J.-J. Rousseau has: *Ce qui* rend la taille (body-tax) et les impôts onéreux aux cultivateurs *est* qu'ils sont pécuniaires.

(v) Between *two or more infinitives*, as in *Les Misérables*, Vol. II, p. 14. Se rencontrer *ce fut* se trouver.

(vi) Preceding an *infinitive predicate*. As, Le vrai moyen d'être trompé, *c'est* de se croire plus fin que les autres (La Rochefoucauld). The fact which must not be lost sight of is, that the construction with *ce* before the verb is essentially *emphatic*, and serves to fix the attention on the statement made.

Page 37. 9. assistait, was present at. Cf. in Notre-Dame, Vol. I, Chap. 1, les ambassadeurs flamands . . . se proposaient d'*assister* à la représentation . . . Hence les *assistants*, the by-standers; *l'assistance*, the company assembled, the audience.

16. et Pierrot s'empara si vivement de notre intérêt, And our interest became so intently centred on Pierrot. Note *s'emparer*, an essentially reflexive verb, never used without *se*, and in a military sense constantly used to express the 'taking possession,' after fighting, of any town, fortress, earthwork, etc. Cf. *potior* in Lat. with *Genitive* or *Ablative*; hence *s'emparer de*.

Page 38. 6. dont la colère était encore toute flagrante, Who was still 'boiling over' with anger.

7. de m'y rendre, To betake myself thither. *Aller* merely expresses the general sense of 'going.' *Se rendre à* is to go somewhere with a *definite* and *clearly defined* object.

8. méridienne, 'siesta.' Cf. in V. Hugo (*Les chansons des rues et des bois*), 'La Méridienne du Lion.' The power of the 'King of the forests' has never, perhaps, been put forth with so much force of expression and such majesty of language as in this poem which recalls the genius of a Rosa-Bonheur, or a Landseer.

those 'princes' in the art of animal painting. We doubt whether even *they* could have reproduced on canvas the majestic grandeur of the beast as it lies sleeping at the entrance to its lair.

Son souffle soulève son ventre ;
 Son œil de brume est submergé ;
 Il dort sur le pavé de l'antre,
Formidablement allongé.

Page 39. 4. L'on ne m'avait pas dit qu'on vous eût laissé un chien. Note the active construction with *on*, so peculiarly French, and which should be turned into an English passive (i.e. I had *not been told* that a dog *had been left* you). Note also the Subj. *eût laissé* after the negative *L'on ne m'avait pas dit*, and cf. the similar Latin construction *Dies nullus est quin veniat*.

9. **avait à peine six pouces de largeur.** Cf. *avait à peine six pouces de large* ; *était à peine large de six pouces*.

14. **et pratiqua ainsi,** And contrived in this manner.

16. **donnait de plain-pied sur,** Opened out on a level with. Cf. in *Les Misérables*, Vol. I, p. 11. La porte de la salle à manger qui . . . *donnait de plain-pied* sur la place de la cathédrale . . . Cf. La fenêtre *donne sur* le jardin, i.e. looks out upon ; and in Macaulay's *Frederic the Great*, where, in speaking of the palace of Rheinsberg, he says : The mansion, surrounded by woods of oak and beech, *looks out upon* a spacious lake. Le château, entouré de bois de chêne et de hêtre, *donne sur* un lac spacieux (étendu). The English *give* is likewise used in many idiomatic phrases.

26. **empire** (translate here by 'control of'). See Note to 36. 5, Chap. IV, p. 197.

Page 40. 8. puisqu'il faut toujours que je meure. Since I cannot escape death. Note Subj. *que je meure* after *falloir que*, and cf. Latin, *Oportet ut, necesse est ut* with Subjunctive mood.

17. **Je sentis alors ce que . . .** Does not this passage (for our readers must remember that Bug-Jargal, though partly re-written at twenty-five, was actually composed *in a fortnight at the age of sixteen*) already foreshadow V. Hugo's subsequent marvellous and unexampled power of *antithesis* (i.e. showing up more vividly by contrast) ?

Page 41. 12. *Oui, je devrais t'en vouloir.* I ought to be angry with you (i.e. to owe you a grudge).

Page 42. 9. *Ma démarche,* 'The step I had taken.' Cf. *Il a fait des démarches* pour obtenir cette place. He has taken steps to. *Il a fait des démarches* auprès de moi à ce sujet. He has seen me on the matter.

21. *d'avoir tous les égards pour lui,* To show him every consideration. Cf. *Eu égard à,* considering; *à l'égard de,* with respect to; *à tous égards,* 'in every way.' Cf. also Eng. meanings of *regard*.

24. *Son affaire m'inquiétait.* His position was a cause of anxiety to me.

28. *Souvent Rask arrivait . . . détachait, . . . lisait . . . déchirait.* Note the Imperfects of *reiteration* in this passage as in Latin. Note also the two Imperfects of *étaient tracés* and *J'étais habitué*, expressing *state*, manner of being. It may be safely laid down as a principle, that, wherever the Latin language uses the Imperfect, the French uses it also.

Page 43. 3. *sans qu'il parût prendre garde à moi.* Without his appearing to notice me. Note carefully the difference of construction in the two languages after *without* followed by an Eng. Present Part. For conjunctions that *always* govern the Subj. see Note to 4. 9, Chap. I, p. 185; and for *prendre garde*, Note to 1. 6, Chap. I, p. 183.

5. *Yo que soy contrabandista,* 'Moi qui suis contrebandier.'

9. *d'écarter,* to remove, discard from your mind. *Écarter*, formerly *escarter*, is composed of *ex* and *carte*. Originally a term of card-playing, it means properly to put some cards aside, to discard them: hence, by extension, to reject generally. In a pronominal form it means 'to make way.' Cf. in *Les Misérables*, Vol. I, p. 74, *on s'écarta avec respect*, i.e. 'The crowd made way.' Cf. also *Avez-vous fait votre écart?* Have you discarded? a phrase used in the well-known French games of *écarté* and *piquet*. Cf. also *à l'écart*: *Il me prit à l'écart.* He took me aside.

Page 44. 2. *à lui seul,* single-handed. Cf. in *Les Travailleurs de la Mer*, Chap. II, l. 15, *et faisait l'équipe à lui tout seul*, and ran

up the sails *single-handed*. We would observe here that there is a wonderful similarity in 'singleness of purpose,' physical strength, and unbending devotion to duty between this Bug-Jargal of V. Hugo's early youth and Gilliatt, the hero of *Les Travailleurs*. Just as 'coming events cast their shadows before,' so men of genius reveal themselves long before the maturity of their minds.

5. *qu'il ne donnerait pas suite à*, 'That he would not proceed with.'

22. *Ce n'est pas que je tiennne à*. Not that I hold in any way to (i.e. set any value upon). Cf. *Qu'à cela ne tiennne*. Let not that be an objection. *Je n'y tiens plus*. I can stand it no longer. Note again the subj. following a negative clause.

Page 45. 4. *l'octroi*, the 'granting.' '*Octroi*,' in its 'economic' sense, are the 'town-dues' levied on articles of consumption entering one town from another. *Octroyer une demande* is 'to grant a prayer.' Cf. *faire droit à*: *Il a fait droit à ma demande*. He has 'granted me' my wish.

Page 46. 19. *Frère, n'oublie pas ta promesse*. See p. 43 (Chap. IV), ll. 3-10.

CHAPITRE V.

LA RÉVOLTE DES NOIRS.

Page 47. 9. *qu'on ne saurait faire comprendre à qui...* Note the *Conditional* of *savoir* (saurait), here used with *ne* instead of the Present of *pouvoir* (i.e. which you cannot make those understand who). Note also the use of the Present Subj. of *savoir* (accompanied by a negative) instead of the Present Indicative. V. Hugo uses it in his closing words at the *Congrès de la Paix* (Paris, 1848), when, after speaking in eloquent terms of the union of the Old and New Worlds in one common bond of peace, he exclaims: *Je ne sache rien de plus grand et de plus beau*.

17. *étouffées*, 'put down.'

22. *n'avait fait qu'aigrir*, had 'only' embittered. Cf. *Il ne fait que rentrer*. He has only just come in; but *Il ne fait qu'entrer et sortir*. He does nothing but come in and go out.

Page 48. 5. de Limonade et de Saint-Louis du Morin, on the west coast of Hayti.

21. je heurtai du pied, I 'stumbled over.' Cf. the figurative use of it in Lamartine's *Le Tailleur de Pierres*: Je ne cherchai pas à le heurter en insistant (i. e. 'to go counter to him'). Cf. the Flemish *hurten*, which has the same meaning.

Page 49. 13. agrès, 'rigging.' Cf. *gréement* with the same meaning from *gréer*, to rig. So in Victor Hugo's most touching of poems, *Les Pauvres Gens*.

Les flots le long du bord glissent vertes couleuvres ;
Le gouffre roule et tord ses plis démesurés,
Et fait râler d'horreur les agrès effarés.

23. à pleines voiles, crowding all sail. Cf. *à pleines mains*, with lavish hand ; *à pleines jambes*, at the 'top' of one's speed ; *à pleins poumons*, 'lustily.'

28. place d'armes, 'parade square.'

Page 50. 3. Je me bornerai à. See Note to 14. 11, Chap. II, p. 189.

27. pour vous donner crédit à nos dépens, To gain favour for yourself at our expense. Cf. *aux dépens de*, at the expense of.

Page 51. 4. si le gouverneur ne fût intervenu. See Note to 29. 16, Chap. III, p. 193 ; and for *fût* instead of *eût*, Note to 11. 5, Chap. II, p. 188.

6. En quoi cela a-t-il trait ? What has this to do with ?

7. et ne vous injuriez pas. Cf. *ne vous dites pas des injures* (i. e. do not insult one another). The Eng. *injury* is in French *tort, mal*.

12. ont entraîné les ateliers, Have won over to their cause the workshops. *Atelier*, in Old Fr. *astelier* 'hastelier' is used by Bernard Palissy), is from late Lat. *hastellarius*, the place where were made *hastellae* (for *hastulae*), little flanks, splints (in Isidorus of Seville). The *astelier* (place for making these *astelles*) first meant a *carpenter's* shop, and now by extension of meaning *any kind* of workshop (the word *atelier* being also used in French to designate 'a studio').

23. Les petits blancs. Our 'poor whites,' — not owners of land, who followed in the colony any kind of calling.

24. sang-mêlés, 'half-breeds.'

25. ont failli être victimes, Have almost fallen victims. Cf. *J'ai failli tomber*, I was near falling. *Faillir* in its original sense means *to fail*. So in *Les Misérables*, Vol. I, p. 82 l. 15, 'J'ai failli (says Javert), donc je dois être puni.' Cf. also Il a fait faillite, He has become bankrupt.

28. d'intelligence avec, in conspiracy with.

Page 52. 1. N'en faites rien, Do nothing of the kind.

3. J'avais eu un duel. See Note to 19. 15, Chap. III, p. 191.

9. eux seuls sont à craindre, They alone are to be feared. Note the use here of *eux* for the sake of emphasis. I, thou, he, she, you, they, so used, are translated by *moi, toi, lui, elle, eux, elles*. Il est, says Lemaire, in his *Grammaire des Grammaires*, certaines phrases où le pronom *eux* n'est pas placé nécessairement après le verbe ; témoin ce vers de La Fontaine,

Eux seuls seront exempts de la commune loi.

Mais, he adds, il n'y a peut-être que ce cas (*Gram. des Gram.* p. 333). The grammarian evidently refers here to the use of the personal pronoun with the force of an *expletive*. You cannot emphasise in French, I, thou, he, you, etc. as in English, hence the necessity for these expletives.

18. le lui fit sentir (i.e. the 'force of it').

28. faisons voile de toute étoffe (i.e. 'let us take help from any quarter').

Page 53. 20. un aviso, a dispatch vessel.

24. faites battre la générale, 'beat to arms.' The 'general' exists in Eng. as a military term.

25. le gros, the 'main body.'

30. mestre-de-camp, 'chief commandant.' In former times the *mestre-de-camp* was 'the colonel' of a regiment of infantry or cavalry. Le roi, says Madame de Sévigné, dit lui-même au régiment qu'il lui donnait M. de la Feuillade pour *mestre-de-camp*.

Page 54. 2. Vauban. The greatest of French military engineers was born near Saulieu, in Burgundy (1633-1707). At the age of seventeen he entered the regiment of Condé, which was then in the service of Spain. He had already gained considerable distinction, when in 1655 (having been made prisoner by a party of French Royalists) he was induced by Cardinal Mazarin to enter the French service. During that year he directed the sieges of

Landrecies, Condé, Valenciennes. In 1658 he had the chief direction of the attacks against Gravelines, Ypres, and Oudenarde. After the peace of the Pyrenees (1661), he further distinguished himself by the fortification of Dunkirk, which had been ceded to the French. After the peace of Aix-la-Chapelle (1668), he was made governor of Lille, the citadel of which he had constructed. He accompanied the King in his campaign against the Prince of Orange, and greatly distinguished himself at Maestricht, where he first introduced the method of approach by parallels. Among his many other notable successes may be mentioned the defence of Oudenarde, the second siege of Valenciennes, Mons, and Namur, Charleroi, etc. He was created by Louis XIV a marshal of France. He died March 30th, 1707. His three chief works are *Traité de l'Attaque des Places*, *Traité des Mines*, and *Traité de la Défense des Places*.

11. *était dans le vrai*, Took a right view of the situation.

20. *se séparer de*, 'to fall away from.'

Page 55. 7. *à toute bride*, at full gallop. Cf. *à bride abattue*, *ventre à terre*.

16. *Je fis prendre . . .* I made those of my soldiers for whom I could procure horses mount instantly.

Page 56. 10. *piquez des deux*, put spurs to your horses; *lâchez les brides*, give them their heads. Cf. in Macaulay's *Spanish Armada* :

'And with loose rein and bloody spur rode inland many a post.'

25. *Ce flot de noirs . . .* Cf. this description with the one in *Notre-Dame de Paris*, which describes the *truands* swarming up to the assault of the cathedral.

Page 57. 6. *escadron*, i. e. *masculin* 'a squadron of soldiers.' Cf. *escadre* (fem.) a squadron of ships.

26. *égarèrent ma douleur jusqu'à la folie*, Drove my grief to madness (i. e. made me mad with grief).

Page 58. 10. *Nous tenions bon*, We were 'standing our ground.'

Page 59. 2. *le passage subit du comble du bonheur au dernier terme du malheur*, The sudden transition from the highest form of happiness to the last 'extremity' of misfortune.

Cf. pour *comble* de malheur, to crown 'all,' to 'cap' our misfortunes. Le *comble* de la présomption, The 'height' of presumption. Cf. also in *Les Misérables*, Vol. II, p. 109, l. 16, On se battait dans les *combles* (i. e. on the roofs) (Lat. *cumulus*).

20. lumière, revelation, qui venait d'éclater . . . which had just 'burst upon.' See Note to 23. 21, Ch. III, p. 192.

Page 60. 12. Au, To 'judge from.'

18. que le bouffon ne fût mort, That the fool *had* died. Note the subj. after *Je ne doutai pas que* . . . Cf. Lat. Non dubito quin . . . with subj. The French subjunctive corresponds in almost every particular with the use of that mood in Latin, except (1) after *si*, which in French *always* takes the *Indicative* except when followed by a Pluperfect (with the force of a Conditional); (2) except that it is sometimes represented by the *Conditional*, which does not exist in Latin; (3) that it is not used to express *mere consequence* (a very anomalous use in Latin as seen by the concurrent use of *non*, *nihil*, appropriate to the *Indicative*). It is still an undoubted fact that a complete mastery over the Latin syntax of the *Subjunctive mood* will enable a student of French to grasp much more readily the syntax of that mood in the modern language.

CHAPITRE VI.

BUG-JARGAL.

Page 61. 12. égarèrent ma raison, 'Deranged' my reason (i. e. deprived me of). The verb *garer*, from which it comes, is a nautical term meaning to 'put into dock.' Cf. the force of the affix *é*. *S'égarer* is to 'lose one's way.'

14. j'avais des furies dans le cœur, Furies were rending my heart.

18. Que ne suis-je . . . Why did I not . . .

21. et je ne sais quelle force de la vie, And the indescribable vitality. Cf. in *Les Misérables*, Vol. I, p. 45, l. 22, Ajoutaient je ne sais quoi de solennel et d'indicible (i. e. an indescribable solemnity).

Page 62. 4. du service, To be put on 'active service.'

19. si l'on en croyait les relations, If 'report' said true.

25 lanches, 'luggers' = 'gun-boats' of modern times.

Page 64. 11. enlevées à, taken from. Note this use of à, representing the Latin *dative*.

12. se replièrent vers, 'Fell back' in the direction of. Cf. vers, towards, in the direction of, and envers (in a moral sense), your duty towards your neighbour (i.e. envers)

16. saluer encore d'un triste regard, 'To cast one last sad look upon.' Cf. in Gray's *Elegy*.

'Nor cast one longing, lingering look behind.'

Sans jeter en arrière un long regard d'envie.

24. On l'entend de Join . . . Cf. this with the famous description by Châteaubriand of the *Savannahs* of America.

Page 65. 3. lisjè, 'fringe.'

9. dais, 'a canopy.' *Dais* in Old French always meant a dinner-table, but especially a state-table with a canopy. Gradually the sense of 'table' has been lost, and that of 'canopy' prevails. It is the converse in English, *dais* meaning a raised platform for any state ceremony.

19. On estimait que, The general belief was.

21. Nous assimes. So in Lat. *sedere castra*.

27. avait fait donner à ce lieu le nom, Had won for this spot the name of Mulatto-Tamer. Cf. Cette laideur lui avait valu le surnom de . . . (i.e. *had won* for him the surname of).

Page 66. 3. lianes, 'creeping plants.' It is a doublet of *lien* (band, or bond), from Lat. *ligamen*. It is the name given in the French colonies of the West Indies to all sarmentous plants, the twigs and branches of which rely upon other plants for support, climb up along trees, intertwine among their branches, and often end by stifling them under more luxuriant verdure than their own (*Encyclopédie*).

4. des érables à fleurs rouges, Of the red-flowered maples. Note the à of *description*, if I may so call it, so thoroughly French. Cf. in Lamartine's *Tailleur de Pierres, Aux toits de tuiles rouges et aux murs blanchis à la chaux* (i.e. *with their red-tiled roofs and white-washed walls*). Cf. also in Alf. de Vigny's *Motse*—

'Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables,
Et balance sa perle au sommet des érables.'

Érable, formerly *érabre*, is the Lat. *acer-arbor*. For change of *r* into *l* cf. *autel*, *altare*; *peregrinum*, *pélerin*.

5. *mariaient leurs jets*, Interlaced (intertwined) their luxuriant growths.

10. *sarcelle sauvage*, 'some wild-teal.'

15. *de la grue*, of the 'crane.' *Grue* is from a late-Lat. form of *grus*, *grua*, found, says M. Brachet, in the Salic Law. The word has also the sense of a 'crane' to lift weights. Cf. also Greek *γέρας* and Engl. *crane*, used with both meanings.

18. *les acomas*. A kind of shrub with indented leaves. In *Martinique* they are of two kinds, the 'scarlet' one called there *acomat à la cloche*, and the 'white' one, *l'acomat blanc*.

25. *en sursaut*, with a 'start.' It is a doublet of *soubresaut* (a summersault), introduced in sixteenth century from Spanish *sobresalto*

26. *battit la générale*. See Note to 53. 24, Chap. V, p. 203.

Page 67. 4. *Si . . . se fût trouvée à ma portée*. For subj. after *si* here see Note to 29. 16, Chap. III, p. 193. *à ma portée*, within my reach. Cf. *à portée de canon*, within gun-shot range; *à portée de fusil*, within rifle-shot.

15. *criblés de balles*, 'riddled with bullets.' *Crible*, lit. a 'sieve,' is from Lat. *cribrum*. For dissimilation of *r* into *l* cf.

Note to 69. 15, above.

28. *le bas droit en écharpe*, *With his right arm in a 'sling.'* In the Middle Ages *écharpe* was a great purse 'hung round' a pilgrim's neck. Joinville the chronicler speaks of one who put *en son écharpe grand foison d'or et d'argent*. From purse it came to mean the belt or band from which the purse hung, and now Engl. *scarf*. Cf. *Le maire avec son écharpe* (i. e. with his scarf of office). *Escarcelle*, 'a purse,' is a doublet of it. Cf. in *Notre-Dame de Paris* (School Edition, Vol. I, p. 103), *Qu'il portait toujours sur lui dans l'escarcelle pendue à son côté. . .*

30. *la part*, the 'share.' The distinction between *part* and *partie*, both (f.) has been clearly defined by Girard, who expresses himself in these words:—*La partie* is what is detached from the whole; *la part* is that which is to fall to the share of each. The first of these words relates to *assemblage*; the second to the right of property. You say *une partie d'un livre*, une

partie du corps humain; but une *part* de gâteau et une *part* d'enfant (i. e. a child's *share* in his or her father or mother's property). There is no idea of distribution in *partie* as there is in *part*; it is considered in itself as forming a *whole* (independently of anything). Cf. also *être le partage de*, to be 'the lot of'; *tomber en partage*, *échoir en partage*, to fall to the lot of. *Parti* (m.) means a 'political' faction, a 'party.' Cf. *Il prit son parti*, He made up his mind; and *J'en ai pris mon parti*, I am resigned to the 'inevitable.' *Part* is from Lat. *partem*, 'a share'; *partie* is from Lat. *rem partitam*, the thing 'divided.'

Page 68. 2. *ne lui permit de...* Note the subj. after a *negative*, *ne croyant pas*. See note to 39. 4, Chap. IV, p. 199.

9. *les traits du vieux soldat se rembrunirent*, The veteran's brow 'grew dark.'

14. *pût manquer... jusqu'à lui dire vous*, Could so far insult his old sergeant as to say *vous* to him. The second person singular *tu* from master to servant is a sign of great regard and affection, and is only used when addressing servants who have spent their lives in faithful service in one family. There are *not a few* of them in France.

27. *C'est que, avec votre permission*, The fact is, saving your respect, captain...

Page 69. 12. *Vous en étiez, mon capitaine, au moment où*, You had reached, captain, the moment when... Cf. *Où en êtes-vous de votre travail?* How is your work progressing. *En être là*, To have come to that. *Il ne sait pas où il en est*, He has lost his head. *J'en suis pour mes frais*, I'm in for it (i.e. I have lost my time and money). And in *Les Misérables*, Vol. I, p. 99, l. 10, *Où en suis-je?* Where am I? How do matters stand?

15. *ne sachant pas nager*, *how to swim*. Verbs such as *devoir*, *pouvoir*, *savoir*, *vouloir*, *aller*, *sembler*, *oser*, etc. (which take no preposition before the Infinitive), may be considered as auxiliaries of that Infinitive from the fact that, previously to and beyond the seventeenth century, the *object*, when a personal pronoun, was placed before *aller*, *pouvoir*, *devoir*, etc. Ex. = Corneille, *Les Horaces*, Acte II, Sc. 3:—

'Pour moi je l'ose dire et vous l'avez pu voir.'

And again in *Cinna*, Acte V, Sc. 1 :—

‘Les rares qualités par où tu m’as dû plaire.’

The French would now say : *j’ose le dire et vous avez pu le voir.*

17. *vit.* For subj. see Note to 4. 9, Chap. I, p. 185.

18. *qui manqua de*, Which ‘was within an ace of.’ Cf. in *Notre-Dame de Paris*, Vol. II, Chap. XIV, p. 89, l. 6, *Je viens de l’échapper belle ! Je manque toujours d’être pendu.* I have ‘had a narrow escape !’ I am always ‘within an ace of’ being hanged. Cf. Eng. *to miss*.

22. *Saint Etienne*. St. Stephen, who, our readers will remember, was stoned to death.

24. *voulut donc bien se rendre à . . .* Was good enough to follow. . . Cf. *se ranger à l’avis de quelqu’un.* To ‘side’ with ; *se rallier à l’avis de quelqu’un.*

26. *Je vais. Je descends. Je saute.* Note the *historical* present so frequently used to enhance the vividness of portraiture. Cf. the same use of that tense in Latin and in English.

Page 70. 3. *sans qu’on s’en doutât*, Without any one’s suspecting it. See Note to 4. 9, Chap. I, p. 185.

4. *pour nous tomber sur le dos*, To ‘pounce upon us.’ The expression is to be found at every turn in MM. Erckmann-Chatrian’s *Le Conscrit, Waterloo, &c.*

7. *portaient mieux que*, ‘Took greater effect than,’ struck home better. *Porter* in its infinite idiomatic meanings should be carefully studied.

12. *bagarre*, translate ‘fray.’

17. *nous étions brouillés ensemble*, ‘We were not on good terms.’

27. *grimoire*, ‘gibberish.’ Originally it was a ‘conjuring-book,’ a ‘book of magic.’

Il n’est besoin d’aucun *grimoire*

Pour être au fait de l’avenir ;

Il suffit de nous souvenir

Chacun de notre propre histoire.’

(NIVERNAIS.)

Page 71. 14. *irisées*, ‘rainbow-like.’ *Iris* was the goddess of the ‘rainbow,’ then, by extension, the rainbow itself. The word has other uses, such as the *iris* of the eye, so called because of

the colours of that membrane. There is also the *iris* of botany, from the blue colour of the plant.

18. nous commençâmes une vive fusillade, We opened a well-sustained fire. Cf. *un feu nourri* in speaking of *cannon*.

Page 72. 13. à l'arme blanche, At the point of the sword, of the bayonet. Cf. also à la batonnette, at the point of the bayonet.

18. fit voler le pont en éclats, 'Shivered the bridge to atoms.'

CHAPITRE VII

PRISONNIER DE BIASSOU.

Page 74. 2. halliers, thickets. *Hallier* in the singular is said of a 'net' to catch game, the meshes of which vary, according to the size of the game to be entrapped, as *hallier à perdrix*, *hallier à faisan*, à *canard*, etc. *Halliers* in the plural are very dense thickets into which small game take refuge from the poacher.

Dans les dédales verts que formaient les *halliers*
L'herbe tendre, le thym, les humbles violiers
Présentaient aux troupeaux une pâture exquise.

(LA FONTAINE.)

6. mornes, 'of the mountains.' *Morne* is the name given to a high hill in the Antilles: from Spanish *morron*. Cf. *piton* (summit), and see Bernardin de St. Pierre's *Paul et Virginie*.

19. Les membres disloqués, The scattered remnants.

Page 75. 10. et après qu'il se fut ainsi assuré. For *fut* instead of *était* see Note to 11. 5, Chap. II, p. 188.

16. Une idée me vint. See Note to 2. 30, Chap. I, p. 184.

20. ne laissait pas que de, Could not but . . . Thomas Corneille says that the *que* in this idiom was useless, and everybody nowadays is agreed upon that point, except perhaps *l'Académie*, which in its Dictionary, up to 1847, admitted the two expressions in the two following examples: Cette chose ne laisse pas que d'être vraie, ou, ne laisse pas d'être vraie.

Page 76. 27. terne et furieux, 'dull and flashing.'

Page 77. 1. tentes canonnières, 'gunners' tents.'

5. cabrouets, 'small carts.' They are used in the Antilles to carry the sugar-canes to the mill.

12. Nada! Nada! No danger, lit. nothing.

21. piastres This was doubtless the Spanish *piastre*, worth about 4s. 6d. in English money.

25. à l'espagnole. Cf. à l'anglaise, à la française (Feminine, because *mode*, fashion, is understood).

26. montera, 'bonnet,' 'head-gear.' The Spanish cockade is *red*.

Page 78. 4. ajoupas. For explanation see p. 76, ll. 29-31.

14. mot d'ordre, 'pass-word.'

25. sacatras. See Note to 14. 25, Chap. II, p. 189. The *sacatras* are the first remove from the *pure* negro towards the white.

29. retenait à la hauteur du nombril, Held up from the pit of the stomach.

Page 79. 1. basin, 'cotton.'

7. molettes, 'rowels.'

11. ganses, 'loops.'

23. l'obi, the 'magician.'

Page 80. 7. roué, 'broken on the wheel.'

Page 81. 5. me pareces hombre de buen corazon ('You seem to me to be a man of dauntless courage').

26. où en est la liberté de ses frères, How far the liberty of his brethren is assured. See Note to 69. 12.

Page 82. 17. s'il fallait faire défilér l'armée, If the army were to receive orders to 'march past.'

Page 83. 3 J'en reconnus deux avec surprise. See Chap. V, *Révolte des Noirs*, p. 47.

10. petits-blancs. See Note to 51. 23, Chap. V, p. 202.

30. Tu feins de me méconnaître, You pretend not to recognise me. Cf. Il a méconnu mes avis, He *disregarded* my advice.

Page 84. 9. échoppe, my 'stall.' Cf. Germ. *Schoppen*.

12. appoint, odd-money. It is the sum required to secure payment in full. Cf. Voilà les cinq cents francs que je vous dois encore *par appoint* (i.e. as *balance of account*). Cf. also in *Les Travailleurs de la Mer*, p. 70, l. 468, Il vous a donné . . . plus l'*appoint* (i.e. plus the *exchange*).

22. chevalet. Here the 'instrument of torture,' the wooden

horse. The word is also said of the 'bridge' of a violin. In military engineering of a 'trestle'; and in temporary bridges for crossing a river it is said of the 'wooden abutments.'

Page 85. 7. fanfaronne, 'blustering, swaggering.' It is from the Sp. *fanfarron*. Cf. *fanfarronnade*, 'boasting.'

14. **pour priser,** for 'snuff-taking' purposes.

15. **feu,** the 'late.' From the late-Lat. *fatutus*, one who has accomplished his destiny. Cf. *Feu la reine*, but *la feue reine*.

26. **à prendre en prise.** See above Note to 14.

Page 86. 2. de 91. The year of the revolt of the slaves of San Domingo (1791).

9. **sacatra.** See Note to 78. 25, Chap. VII, p. 211.

11. **Je suis lié,** I am on terms of friendship with. Cf. *Ils sont très liés*, They are very great friends.

30. **Jacobins.** It is the name of a faction which exercised a great influence on the events of the French Revolution. The faction originated in a political club formed at Versailles about the time of the meeting of the first National Assembly, and composed chiefly of deputies from Brittany, who were most bitter against the court and the old monarchy, and some also from the south of France, among whom was Mirabeau. When the National Assembly removed its sittings to Paris (October 19, 1789) the Breton club followed it, and established its quarters in the convent of the Jacobins, i.e. Dominican monks, in the Rue St. Honoré. Hence the name of Jacobins. The faction obtained such influence and power, especially in 1792, that it controlled the legislature. The attack on the Tuileries, August 1792, the massacres of the following September, the suppression of royalty, and most of the measures of the reign of terror, originated with this club of the Jacobins. It was finally suppressed in 1794.

Page 87. 7. atterré, 'dumbfounded.' Literally *atterrer* is to throw down (i.e. to the ground). The etymological meaning is to be found in Bossuet. *Se ralentir après l'avoir atterré*, c'est lui faire reprendre ses forces. To slacken one's efforts after having brought him to earth is to allow him to regain his strength. *Atterrer* is also to 'land,' i.e. to 'touch ground.'

16. **substituent volontiers,** *Delight in substituting for.*

Page 88. 19. qui lui fût contraire, Which might tell against

him. Note the subj. after the relative *qui* expressing *possibility, expectation*. Cf. Lat.: Clusini legatos Romam, *qui* auxilium a senatu *peterent*, misere (Cicero).

Page 89. 3. pour écarter. See Note to 43. 9, Ch. IV, p. 200.

7. Que me font à moi? What matter to me? Cf. *Que m'importe à moi! Qu'ai-je à faire avec?*

10. doit être forte, Must be an important one.

19. à quoi donc es-tu bon? What then is the use of you?

27. nécessaire par excellence, pre-eminently indispensable.

30. les échelonne, 'ranges them.'

Page 90. 1. les bonifie et les améliore, 'Betters and improves them.' Cf. *bonification* as a commercial term, 'allowance.' Cf. also Les voyages *bonifient* les vins de Bordeaux.

8. Que diantre veut-il dire? What on earth does he mean?

14. Turgot. Born in Paris, 1727, he gained a high reputation for learning by his works on Political Economy, and his relations with the great thinkers of his day. He was successively 'Minister of Marine' and Comptroller General of Finances under Louis XVI. He died in 1781.

Raynal. Born in the Aveyron in 1711, he was one of the most eminent 'economists' of his time. His title to literary fame rests unquestionably upon his great work *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*.

Mirabeau. One of the most eminent economists of his day. But his fame was entirely eclipsed by that of his famous son Henri Gabriel, Marquis de Mirabeau, who in the sittings of the *Tiers-Etat*, to which he had been elected deputy, thundered with all the force of his matchless eloquence against the abuses of the monarchy and the feudal system.

28. Je ne gère pas, I do not 'administer.'

Page 91. 4. Quand . . . me manquera, 'fails me.' Note the *future* in French after *quand* when any futurity is implied. You cannot say, as in English or German, *quand vous êtes*, for when you *are*, but *quand vous serez*.

8. hattes, Herds or flocks, from Span. *hato*.

15. que je ne suis pas embarrassé du défaut de vivres, That I am not anxious about the lack of food.

24. *exploiter*, 'to work.' From which *exploitation*, the working of any industry, any mine, etc. Cf. also the figurative use of it, *Cet homme m'a exploité* (i.e. has robbed me, has taken undue advantage of).

Page 92. 5. *calalou*, a favourite 'stew' in the Antilles.

18. *éclatant*, 'fearful' to behold.

Page 93. 4. *que je voulusse de toi*, That I would condescend to take you for. Cf. *Que voulez-vous de moi?* What do you want of me? *Que me voulez-vous?* What quarrel have you with me?

5. *J'ai plus de soin de*, I am more 'mindful' of.

14. *injurer*, 'insult.' The Eng. 'injury' is in French *tort, mal*. See Note to 19. 15, Chap. III, p. 191.

Page 94. 11. *c'est juste*, You are right there.

15. *caste*. The word which is the same in English is from the Portuguese *casta* (i.e. of pure unmixed race). The word first applied to Hindu 'castes.'

17. *couvrèrent* . . . 'rose above, 'drowned.'

24. *tu ne te servirais pas de ce mot*. Here *servir*, 'to make use of,' because followed by *de*. Cf. *Servir à*, to be of use; *se servir*, to help one's-self. *Servez-vous*, Monsieur, je vous en prie, Pray, help yourself. It must be remembered that men of colour rejected with indignation this qualification invented, so they said, by the whites out of contempt for them.

Page 95. 19. *Les yeux du prisonnier étaient égarés*, The prisoner looked aghast.

26. *pétrifié*, 'turned to stone.'

29. *le patient*, the victim.

Page 96. 17. *Vous m'en voulez peut-être de ce que*, You perhaps owe me a grudge because.

27. *race*, 'stock.'

Page 97. 8. *quand ce fut fini*. For *fut* instead of *était* see Note to 11. 5, Chap. II, p. 188.

16. *Il me fit pitié*, I felt pity for . . . or 'pitied.'

21. *d'un air insensé*, with a dazed look.

26. *il avait déjà failli* (i.e. when he had provoked D'Auverney to a duel). See Note to 19. 15, and to 51. 25.

Page 98. 1. *Je te fais grâce de l'autre*, I spare you the blood of the other.

13. bon, here 'faithful.'

Page 99. 5. j'ai failli, I was near being . . .

9. tes états de services, a statement of your services.

25. Plait-il, 'I beg pardon.'

Page 100. 1. In exitu Israël de Ægypto, 'In the going out of Israel from Egypt.'

5. pagne (i.e. a piece of cloth worn by Indian's round their waists).

21. à quoi tient que . . . (i.e. what keeps me from . . .)

23. plaisant, 'ridiculous.'

Page 101. 4. butor, 'ape of a fellow.' *Butor* is the 'bittern.' The stupidity of this bird is proverbial, and the word is used metaphorically for a stupid fellow, just as *buse*, the buzzard. Lat. *buteo*, the sparrow-hawk (a bird of prey, which cannot be tamed for hawking), is so used.

22. Sganarelle. The famous 'scape-goat' of Molière's farces, just as *Figaro* is that of Beaumarchais's comedies.

25. Eursûm corda, 'Lift up your hearts.' Ne t'avise plus, 'Bethink thee no longer.' Cf. *Aviser-y*, 'See to it.' So in *Notre-Dame*, Vol. I, p. 6, l. 25, ou m'est avis que nous pendions . . . i.e. I am of opinion that we should hang . . .

Page 102. 22. zagaies, 'assegais.'

Page 103. 2. des congos (i.e. negroes imported from the Congo, and therefore detested by the West Indians like the imported Chinese).

5. qui voulait faire le généreux et le magnanime. Cf. in *Les Misérables*, Vol. I, p. 112, l. 27, parce qu'il m'aura plu de faire le grand et le généreux. Cf. also Il fait le grand seigneur, He assumes the manners of. Here, 'to play the generous.'

23. son tromblon au col évasé, His blunderbuss with wide orifice (lit. *tromblon* is a swivel-gun).

Page 104. 2. Caramba. A Spanish oath. Translate 'Sdeath and passion,' or 'Zounds.' Cf. in V. Hugo's *Après la bataille* in *La Légende des Siècles* :

Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père, criant 'Caramba,'

where it would seem to mean 'Revenge.'

10. *espingoles*, 'blunderbusses.' It would seem according to Littré that the *tromblon* mentioned before and the *espingole* are very much the same weapons.

Page 105. 4. *et vécu*, and 'ceased to live.' Lat. *vixit*.

14. *corne à bouquin* (i. e. made of the horn of the *bouc*, goat).

Page 106. 1. *griffes de sacatras, de sang-mêlés*. See Note to 14. 25, Chap. II, p. 189.

5. *cabrouets*, 'swivel-guns.'

28. *par me peser*, by wearying me — was finally wearisome.

Page 107. 10. *Il n'a pas tenu à moi*, It has not been my fault if . . . Cf. *Je n'y tiens pas*, I don't care about it. *Je n'y tiens plus*, My patience is at an end. *Qu'à cela ne tienne*, Let not that be an objection.

14. *Mais il ne tient qu'à toi*, But it only rests with you.

20. *ait*. For the subj. see Note to 8. 25, Chap. I, p. 187.

27. *Giu* (i. e. Dieu).

Page 108. 2. *mais ce moment fut insaisissable*, But I was unable to fix my thoughts at the time.

12. *vont mal*, Are in a bad way.

16. *hérissier*, 'to dot,' 'to stud.'

Page 109. 13. *Louis XVI* (i. e. of France). He was the grandson of Louis XV, and succeeded his grandfather in 1774 at the age of twenty. He married in 1779 Marie Antoinette, Archduchess of Austria, sister of Joseph II. Both fell victims to the Revolution, and perished on the scaffold in 1793.

16. *nous témoigne . . .* (i. e. nous montre . . .).

26. *déclariez*. Strict grammar would require *declarassiez*. But our readers will see that Biassou meant to have the document corrected by d'Auverney, and falsely offered him his life in return for the favour.

Page 110. 4. *pour les volontés*, To obey the behests of . . .

10. *ont été adorer l'Homme-Dieu* (i. e. the *Magi* of the Scriptures). Note use of *ont été* for *went*.

16. *depuis que le monde règne*. Should be *depuis que le monde est monde* (i. e. was called into being).

21. *trôné un roi* (i. e. *élu un roi*).

23. moyennant quoi, On which condition alone.
 Page 111. 9. burlerias, 'jeers.'
 12. prêter à rire, 'afford matter for laughter.'
 20. redresser quelques traits de plume, Correct a few slips of the pen.
 28. Pense alors, Make up your mind then; be prepared to.
 Page 112. 2. équivoque (i.e. to be mistaken).

CHAPITRE VIII.

BUG-JARGAL INTERVIENT.

- Page 113. 3. Viennent fondre tout-à-coup. Suddenly swoop down upon ... Cf. *tout-à-coup*, suddenly, and *tout d'un coup*, all at once, at one blow.
 5. interrompent, 'break in upon.'
 13. jette devant, 'dashes across.'
 22. et donne je ne sais quoi de faux, And lends an indescribable air of falsity to ...
 23. nous, 'ourselves.'
 Page 114. 3. nous entraîner (i.e. dragging us in its train).
 10. que l'on comprend et que l'on fait comprendre, Which we comprehend or make others understand.
 29. égarraient ma pensée, 'obscured my reason.'
 Page 115. 12. cauchemar, 'night-mare.' *Cauchemar*, says M. Brachet, is properly a demon who presses, from the two words *mar* (a demon in German, which survives in English *night-mare*, German, *Nachtmäre*, and *cauche*, the Old French verb *caucher*, to press). *Caucher* is from Low Latin, *calcare*. *Ménage* tells us that in his day the *cauchemar* was called *cauche-vieille* in the Lyons dialect. *Cauche-vieille*, 'the old woman who presses one down' = *la vieille qui presse* confirms the etymology.
 Page 116. 6. que je regrettassee. For subj. see Note to 9. 25, Chap. I, p. 187.
 12. Yo que soy contrabandista. See Note to 43. 5, Chap. IV, p. 200.
 Page 118. 4. se furent arrêtés. For tense after *dès que*, see Note to 11. 5, Chap. II, p. 188.

12. J'étais tout entier à. Cf. Je me livre *tout entier* à ce travail, I give my whole — my undivided attention to . . .

17. se fût. For subj. see Note to 23. 2, Chap. III, p. 192.

20. narguer, 'to set at defiance.'

Page 119. 3. À Dieu ne plaise, 'God forbid.'

16. ne vient pas . . . au-devant de, does not court . . .

30. il se laissera faire, 'he will offer no resistance.' So in *Notre-Dame*, Vol. I, p. 90, l. 18, *et se laissa faire*. It is to be a 'consenting party' to anything.

je ne saurais (i. e. je ne peux pas). See Note to 47. 9.

Page 121. 30. abandon, here confidence.

Page 124. 2. annonçait, 'clearly showed,' pointed unmistakably to the fact.

10. Su Alteza, Your Highness.

16. montrer à nu, 'lay bare,' expose.

24. nègres marrons, 'run-away blacks.'

Page 125. 9. rivalisait d' . . . vied with.

12. Jean François. He was the *generalissimo* of the rebel blacks of the plain of Maribarou.

Page 126. 1. user de, 'have recourse to.'

Page 127. 16. qu'est-ce que c'est qu'un peuple en fureur. Cf. in *Les Chants du Crépuscule*, Napoléon II.

Oh ! quelle mer aveugle et sourde

Qu'un peuple en révolutions !

Page 128. 13. qu'à cela ne tienne, certainly (i. e. let not that be an objection). See Note to 44. 22, Chap. IV, p. 201.

23. décidé, 'resolute.'

Page 129. 12. plaisanter avec, to jest with. Note the subj. *veuilles* after the neg. *je ne suppose pas que*. Cf. *Dies nullus est quin veniat*.

15. cela m'est égal, à moi, 'It's all one to me.'

22. m'était à charge, was a burden to me.

24. désignaient à ma haine, 'i. e. directed my hatred upon him.'

27. délivrance. Turn : si même la certitude que Biassou qui . . . n'entra pas dans ma résolution.

Page 130. 19. perçait même, was even apparent . . .

CHAPITRE IX.

MARIE RETROUVÉE.

Page 131. 1. Il me tardait d'être, I longed to be.
trouble, confusion. See Note to 4. 26.

11. empreinte, 'emphasis.'

19. fut. Why the subj.?

Page 133. 1. Je le voudrais d'ailleurs que . . . Even if I wished it, the thing . . . The construction is, literally: I might wish it, yet . . . a form often used to give emphasis to the condition.

23. Son accent avait . . . There was in . . .

Page 134. 1. sursis, respite. It is from Latin *supersedere*, just as *asseoir* gives 'participle substantive' *assis*, so *surseoir* gives *sursis*. Cf. English 'surcease.'

17. la liane, the bind-weed, black-briony.

23. sparterie, 'esparto-grass.'

Page 135. 4. pratiquée, 'contrived,' built into.

15. assistant à, 'witnessing,' 'being present at,' a witness to. So *les assistants*, the 'bystanders.'

Page 136. 13. me rejoindre à, 'make me share the fate of.' (See text.)

Page 137. 1. et sans la guerre qui fouille, and were it not for the war which ransacks . . .

Page 138. 5. mais qui en a triomphé. Like the Gilliatt of the last Chapter of *Les Travailleurs de la Mer*.

16. me déchirer, to rend my heart.

Page 139. 10. s'évanouit, died away. (See text.)

14. Kacongo. On the West Coast of Africa, below the Bight of Benin.

16. portait, pronounced.

Page 140. 12. du supplice d'Ogé. The execution of.

Page 141. 7. entraîna, brought about by. See Note to 22. 6.

Page 142. 24. au comble, 'at its height.' Cf. *Le comble* de la présomption, the *height* of . . .; *pour comble* de bonheur, as if to gratify to the *full*; *pour comble* de malheur, 'To crown all,' 'To complete, to cap our misfortune.' Cf. also in *Les*

Misérables (School Edition) Vol. II, p. 109, l. 15, on se battait dans les *combles* (i. e. on the roofs).

Page 144. 10. parût. Why the subj. ?

27. me faisait une loi, made it imperative upon me . . .

Page 145. 25. d'érable. See Note to 66. 4, Chap. VI, p. 206.

Page 146. 12. l'auxiliaire, the intercession.

Page 147. 18. ne tardera pas à, will not be long in . . .

20. m'arrêter au . . . pausing to understand . . .

24. de peur que . . . ne m'enlevassent. See Note to 4. 9, Chap. I, p. 185.

Page 148. 14. de renoncer, heureux, au bonheur, vivant, à la vie, to give up happiness when supremely happy, life when it is worth living for.

30. éclatant, 'imperative.'

Page 149. 4. épanoui, 'beaming with happiness,' opening out to happiness.

CHAPITRE X.

HABIBRAH SE VENGE.

Page 150. 2. fut passé. For *fut* instead of *était* after *quand* with the force of *après que*, see Note to 11. 5, Chap. II, p. 188.

10. occupé à faire jouer les ressorts . . . busy working the springs of . . . Occupé à because his *usual habitual* occupation. S'occuper *de*, implies something more special, that has to be done in a *given* or *limited* time, as in *Les Misérables* (School Edition), Vol. I, p. 29, l. 19. Il s'occupait d'un grand travail . . . He was engaged upon a great work, on *Duties*. But says Racine in *Athalie*, Act II, Sc. 7 :—

... Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,

A quoi s'occupe-t-il ?

(i. e. what is their *general, usual, habitual* occupation).

Page 151. 9. amigos, 'friends.'

14. enclouerez, 'will spike.'

17. s'ébranleront, will start, set out. Cf. La voiture s'ébranla (i. e. was set in motion, started). *Ebranler* is literally 'to shake.'

19. les griots et les griotes. There are among the blacks of Africa, certain negroes gifted with a rude talent for poetry

and improvisation, somewhat resembling madness. These negroes, wandering from kingdom to kingdom, are, in these barbarous countries what were the *rhapsodists* of old, and in the Middle Ages the *minstrels* of England, the *Minnesingers* of Germany, and the *trouvères* of France. They are accompanied by their wives who dance to their songs.

30. *carabinez*, cover with riflemen.

Page 152. 9. *hermanos*, 'brothers,' my brave lieutenants.

13. *Nous sommes mal* . . . Our affairs are in a bad way.

21. *en style blanc* (i. e. as a white man would).

Page 153. 5. *muchacho*, 'insolent fellow.'

16. *Bon per*, 'Holy father.'

Page 155. 3. *L'odier*. Not to be found in either Littré or Brachet.

13. *aboutir brusquement*, suddenly come to an end.

Page 156. 23. *se projetait sur*, 'hung over.'

Page 157. 22. *fatigué*, 'wearied out,' 'baffled.'

25. *paraît*. Not the same as *paraît*, from *paraître*.

Page 158. 14. *que je lui connaissais*, which I had always seen on his face. Cf. in *Les Misérables*, Vol. I, p. 57, l. 11. On lui *connaissait* une somme de . . . He was known to possess a sum of . . .

24. *reconnu*, 'requited.'

Page 159. 13. *sois*. Note the *subj.* after the *interrogative* *Crois-tu donc*? Translate *pour être* by *because* I am.

16. *Je servais à ses plaisirs*. I pandered to . . . How wonderfully like Triboulet's in *Le Roi S'amuse* is the savagery of this dwarf and fool. Translate *sapajou* by 'monkey,' 'ape.'

28. *m'accueillaient*, 'greeted me.' Cf. *Il nous a fait bon accueil*. He gave us a warm welcome. From Latin *ad-colligere*.

30. *prêtait*, afforded matter for.

Page 160. 3. *rabia*, madness.

6. *vaillent*. See Note to 159. 13, above.

Page 161. 13. *crédit*, 'influence.'

20. *amenât*. Why the *subj.*? See note to 4. 9, Chap. I, p. 185. Cf. Lat. use of *ut* with a purpose.

25. *que j'aie su méditer et exécuter*, that I have shown myself skilful in planning and daring in execution. Why *aie su*?

Page 162. 7. Je m'en amuse, toy with it.

Page 164. 1. Vosotros (i. e. Vous autres).

4. que c'en était fait, 'that it was all over with me.'

18. maringouins, the gnats of the marshes.

Page 167. 7. il était tombé dans l'abîme. Cf. this passage with that in *Notre-Dame*, Vol. II (School Edition), pp. 121-123, where the arch-deacon, hurled over the tower of Notre-Dame by Quasimodo, makes frantic efforts to regain a footing on the ledge of the edifice. The dramatic force and power of vivid description are the same. The marvel of it is that they should have already found their expression in the school-boy of sixteen.

23. qui surplombait dans, which overhung.

Page 168. 21. m'était échappé. *Était*, because 'inadvertently.' Cf. Cette faute m'a échappé (i. e. I *did not notice* that it was one); and Cette faute m'est échappée (i. e. I *knew it was* a fault, but let it pass 'inadvertently.')

Page 169. 28. dans la gueule du caïman, in the jaws of the alligator.

Page 171. 24. Et il ramassait, pour en finir, and he gathered up, to have done with it.

CHAPITRE XI.

LA CATASTROPHE.

Page 175. 16. la hermosa Padilla (i. e. the beautiful).

18. grand'chose. Grand being the Lat. word *grandis* (is) took no e in Old French (e.g. une grand femme). Vaugelas ignored the derivation and used the mark of elision in such words as grand'mère, grand'messe, etc.

Page 177. 23. avait fait arborer l'étendard, Had had the standard run up.

Page 179. 7. en devoir de . . . (i. e. prepared to obey him).

24. en pratiquant un grand trou, Through a large hole which he had contrived to make. Our readers will remember that Bug-Jargal was a prisoner of the whites, and had made his escape precisely to save d'Auverney's life.

Page 180. 5. leur donner la clef des champs, To let them off 'scot free.'

APPENDIX.

As readers are usually in the habit of requiring definite information respecting the fate of each one of the characters in whom the author has attempted to interest them, the following has been gathered with regard to the fate of Captain Léopold d'Auverney, his sergeant, and his dog.

Our readers will doubtless remember that the sombre gloom of the captain arose from a double cause—the death of Bug-Jargal, otherwise styled Pierrot, and the loss of his beloved Marie, who had only been rescued from the fire at Fort Galifet to perish a short time afterwards in the first conflagration at le Cap. As regards the captain himself here is what has been gathered respecting him.

On the morrow of a great battle won (1793) by the troops of the French Republic over the armies of Europe, the general of division M . . . , entrusted with the chief command, was in his tent alone, busy drawing up from the notes of the chief of his staff the report on the battle of the preceding day, which was to be sent to the National Convention. An aide de-camp came to tell him that a representative of the people, entrusted with some mission to him, asked to speak with him. The general had a horror of those 'red-capped' ambassadors whom *La Montagne*¹ deputed from time to time to visit the

¹ *La Montagne* was an advanced republican faction in opposition to the *Girondists*, who held much more moderate views.

different camps and endeavour to win over the soldiers to their extreme political views. It would, nevertheless, have been dangerous to refuse the visit of one of them, especially after a victory. The general, therefore, ordered the 'representative of the nation' to be shown in.

After a few strained congratulations on the recent victory of the Republican armies, the representative of the people, drawing nearer to the general, said to him in an undertone :

— That is not all, *citizen* general ; it is not sufficient to overcome the foreign enemies of the Republic, it is necessary to exterminate those within her own borders.

— What do you mean, *citizen* representative ? replied the astonished general.

— I mean, mysteriously replied the commissary of the Convention, that you have in your army a captain, Léopold d'Auverney by name ; he is serving in the 32nd half brigade. Do you know him, general ?

— Indeed, I do, was the prompt reply. I was just reading a report from the adjutant-general, chief of the 32nd half brigade, concerning him. The 32nd *had* in him an excellent captain.

— What, *citizen* general ! haughtily said the commissary. Would you perchance have promoted him ?

— I will not conceal from you the fact, *citizen* representative, that such was my intention.

Here the commissary imperiously interrupted the general.

General M . . . , victory blinds you ; have care both of your actions and your words. If you harbour in your midst the vipers, enemies of the people, tremble lest the people should crush you while crushing the vipers. That Léopold d'Auverney is an aristocrat, an anti-revolutionist, a royalist, a Girondist, in fact, and public justice

demands his life. You must deliver him up to me at once.

— I cannot, was the general's cold reply.

— What do you mean by saying you cannot! replied the commissary, whose anger was redoubling. Are you not aware, general M . . . , that there exists here no unlimited power but mine? The Republic *orders*, and you reply with a *non possumus*. Listen to me. I will, out of respect for your successes, condescend to read to you the note which has been placed into my hands concerning this d'Auverney, and which I am commissioned to deliver, together with his person, to the public prosecutor. It is an extract from a list of names which I trust you will not compel me to close with your own. 'Léopold Auverney, captain in the 32nd half-brigade, is convicted of high crimes and misdemeanours against the Republic (1) in that, in an anti-revolutionary story, he has extolled the former superstition known under the name of *royalty* to the detriment of our glorious revolution; (2) in that, in the said story, he has always used the hated word *monsieur*, and rejected the glorious appellation of *citizen*; (3) in that he has openly conspired for the overthrow of the Republic to the advantage of the girondist faction. For which high crimes and misdemeanours he has been pronounced deserving of death.' Well, general, what say you in reply? Will you still protect this traitor? Will you hesitate to give up to condign punishment this enemy of his country?

— That enemy of his country, replied the general with dignity, has just shed his blood in his country's cause. I shall reply to the extract in your report by an extract from mine. It is your turn to listen now:—'To Léopold d'Auverney, captain in the 32nd half-brigade, the country mainly owes the victory to our arms. A

formidable battery had been placed in position by the coalesced forces ; it was the key of the position ; it had to be carried at all costs. The death of the brave fellow who led the attack was certain. Captain d'Auverney sacrificed himself ; he took the redoubt, was killed in the action, and victory remained with us. Sergeant Thadée, of the 32nd, and a dog were found dead by his side. We propose that the National Convention decree that Captain Léopold d'Auverney has well deserved of his country.' What say you now, *citizen* representative ?

The commissary, furious at seeing the conspiracy vanish into the air, together with the would-be conspirator, murmured between his teeth :—

— Dead ! I'm sorry for it.

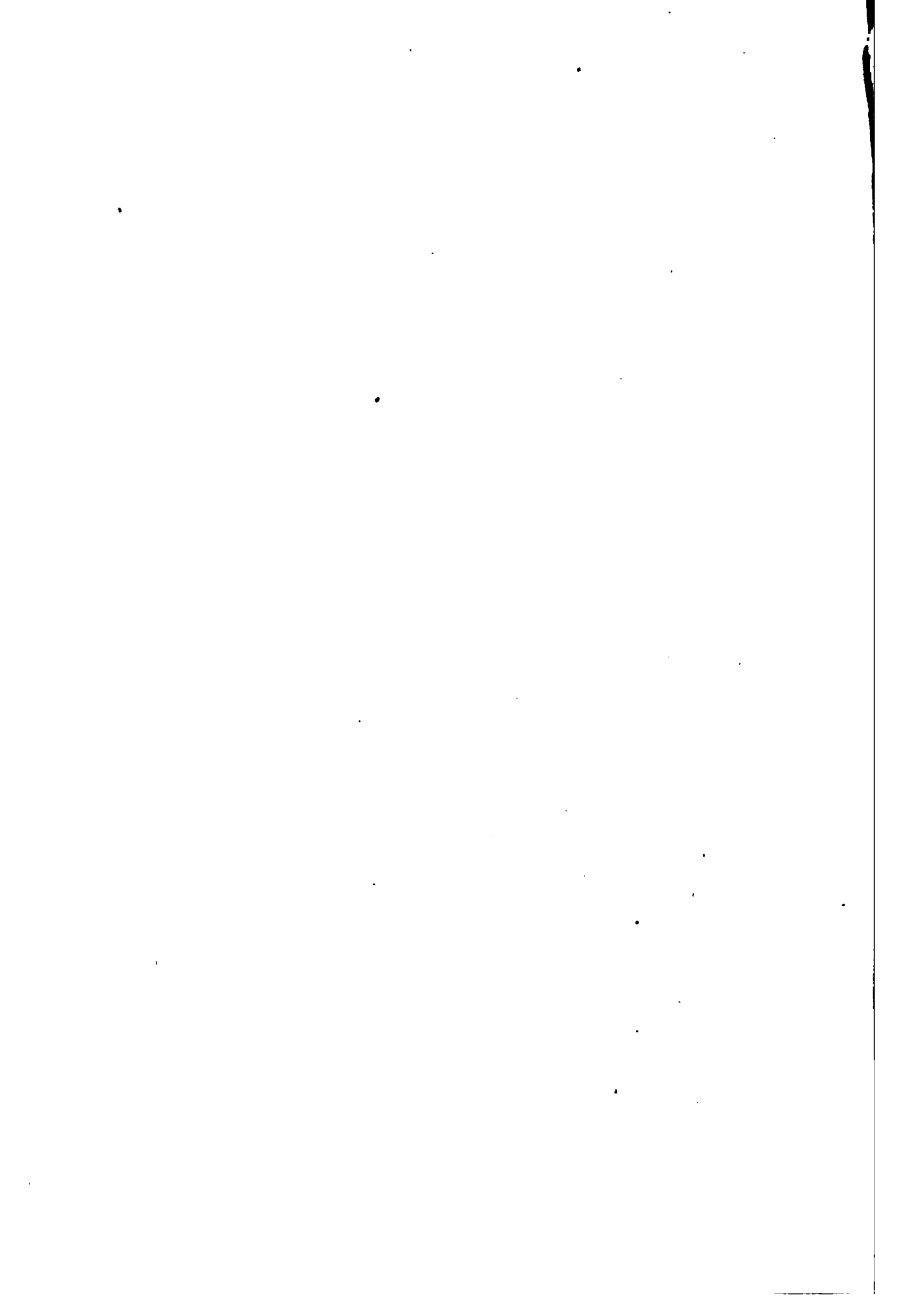
The general heard him and indignantly exclaimed :—

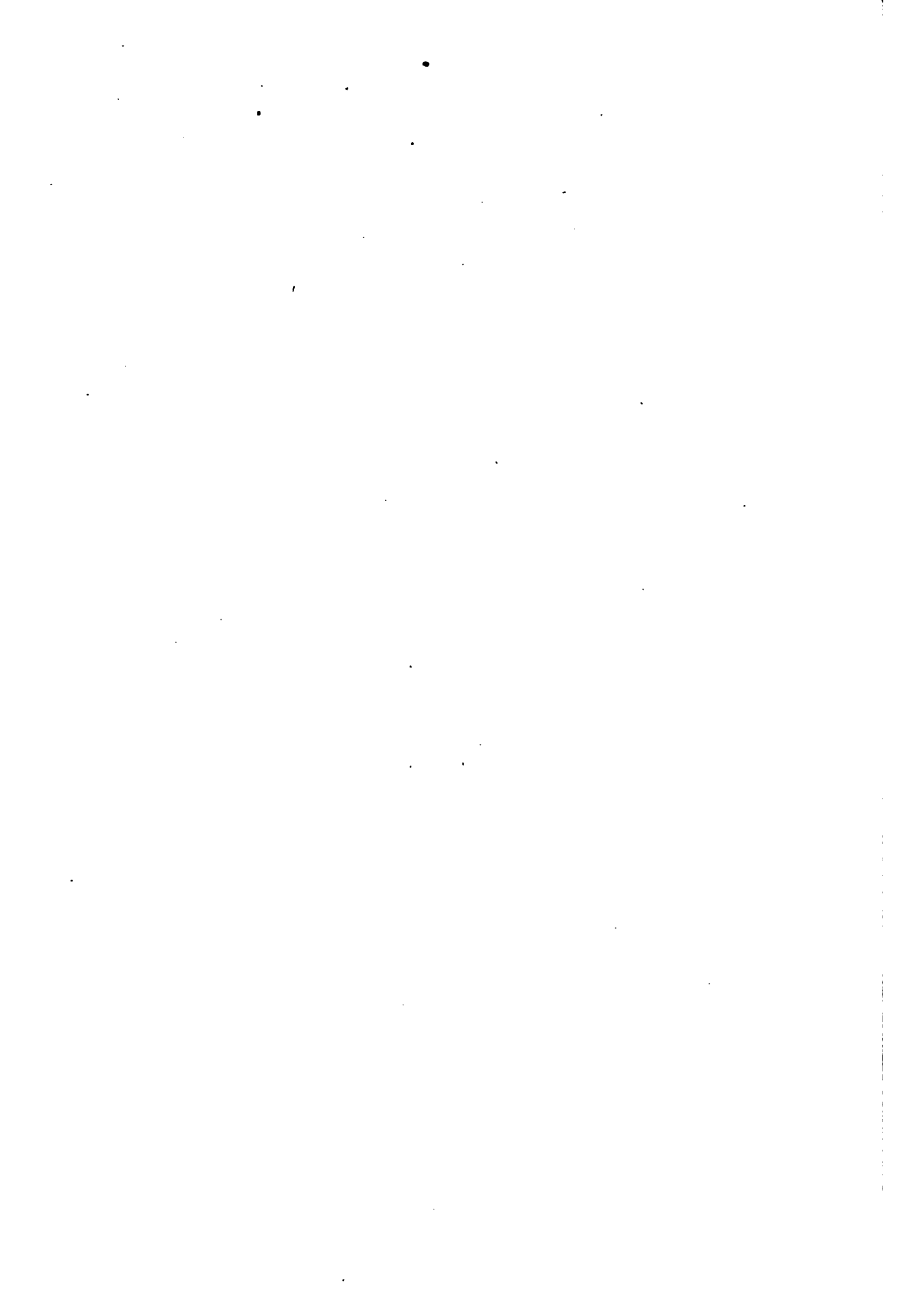
— You have one resource left, *citizen* representative of the people. Go and pick out the body of Captain d'Auverney from among the débris of the redoubt to carry which he so nobly sacrificed his life. Who knows ? The bullets of the enemy will doubtless have left the *head* for the knife of the national guillotine.



1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

101
102
103
104
105
106
107
108
109
110
111
112
113
114
115
116
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126
127
128
129
130
131
132
133
134
135
136
137
138
139
140
141
142
143
144
145
146
147
148
149
150
151
152
153
154
155
156
157
158
159
160
161
162
163
164
165
166
167
168
169
170
171
172
173
174
175
176
177
178
179
180
181
182
183
184
185
186
187
188
189
190
191
192
193
194
195
196
197
198
199
200





RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library
or to the

NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Bldg. 400, Richmond Field Station
University of California
Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
2-month loans may be renewed by calling

(415) 642-6233

1-year loans may be recharged by bringing books
to NRLF

Renewals and recharges may be made 4 days
prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

JAN 23 1990

**SEP 27 1996
RECEIVED**

JUL 29 1996

CIRCULATION DEPT.

MAR 04 2003

YB 54971

U. C. BERKELEY LIBRARIES



C051435845

